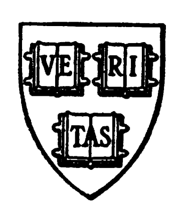

WIDENER
HN W1ZJ +


VE RI
TAS



ABRÉGÉ

DE

L'AMI DES ENFANS.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE BRODARD.



Le petit Prisonnier.

ABRÉGÉ

DE

L'AMI DES ENFANS,

PAR BERQUIN;

Édition augmentée de plusieurs Contes, Historiettes et Fables tirées de Fénelon, Florian, Campe, etc.

AVEC FIGURES.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
CHEZ PHILIPPE, LIBRAIRE,
RUE DAUPHINE, N° 20.
1834.

ABREGE

DE

L'AMI DES ENFANS.

C'EST SE NUIRE

QUE DE DÉSOBÉIR.

QUATRE petites filles, après avoir appris leurs leçons, jouaient ensemble dans leur jardin.

Leur maîtresse, qui était leur amie, et qui les accompagnait toujours, se trouvait aussi cette fois-ci avec elles.

C'était à peu près dans le temps que les fruits mûrissent; et, si de temps en temps il en tombait quelques-uns par terre, les petites filles

demandaient la permission de les manger, quand ils étaient mûrs.

Une affaire força la maîtresse de quitter le jardin et ses petites élèves pour un quart-d'heure.

Mes enfans, si long-temps que je serai absente, ne cueillez ni ne mangez aucun fruit. En disant ces mots, elle quitta les petites filles, qui lui promirent de ne pas lui désobéir.

Ces enfans étant assises et jouant sous un arbre, voilà qu'une poire tombe devant elles par terre.

D'après leur habitude, toutes voulurent s'en saisir; mais se rappelant la défense de leur maîtresse, elles songèrent aussitôt qu'elles allaient mal faire.

La petite Rosette seule (la plus jeune d'entre elles) ne sut point ré-

sister à son désir; elle courut; elle prit la poire, disant à ses sœurs : Pour moi, je la trouverai bonne; au reste, mam'selle ne me voit point.

Elle parlait encore, que la maîtresse descendait déjà l'allée du jardin. Les petites filles lui coururent au-devant, et elle s'informa si elles avaient été obéissantes.

Les trois aînées l'en assurèrent avec un front serein, signe ordinaire d'une bonne conscience. Quand à Rosette, elle se tut.

J'entends, dit la maîtresse : je vous donne à vous trois la permission de cueillir à cette haie-là des framboises, des cerises et des groseilles. Je peux m'en rapporter à vous; vous ne mangerez rien de défendu, ni rien qui

ne soit mûr. J'irai pendant ce temps-là sous ce feuillage de tilleuls.

Pour toi, Rosette, tu ne saurais participer au plaisir des autres, parce que, dès que je n'en verrais rien, tu pourrais manger des fruits défendus, ou manger, à te rendre malade, de ceux qui sont permis.

Rosette était affligée d'avoir désobéi; mais cette douleur produisit sur elle un très heureux effet.

Ceci lui fit faire des réflexions : elle reconnut à combien de dangers ce vice expose un enfant à chaque instant; elle résolut fermement de s'en corriger.

Ce qu'elle fit; et dès lors elle jouit, comme toutes ses sœurs, de la tendresse de tous ceux qui la connais-

saient, et elle put participer sans danger à toutes les petites libertés qu'on leur accordait.

(CAMPE.)

LE COMPLIMENT

DE NOUVELLE ANNÉE.

Le premier jour de l'an, le petit Porphire entra de bonne heure dans l'appartement de son papa, qui n'était pas encore levé. Il s'avança, en le saluant gravement, jusqu'à trois pas de son lit; et lui ayant fait encore une inclination respectueuse, il commença ainsi, en enflant sa voix.

Ainsi que les Romains s'adressaient autrefois des vœux, le premier jour de l'année, ainsi, mon très honoré père, je viens... Ah!... je viens.

Ici, le petit orateur demeura

court. Il eut beau frapper du pied, se gratter le front, fouiller dans toutes ses poches, le reste de la harangue ne se trouvait point. Le pauvre malheureux se tourmentait et suait à grosses gouttes. M. de Vermont eut pitié de son embarras. Il lui fit signe d'approcher; et l'ayant embrassé tendrement, il lui dit: Voilà un fort beau discours, mon fils; est-ce toi qui l'a composé?

PORPHIRE.

Non, mon papa, vous avez bien de la bonté. Je n'en sais pas encore assez pour céla; c'est mon frère qui est en rhétorique. Oh! vous y auriez vu du ronflant. C'est tout en périodes, à ce qu'il m'a dit. Tenez, je vais le repasser, rien qu'une fois, et vous verrez. Voulez-vous toujours que je

vous dise celui qui est pour maman? Il est tiré de l'histoire grecque.

M. DE VERMONT.

Non, mon ami, cela n'est pas nécessaire. Ta mère et moi, nous vous en savons le même gré, à toi et à ton frère.

PORPHIRE.

Oh! il a bien été quinze jours à le composer, et moi aussi long-temps à l'apprendre. C'est triste qu'il m'échappe précisément lorsqu'il fallait m'en souvenir. Hier encore, je le déclamais si bien à votre tête à perruque! Je le lui récitai d'un bout à l'autre, sans manquer une fois. Si elle pouvait vous le dire!

M. DE VERMONT.

J'étais alors dans mon cabinet; va, je t'ai bien entendu.

PORPHIRE.

Vous m'avez entendu? Ah! mon papa, que je vous embrasse! Je le disais bien, n'est-ce pas?

M. DE VERMONT.

A merveille.

PORPHIRE.

Oh, c'est qu'il était beau!

M. DE VERMONT.

Ton frère y a mis toute son éloquence. Mais, je te l'avoue, j'aurais mieux aimé deux mots seulement, pourvu qu'ils fussent partis de ton cœur.

PORPHIRE.

Mais, mon papa, souhaiter tout uniment la bonne année, c'est bien sec!

M. DE VERMONT.

Oui, si tu te bornais à me dire :

Mon papa, je vous souhaite une bonne année, accompagnée de plusieurs autres. Mais, au lieu de ce compliment trivial, ne pouvais-tu pas chercher en toi-même ce que je dois désirer le plus vivement dans cette année nouvelle.

PORPHIRE.

Ce n'est pas difficile, mon papa. C'est d'avoir une bonne santé, de conserver votre famille, vos amis et votre fortune, d'avoir beaucoup de plaisir et point de chagrin.

M. DE VERMONT.

Et ne me souhaites-tu pas tout cela?

PORPHIRE.

O mon papa! de tout mon cœur.

M. DE VERMONT.

Eh bien! voilà ton compliment

tout fait. Tu vois que tu n'avais besoin de recourir à personne.

PORPHIRE.

Je ne croyais pas être si savant. Mais c'est toujours comme cela, quand vous m'instruisez. Vous me faites trouver des choses que je n'aurais jamais cru savoir. Me voilà maintenant en état de faire des complimens à tout le monde. Je n'aurai qu'à leur adresser celui que je viens de vous faire.

M. DE VERMONT.

Il peut en effet convenir à beaucoup de gens. Il y a cependant des différences à y mettre, suivant les personnes à qui tu parleras.

PORPHIRE.

Je sens bien à peu près ce que vous voulez me dire; mais je ne sau-

rais le débrouiller tout seul. Expliquons cela à nous deux.

M. DE VERMONT.

Très volontiers, mon ami. Il est des biens en général qu'on peut souhaiter à tout le monde, comme ceux que tu me souhaitais tout à l'heure. Il en est d'autres qui ont rapport à la condition, à l'âge et aux devoirs de chacun. Par exemple, on peut souhaiter à une personne heureuse, la durée de son bonheur; à un malheureux, la fin de ses peines; à un homme en place que Dieu veuille bénir ses projets pour le bien public, qu'il lui donne la force d'esprit et de courage nécessaire pour les exécuter, qu'il lui en fasse recueillir la récompense dans la félicité de ses concitoyens. A un vieillard, on peut sou-

haiter une longue vie, exempte d'incommodités; à des enfans, la conservation de leurs parens, des progrès rapides et soutenus dans leurs études, l'amour de la science et de la sagesse; aux pères et aux mères, le succès de leurs espérances et de leurs soins pour l'éducation de leurs enfans; toutes sortes de prospérités à nos bienfaiteurs, avec la continuation de leur bienveillance. On ne doit pas même oublier ses ennemis, et adresser des vœux au ciel, pour qu'il les fasse revenir de leur injustice et qu'il leur inspire le désir de se réconcilier avec nous.

PORPHIRE.

O mon papa, que je vous remercie! me voilà en fonds de complimens pour tous ceux que je vais voir aujourd'hui.

Soyez tranquille ; je saurai donner à chacun ce qui lui revient, sans avoir besoin des périodes de mon frère. Mais, dites-moi, je vous prie, on a ces vœux dans le cœur toute l'année, pourquoi la bouche les dit-elle de préférence le premier jour de l'an ?

M. DE VERMONT.

C'est que notre vie est comme une échelle, dont chaque nouvelle année forme un échelon. Il est tout naturel que nos amis viennent se réjouir avec nous de ce que nous sommes parvenus à celui-ci, et nous marquent leur vif désir de nous voir monter les autres aussi heureusement. Comprends-tu ?

PORPHIRE.

Fort bien, mon papa.

M. DE VERMONT.

Je puis encore t'expliquer ceci par une autre comparaison.

PORPHIRE.

Ah ! voyons, je vous prie.

M. DE VERMONT.

Te souviens-tu du jour où nous allâmes visiter Notre-Dame?

PORPHIRE.

O mon papa! quelle belle perspective on a du haut des tours ! On découvre toute la campagne des environs.

M. DE VERMONT.

Saint-Cloud s'offrit à notre vue; et comme tes yeux ne sont pas encore fort exercés à mesurer les distances, tu me proposas d'y aller dîner à pied.

PORPHIRE.

Eh bien ! mon papa, est-ce que

je ne fis pas gaillardement le chemin?

M. DE VERMONT.

Pas mal; je fus assez content de tes jambes. Mais c'est que j'eus la précaution de te faire asseoir à tous les milles.

PORPHIRE.

Il est vrai. Ce n'est pas mal imaginé, au moins, d'avoir mis de ces pierres chiffrées sur la route. On voit tout de suite combien on a marché, combien il faut marcher encore, et l'on s'arrange en conséquence.

M. DE VERMONT.

Tu viens d'expliquer de toi-même les avantages de la division du temps en portions égales, qu'on appelle années. Chaque année est comme un mille dans la carrière de la vie.

PORPHIRE.

Ah ! j'entends. Et les saisons sont peut-être les quarts de mille et les demi-milles, qui nous annoncent qu'un nouveau mille va bientôt venir.

M. DE VERMONT.

Fort bien, mon fils, ton observation est très juste. Je suis charmé que ce petit voyage soit encore présent à ta mémoire. Il peut t'offrir, si tu sais le considérer, le tableau parfait de la vie humaine. Cherche à t'en rappeler toutes les circonstances, et j'en ferai l'application.

PORPHIRE.

Je ne m'en souviendrais pas mieux, si c'était hier. D'abord, comme je me sentais ingambe, et que j'étais glorieux de vous le montrer, je vou-

lus aller très vite, et je faisais je ne sais combien de faux pas. Vous me conseillâtes d'aller plus doucement, parce que la route était longue. Je suivis votre conseil; je n'eus pas à m'en repentir. Chemin faisant, je vous questionnais sur tout ce que je voyais, et vous aviez la bonté de m'instruire. Quand il se présentait un banc de pierre ou une pièce de gazon nous allions nous y asseoir, pour lire dans un livre que vous aviez porté. Puis, nous reprenions notre marche, et vous m'appreniez encore beaucoup d'autres choses utiles et agréables. Je me souviens aussi que je fis, tout en marchant, les quatre vers latins que mon précepteur m'avait donné pour devoir. De cette manière, quoique le temps ne fût pas toujours beau ce jour-là,

quoique nous eussions quelquefois de la pluie et même de l'orage à éssuyer, nous arrivâmes frais et gaillards, sans avoir ressenti de fatigue et d'ennui, et le bon repas que nous fîmes en arrivant acheva de remplir heureusement cette journée.

M. DE VERMONT.

Voilà un récit très fidèle de notre expédition, excepté dans quelques circonstances, que je te sais pourtant gré d'avoir omises, telle que cette attention si touchante d'aller prendre un pauvre aveugle par la main, pour l'empêcher de ce casser les jambes contre un monceau de pierres sur lequel il allait tomber; les secours que tu prêtas au petit blanchisseur pour ramasser un paquet de linge qui était tombé de sa charrette; les aumô-

nes que tu fis aux pauvres que tu rencontrais.

PORPHIRE.

Eh! mon papa, croyez-vous que je l'eusse oublié? Mais je sais qu'il ne faut pas se vanter des bonnes œuvres qu'on peut avoir faites.

M. DE VERMONT.

Aussi je me plais à te les rappeler, pour te récompenser de ta modestie. Il est juste que je te rende une partie du plaisir que tu me fis goûter.

PORPHIRE.

Oh! je vis bien deux ou trois fois des larmes rouler dans vos yeux. J'étais si content! Si vous saviez combien cela me délassait! J'en marchais bien plus lestement ensuite. Mais venons à l'application que vous m'avez promise.

M. DE VERMONT.

La voici, mon ami. Prête-moi toute l'attention dont tu es capable.

PORPHIRE.

Je n'en perdrai rien, je vous assure.

M. DE VERMONT.

Le coup d'œil que tu jetas du haut des tours sur tout le paysage qui t'environnait, c'est la première réflexion d'un enfant sur la société qui l'entoure. La promenade que tu choisis, c'est la carrière que l'on se propose de suivre. L'ardeur avec laquelle tu voulais courir sans consulter tes forces, et qui te fit faire tant de faux pas, c'est l'impétuosité naturelle de la jeunesse, qui l'emporterait à des excès dangereux, si un ami sage et expérimenté ne sa-

vait la modérer. Les connaissances agréables que tu recueillis le long du chemin dans nos entretiens et dans nos lectures, ton devoir que tu eus encore le temps de remplir, les actes de bienfaisance et de charité que tu exerças, t'adoucirent la fatigue de la route, t'en abrégèrent la longueur, et te la firent parcourir gaîment, malgré la pluie et l'orage : il n'est pas d'autres moyens dans la vie, pour en bannir l'ennui, pour y conserver la paix du cœur, avec la satisfaction de soi-même, pour se distraire des chagrins et des revers qui pourraient nous accabler. Enfin, le bon repas que je te fis faire au bout de ta course, n'est qu'une faible image de la récompense que Dieu nous réserve à la fin de nos jours, pour

les bonnes actions dont nous les aurons remplis.

PORPHIRE.

Oui, mon papa, cela cadre tout juste. Oh! quel bonheur je vois pour moi dans l'année que nous commençons aujourd'hui!

M. DE VERMONT.

C'est de toi seul qu'il dépend de la rendre heureuse. Mai revenons à notre voyage. Te souviens-tu, lorsque nous arrivâmes à cet endroit que l'on nomme le Point-du-Jour? Le ciel était serein dans ce moment, et nous pouvions voir derrière nous tout l'espace que nous avions parcouru.

PORPHIRE.

Oh! oui. J'étais fier d'avoir si bien fait tout ce chemin.

M. DE VERMONT.

Le serais-tu de même aujourd'hui que la raison commence à t'éclairer, en portant un regard sur le chemin que tu as fait jusqu'ici dans la vie? Tu y es entré faible et nu, sans aucun moyen de pourvoir à tes besoins et à ta subsistance. C'est ta mère qui t'a donné les premiers alimens; c'est moi qui ai soutenu tes premiers pas. Que t'avons-nous demandé pour prix de nos soins? Rien, que de travailler toi-même à ton propre bonheur, en devenant juste et honnête, en t'instruisant de tes devoirs, et en prenant du goût à t'en acquitter. Ces conditions, toutes avantageuses pour toi, les as-tu remplies? As-tu été reconnaissant envers Dieu, pour t'avoir fait naître dans le sein de l'aisance et de l'honneur?

As-tu montré à tes parens toute la tendresse, toute la soumission que tu leur dois? As-tu bien profité des instructions de tes maîtres? Ton frère et tes sœurs n'ont-ils jamais eu à se plaindre de quelque mouvement d'envie ou d'injustice de ta part? As-tu traité les domestiques avec douceur? N'as-tu rien exigé de trop de leur complaisance? L'esprit d'ordre et de justice, l'égalité de caractère, la franchise, la patience, et la modération que nous cherchons à t'inspirer par nos leçons et par nos exemples, les as-tu?..

PORPHIRE.

Ah! mon papa, ne regardons pas tant dans le passé, j'aime mieux porter ma vue sur l'avenir. Tout ce que j'aurais dû faire, oui, je vous le promets, je le ferai.

M. DE VERMONT.

Embrasse-moi, mon fils ; j'accepte ta promesse, et j'y renferme tous les vœux que je forme à mon tour, pour toi, dans ce renouvellement de l'année.

EUPHRASIE.

EUPHRASIE, *à sa poupée.*

Eh bien! mademoiselle, vous ne voulez donc pas obéir? vous tiendrez toujours votre cou raide comme un piquet? Tenez, voyez comme ces petits airs de tête me vont bien. Allons: oh! que vous êtes maussade! Prenez-y garde, ne me faites pas mettre en colère. Je me fâcherai encore plus que maman, lorsque je battis hier mon épagneul.

Mme DE SELIGNY, *qui a entendu ces derniers mots.*

Tu me parais un peu sérieuse,

Euphrasie. Est-ce que ta poupée ne s'est pas bien conduite envers toi?

EUPHRASIE.

Je lui montre comment il faut se donner des airs gracieux, et elle ne veut pas les prendre.

Mme DE SELIGNY.

Je conviens qu'il est assez triste de prodiguer inutilement d'aussi inutiles instructions. Mais tu parlais de te mettre en colère?

EUPHRASIE.

Oh! non. Je lui reprochais seulement... Vous avez peut-être entendu ce que je lui ai dit?

Mme DE SELIGNY.

Supposé que je n'en aie rien entendu, et que je te prie de me confier le sujet de tes entretiens, crain-

drais-tu de me mettre dans la confidence?

EUPHRASIE.

Non, maman; je sais que les petites filles ne doivent avoir aucun secret pour leur mère.

Mme DE SELIGNY.

Très bien, mon cœur. Redis-moi donc ce que tu disais à ta poupée.

EUPHRASIE.

C'est qu'elle ne voulait pas porter un peu de côté sa tête; et je lui disais que si elle refusait de m'obéir, je me mettrais en colère; et que je me fâcherais encore plus que vous, lorsque je battis hier mon épagneul.

Mme DE SELIGNY.

Tu penses donc que je me mis en colère.

EUPHRASIE.

Vous ne me regardiez pas du même œil qu'auparavant; je pensai que vous aviez de l'humeur contre moi.

Mme DE SELIGNY.

Ce n'était pas de l'humeur, c'était de la tristesse; car, d'abord, j'eus de la peine de voir que tu faisais mal à ton chien; ensuite, je craignis qu'il ne s'avisât de te mordre, si tu continuais de le frapper. Je t'en avertis; et comme tu semblais recevoir de mauvaise grâce mes conseils, je tremblai de te voir devenir désobéissante, et c'est pour cela que je fus si affligée, que les larmes m'en vinrent aux yeux. Tu te figuras, alors que j'étais en colère? Fi donc! Je me serais aussi mal comportée envers toi, que toi envers ton chien.

EUPHRASIE.

Mais vous n'êtes pas fâchée non plus de ce que je disais à ma poupée ?

Mme DE SELIGNY.

Il y aurait bien quelque chose à te dire au sujet de ces airs de coquetterie que tu voulais lui donner, et que tu commençais par prendre toi-même.

EUPHRASIE.

Je croyais, maman, en être plus aimable. La petite Aglaé m'a dit que ces tours de tête me siéraient fort bien.

Mme DE SELIGNY.

Il me semble que je dois en savoir là-dessus un peu plus que ton amie, et je ne serais pas du tout de son avis.

EUPHRASIE.

J'essayai pourtant hier des airs penchés devant le miroir, et je trouvai qu'ils m'allaient à merveille.

Mme DE SELIGNY.

Tu penses donc que les contortions et simagrées puissent valoir les grâces naturelles de ton âge ! Et puis tu ignores peut-être à quoi ces grimaces conduisent infailliblement.

EUPHRASIE.

Et à quoi donc, maman, je vous prie ?

Mme DE SELIGNY.

A prendre le goût de l'affectation, et à mettre bientôt dans son cœur la même fausseté que l'on met dans son maintien.

EUPHRASIE.

Oh ! mon Dieu ! que me dites-vous?

Je suis bien heureuse de vous en avoir parlé : je serais peut-être tombée dans ce vice sans m'en apercevoir.

Mme DE SELIGNY.

Et moi, pleine de confiance en ta candeur, je ne m'en serais peut-être aperçue que lorsque le mal aurait eu fait des progrès, et qu'il eut été bien difficile d'y porter du remède. Tu vois par là combien il est important de te défier des conseils de jeunes enfans aussi inexpérimentés que toi-même, et de me consulter, de préférence, dans toutes les occasions.

EUPHRASIE.

Oh! oui maman, je vous le promets, puisque vous voulez avoir cette bonté. Que serais-je devenue, si vous m'en aviez fait le reproche devant toute

une assemblée? J'en serais morte de honte.

Mme DE SELIGNY.

Je suis obligée quelquefois de prendre ce moyen pour te rendre la leçon plus frappante; mais nous pouvons former un arrangement pour t'épargner les humiliations publiques.

EUPHRASIE.

Ah! je ne demande pas mieux. Voyons, quel est-il?

Mme DE SELIGNY.

C'est de m'obéir au premier coup d'œil, lorsque je te ferai signe de faire ou de ne pas pas faire une chose. Tu chercheras à réfléchir en toi-même, pour en sentir la raison. Si elle ne se présente pas à ton esprit, obéis toujours; et ensuite, lorsque nous serons seules, tu pourras me la deman-

der; je me ferai un plaisir de te la faire comprendre.

EUPHRASIE.

Ah! maman, voilà qui est fort commode. Que vous m'allez épargner de chagrins et de sottises!

Euphrasie, pénétrée de la sagesse de cette instruction, ne se permit plus une action tant soit peu douteuse, sans avoir d'abord pris le conseil de sa maman. Elle parvint bientôt à lire, dans le signe le plus léger, le parti qu'elle devait prendre dans toutes les circonstances où elle se trouvait embarrassée. Peu à peu les tendres avis de sa maman, et ses propres réflexions, lui formèrent une expérience au-dessus de son âge. Tout le monde était aussi surpris qu'enchanté de la prudence de sa conduite, et de la matu-

rité de sa raison. Avant l'âge de douze ans, elle avait acquis tout le bonheur qu'on peut goûter sur la terre ; savoir la satisfaction intérieure de son propre cœur, l'attachement solide de ses amis, et la tendresse de ses parens.

LA CUPIDITÉ
DOUBLEMENT PUNIE.

Un riche particulier voyant son fils prêt à s'oublier au jeu, le laissa faire. Le jeune homme perdit une somme assez considérable. Je la paierai, lui dit son père, parce que l'honneur m'est plus cher que l'argent. Cependant, expliquons-nous. Vous aimez le jeu, mon fils, et moi les pauvres. Je leur ai moins donné, depuis que je songe à vous pourvoir; je n'y songe plus : un joueur ne doit point se marier. Jouez tant qu'il vous plaira, mais à cette condition : Je déclare

qu'à chaque perte nouvelle, les pauvres recevront de ma part autant d'argent que j'en aurai compté pour acquitter de semblables dettes. Commençons dès aujourd'hui. La somme fut sur-le-champ portée à l'hôpital; et le jeune homme, doublement puni de sa cupidité, fut guéri, par cette seule leçon, d'un penchant qui allait entraîner sa ruine.

LE DÉJEUNER.

VIENS, Paulin, dit un jour M. de Gerseuil à son fils, dans une belle matinée de la fin du printemps. Voici un panier où j'ai mis un gâteau et des cerises. Nous irons, si tu veux, déjeûner dans la prairie voisine.

Ah! quel plaisir, mon papa, lui répondit Paulin, en faisant une gambade de joie. Il prit le panier d'une main, donna l'autre à son père, et ils marchèrent ensemble vers la prairie. Lorsqu'ils l'eurent un peu parcourue pour y choisir une place agréable : Arrêtons-nous ici, mon fils, dit

M. de Gerseuil, cet endroit est charmant pour un déjeûner.

PAULIN.

Nous n'avons pas de table, mon papa, comment ferons-nous ?

M. DE GERSEUIL.

Voici un tronc d'arbre renversé qui nous en servirait, si nous en avions besoin; mais tu peux bien manger tes cerises dans le panier.

PAULIN.

A la bonne heure; mais il nous manque des chaises.

M. DE GERSEUIL.

Et ce banc de gazon, le comptes-tu pour rien ? Vois comme il est couvert de jolies fleurs! Nous allons nous y asseoir, à moins que tu n'aimes mieux t'étendre sur le tapis.

PAULIN.

Le tapis, mon papa? Vous savez bien qu'il est encore cloué dans le salon.

M. DE GERSEUIL.

Il est vrai. Il y a un tapis dans le salon : mais il y en a aussi un ici.

PAULIN.

Où donc est-il? Je ne le vois pas.

M. DE GERSEUIL.

Le gazon est le tapis des champs; le joli tapis d'une belle verdure! il est plus frais et plus douillet que les nôtres; et comme il est grand, il s'étend partout sur les montagnes et sur les plaines. Les agneaux trouvent bien doux de s'y reposer. Imagines-tu, Paulin, combien ils auraient à souffrir sur une terre nue et desséchée? Leurs membres sont si déli-

cats ! Bientôt ils seraient tout brisés. Leurs mères ne savent pas leur préparer des lits de plumes ; le bon Dieu y a pourvu à la place des pauvres brebis. Il leur a fait cette molle couchette, où ils peuvent s'étendre.

PAULIN.

Encore ont-ils le plaisir de la manger.

M. DE GERSEUIL.

J'entends ce que tu veux dire. Tiens voici tes cerises et ton gâteau.

PAULIN, *goûtant le gâteau.*

Ah ! mon papa, qu'il est bon ! Il ne manquerait plus qu'une histoire, tandis que je le mange. Si vous vouliez m'en conter une, la plus jolie que vous saurez ?

M. DE GERSEUIL.

Je le veux bien, mon fils. Ton gâ-

teau me rappelle une histoire où il y en a trois.

PAULIN.

Un, deux, trois gâteaux! L'eau m'en vient à la bouche. Comme cela doit faire une histoire friande! Oh! contez, contez-moi, je vous prie.

LES TROIS GATEAUX.

M. DE GERSEUIL, *appelle son fils.*

Viens t'asseoir à mon côté. Bon; mets-toi bien à ton aise pour m'entendre.

PAULIN.

Me voici tout prêt. Je vous écoute de mes deux oreilles.

M. DE GERSEUIL.

Il y avait un enfant de ton âge qui s'appelait Henri. Son papa et sa maman l'envoyèrent à l'école. Henri était un fort joli petit garçon, et il aimait ses livres plus encore que ses joujoux. Il fut un jour le premier de sa classe. Sa maman en fut instruite. Elle y rêva

toute la nuit de plaisir; et le lendemain, s'étant levée de bonne heure, elle appela sa cuisinière, et lui dit : Marianne, il faut faire un gâteau pour Henri, puis qu'il a si bien récité ses leçons. Marianne répondit : Oui, madame, de tout mon cœur; et aussitôt elle se mit à pétrir un gâteau de fleur de farine choisie. Il était fort grand, grand comme tout mon chapeau rabattu. Marianne l'avait rempli d'amandes, de pistaches, de fleur d'orange, de tranches de citrons confits. Elle avait glacé le dessus avec du sucre, en sorte qu'il était blanc et uni comme de la neige. Le gâteau ne fut pas plus tôt cuit, que Marianne le porta elle-même à l'école. Lorsque le petit Henri l'aperçut, il sauta autour de lui en frappant dans ses mains. Il

n'eut pas la patience d'attendre qu'on lui donnât un couteau pour le couper; il se mit à le ronger à belles dents, comme un petit chien. Il en mangea jusqu'à ce que la cloche sonnât l'heure de l'étude; et lorsque l'étude fut finie, il se remit à en manger. Il en mangea encore le soir jusqu'à l'heure de se mettre au lit. Un de ses camarades m'a même assuré qu'Henri en se couchant, mit le gâteau sous son chevet, et qu'il se réveilla plusieurs fois la nuit pour le grignoter. J'ai bien quelque peine à le croire; mais il est très sûr au moins, que le lendemain, au point du jour, il recommença de plus belle, et qu'il continua de ce train toute la matinée, jusqu'à ce qu'il ne restât pas une miette de tout ce grand gâteau. L'heure du dîner arriva; Henri

n'avait plus d'appétit, et il voyait avec jalousie le plaisir que prenaient les autres enfans à faire ce repas. Ce fut bien pis encore à l'heure de la récréation. On venait lui proposer des parties de boule, de paume, de volant; il n'avait pas envie de jouer, et ses compagnons jouèrent sans lui, quoiqu'il en crevât de dépit. Il ne pouvait se tenir sur ses jambes; il s'assit dans un coin d'un air boudeur, et tout le monde disait : Je ne sais ce qui est arrivé à ce pauvre Henri; lui qui était si gaillard, qui aimait tant à courir et à sauter; voyez comme il est triste, pâle, abattu. Le Principal vint lui-même et fut très inquiet en le voyant. Il eut beau le questionner sur la cause de son mal, Henri ne voulut point l'avouer. Heureusement, on découvrit

que sa maman lui avait envoyé un grand gâteau, qu'il s'était dépêché de le manger, et que tout le mal venait de sa gourmandise. On envoya aussitôt chercher le médecin, qui lui fit avaler je ne sais combien de drogues plus amères les unes que les autres. Le pauvre Henri les trouvait bien mauvaises; mais il fut obligé de les prendre, de peur de mourir, ce qui lui serait infailliblement arrivé. Au bout de quelques jours de remèdes, et d'un régime très rigoureux, sa santé se rétablit enfin, mais sa maman protesta qu'elle ne lui enverrait plus de gâteaux.

PAULIN.

Il ne méritait plus d'en sentir seulement la fumée. Mais, mon papa, ne voilà qu'un gâteau, et vous me

disiez qu'il y en avait trois dans votre histoire ?

M. DE GERSEUIL.

Patience, mon ami ! voici le second.

Il y avait dans la pension de Henri un autre enfant qui s'appelait François. François avait écrit à sa maman une lettre fort jolie, où il n'y avait pas une seule rature. Sa maman, en récompense, lui envoya aussi le dimanche suivant un gâteau. François se dit en lui-même : Je ne veux pas me rendre malade comme ce goulu de Henri. Je ferai durer mon plaisir plus longtemps. Il prit le gâteau qu'il eut beaucoup de peine à porter, et il alla l'enfermer dans son armoire. Tous les jours, pendant les heures de récréation, il s'esquivait adroitement d'entre

ses camarades, montait sur la pointe du pied dans sa chambre, coupait un morceau de son gâteau, et renfermait le reste à double tour. Il continua de même jusqu'au bout de la semaine, et le gâteau n'en était encore qu'à moitié, tant il était grand ! Mais qu'arriva-t-il ? A la fin le gâteau se dessécha et se moisit ; les fourmis trouvèrent aussi moyen de s'y glisser pour en avoir leur part ; en sorte que bientôt il ne valut plus rien du tout, et François fut obligé de le jeter en pleurant de regret ; mais personne n'en fut fâché pour lui.

PAULIN.

Ni moi non plus. Comment garder un gâteau pendant huit jours, sans en donner un morceau à ses amis ! Fi, que

c'est vilain ! Mais, voyons le troisième, je vous prie, mon papa.

M. DE GERSEUIL.

Il y avait encore dans la même pension un enfant, dont le nom était Gratien. Sa maman lui envoya un jour un gâteau, parce qu'il aimait beaucoup sa maman, et que sa maman l'aimait encore davantage. Aussitôt que sa patisserie fut arrivée, Gratien dit à ses camarades : Venez voir ce que m'envoie maman; il faut tous en manger. Ils ne se le firent pas répéter deux fois, et ils coururent autour du gâteau, comme tu vois les abeilles voltiger autour de cette fleur qui vient d'éclore. Gratien s'était muni d'un couteau. Il coupa une partie du gâteau, en autant de portions qu'il y avait de petits amis. Ensuite, il les fit

ranger en cercle, pour n'oublier personne ; et ayant commencé par celui qui était le plus près de lui, il fit le tour du cercle en distribuant à chacun sa portion avec un mot d'amitié, jusqu'à ce qu'il fût revenu à celui qu'il avait servi le premier. Gratien alors prit le reste, et dit : Voici ma portion à moi, je la mangerai demain. Il alla jouer, et tous les autres s'empressèrent de jouer avec lui à tous les jeux qu'il voulut choisir.

Un quart d'heure après, il vint dans la cour un vieux pauvre avec son violon. Il avait une longue barbe toute blanche ; et comme il était aveugle, il se faisait conduire par un petit chien qu'il tenait au bout d'une longue corde. Le petit chien le menait avec beaucoup d'adresse, et quand il voyait

du monde, il secouait la sonnette pendue à son cou, pour avertir les passans de ne pas faire de mal à son maître. Lorsque le vieux aveugle se fut assis sur une pierre, et qu'il eut entendu les enfans autour de lui, il leur dit : Mes petits messieurs, si vous voulez, je vais vous jouer les plus jolis airs que je sais. Les enfans ne demandaient pas mieux. Le vieillard accorda son violon, et il leur joua des airs de sarabandes, et de toutes les chansons nouvelles de l'ancien temps. Gratien s'aperçut que tandis qu'il jouait les airs les plus gais, une grosse larme tombait le long de ses joues ; et il lui dit : Bon vieillard, pourquoi pleures-tu? Le vieillard lui répondit : Parce que j'ai bien faim. Je n'ai personne dans le monde qui nous donne à man-

ger, à mon chien ni à moi. Si je pouvais travailler pour nous faire vivre tous deux! mais j'ai perdu mes yeux et mes forces. Hélas! j'ai travaillé jusqu'à ma vieillesse, et aujourd'hui je n'ai pas de pain. Gratien pleurait comme le vieillard. Il s'en alla sans rien dire, et courut chercher le reste du gâteau, qu'il avait gardé pour lui; puis il revint tout joyeux, et lui criant de loin : Tiens, bon vieillard, voici du gâteau. Le vieillard dit, en ouvrant les bras : Où est-il? car je suis aveugle, je ne peux pas le voir. Gratien lui mit le gâteau dans la main, et le pauvre aveugle posa son violon à terre, essuya ses yeux et se mit à manger. A chaque morceau qu'il portait à sa bouche, il en réservait pour le petit chien fidèle qui venait dîner dans sa main; et Gra-

tien debout à son côté, souriait de plaisir.

PAULIN.

Ah! Gratien ! le bon Gratien ! Mon papa, donnez moi votre couteau, je vous prie.

M. DE GÉRSEUIL.

Le voici, qu'en veux-tu faire?

PAULIN.

Je n'ai fait qu'écorner un peu mon gâteau, tant j'avais de plaisir à vous écouter ! Je vais couper ce que j'ai mordu. Tenez, voyez comme il est propre ! j'aurai bien assez de ces rognures avec les cerises pour mon déjeûner ; et le premier pauvre que nous trouverons en retournant au logis, je lui donnerai le reste de mon gâteau, même quand il n'aurait pas de violon.

LES BOUQUETS.

Le petit Gaspard sortit un jour avec Eugène, son voisin, pour aller cueillir les premières fleurs du printemps. Ils avaient tous deux à la main leur déjeûner.

Il se présenta sur la route une pauvre femme tenant dans ses bras un petit garçon qui paraissait mourir de faim.

Ah ! mon cher monsieur, dit-elle à Gaspard, qui marchait le premier, donnez de grâce à mon pauvre enfant un morceau de votre pain. Il n'a rien mangé depuis hier midi.

Oh ! j'ai bien faim moi-même, ré-

pondit Gaspard, et il continua sa route en croquant son déjeûner.

Que fit Eugène? il avait aussi bon appétit que son camarade; mais en voyant pleurer le petit malheureux, il lui donna son pain; et il reçut en échange de la mère mille et mille bénédictions, que le bon Dieu entendit du haut des cieux.

Ce n'est pas tout. Le petit garçon, fortifié par la nourriture qu'il venait de prendre, se mit à courir devant son bienfaiteur, le mena dans une prairie et lui aida à cueillir des fleurs dont l'odeur suave le délassait de la fatigue.

Eugène rentra au logis avec un énorme bouquet, derrière lequel toute sa tête pouvait se cacher. Gaspard, au contraire, n'en avait qu'un

si petit qu'il eut honte de le produire, et qu'il le jeta au pied d'une borne, après avoir perdu toute sa matinée à le cueillir.

Ils sortirent le lendemain dans le même projet. Cette fois-là un autre enfant fut de la partie. C'était le petit Valentin.

Après avoir fait quelques pas dans la prairie, Valentin s'aperçut qu'il avait perdu une boucle de ses souliers, et il pria ses amis de l'aider à la chercher.

Gaspard répondit : Je n'ai pas le temps, et il continua de courir. Eugène, au contraire, s'arrêta aussitôt pour obliger son ami. Il marchait çà et là courbé vers la terre, et tâtonnant dans l'épaisseur de l'herbe, il eut enfin le bonheur de trouver ce

qu'il cherchait, et ils commençèrent à l'envi à cueillir des fleurs.

Les plus belles que Valentin ramassa, il en fit présent à celui qui l'avait aidé dans sa peine, et il n'en donna aucune à celui qui avait refusé durement de le secourir. Eugène eut encore ce jour-là un bouquet bien plus beau que Gaspard. Aussi s'en retourna-t-il chez lui fort satisfait, et Gaspard très mécontent.

Gaspard croyait être plus heureux le troisième jour. Il marchait d'un air insolent, défiant Eugène. Mais à peine étaient-ils entrés dans la prairie, que voici le petit garçon à qui Eugène avait donné son pain, qui vient à sa rencontre, et lui présente une corbeille remplie des plus belles

fleurs qu'il avait cueillies, toutes fraîches encore de rosée.

Gaspard voulut en ramasser quelques-unes, mais le moyen d'en trouver! le petit garçon s'était levé plus matin que lui. Il eut encore moins de fleurs ce jour-là que les deux précédens.

Comme ils s'en retournaient chez eux, ils rencontrèrent le petit Valentin.

Mon cher ami, dit-il à Eugène, je n'ai pas oublié que tu me rendis hier un service, et j'en ai pris tant d'amitié pour toi, que je voudrais être toujours à ton côté.

Mon papa t'aime beaucoup aussi. Il m'a dit de t'aller chercher, qu'il nous dirait de jolis contes, et qu'il jouerait lui-même avec nous.

Viens, suis-moi dans notre jardin ; il y a d'autres enfans qui nous attendent, et nous chercherons tous ensemble à te bien divertir.

Eugène, transporté de joie, prit la main de son ami, et le suivit dans son jardin ; et Gaspard, il fallut qu'il s'en retournât tristement chez lui ; on ne l'avait pas invité.

Il apprit par là ce qu'on gagne à être officieux et secourable envers les autres. Il ne tarda guère à se corriger ; et il serait devenu aussi aimable qu'Eugène, si celui-ci n'avait toujours mis plus de grâce dans sa manière d'obliger, par l'habitude qu'il en avait prise dès sa plus tendre enfance.

Mme DE SAINT-MARCEL.

Et tes tourterelles ?

VICTOIRE.

Vous savez bien que je les ai nourries au sortir de l'œuf. Ce sont mes enfans à moi.

Mme DE SAINT-MARCEL.

Tu n'as donc rien à donner à ton frère ?

VICTOIRE.

Pardonnez-moi, maman.

Mme DE SAINT-MARCEL.

Et quoi donc ?

VICTOIRE.

Vous souvénez-vous de cette bourse à glands et à paillons d'or, que ma tante m'a donnée pour mes étrennes? Elle est bien belle au moins?

Mme DE SAINT-MARCEL.

Cela est vrai. Mais penses-tu que

ce présent fût bien agréable à ton frère ? Il ne peut en faire usage de long-temps. Tu te rappelles bien que toi-même, lorsque tu la reçus, tu la serras dans le fond d'un tiroir pour ne l'en retirer qu'au bout de quelques années.

VICTOIRE.

Mais, maman, c'est toujours un joli cadeau ?

Mme DE SAINT-MARCEL.

Non, ma fille ; un joli cadeau, c'est lorsque nous donnons par amitié une chose qui nous fait plaisir à nous-mêmes, et qui doit aussi faire plaisir à celui à qui nous la donnons.

VICTOIRE.

Faut-il donc que je donne à mon frère tout ce que j'aime ?

Mme DE SAINT-MARCEL.

Non ; tu peux donner autant, ou si peu que tu veux, pourvu que tu y mettes de l'amitié et de la grâce.

VICTOIRE, *réfléchit pendant quelques momens, et elle dit :*

Eh bien ! je cueillerai pour le bouquet de mon frère les plus jolies fleurs de mon oranger, et je lui ferai présent de mon agneau.

Mme DE SAINT-MARCEL.

Fort bien, Victoire ; voilà qui annonce de l'amitié.

VICTOIRE.

Ce n'est pas tout, maman. Je veux tous ces jours-ci sortir avec mon frère, pour que mon agneau s'accoutume à le suivre comme moi. De cette manière, l'agneau sera déjà familier avec lui quand je le lui donnerai, et

mon frère ne l'en caressera qu'avec plus de plaisir.

Mme DE SAINT-MARCEL.

Embrasse-moi, ma fille; cette attention délicate double le prix de ton présent. C'est ainsi que la moindre bagatelle devient un objet précieux, lorsqu'elle est donnée avec grâce. Tu ne pouvais nous causer une plus grande joie à moi ni à ton frère.

Ni à moi même non plus, répondit Victoire avec vivacité.

Tu t'en réjouiras encore davantage quand le jour sera venu, reprit madame de Saint-Marcel; car il faut bien que je sois pour quelque chose dans la fête, et je veux que tu fasses pour moi les honneurs d'une petite collation qu'on servira dans le jardin, à ton frère et à ses meilleurs amis.

Victoire baisa avec transport la main de sa maman; et de ce pas, elle courut faire des rosettes d'un joli ruban rose, pour en parer l'agneau le jour qu'elle le présenterait à son frère.

LES CERISES.

Julie et Firmin obtinrent un jour de madame Dumesnil, leur maman, la permission d'aller jouer seuls dans le jardin. Ils avaient mérité cette confiance par leur réserve et par leur discrétion.

Ils jouèrent pendant quelque temps avec cette gaîté paisible, à laquelle il est facile de reconnaître les enfans bien élevés.

Contre les murs du jardin, étaient palissadés plusieurs arbres, parmi lesquels on distinguait un jeune cerisier qui portait pour la première fois. Ses fruits se trouvaient en très petite

quantité ; mais ils n'en étaient que plus beaux.

Madame Dumesnil n'en avait point voulu cueillir, quoiqu'ils fussent déjà mûrs ; elle les réservait pour le retour de son mari, qui devait ce jour même arriver d'un long voyage.

Comme ses enfans étaient accoutumés à l'obéissance, et qu'elle leur avait sévèrement défendu, une fois pour toutes, de cueillir d'aucune espèce de fruits du jardin, ou de ramasser même ceux qu'ils trouveraient à terre pour les manger sans sa permission, elle avait cru inutile de leur parler du cerisier.

Lorsque Julie et Firmin se furent assez exercés à la course sur la terrasse, ils se promenèrent lentement le long des murs du verger. Ils regar-

daient les beaux fruits suspendus aux arbres; et s'en réjouissaient.

Ils arrivèrent bientôt devant le cerisier. Une légère secousse de vent avait fait tomber à son pied toutes ses plus belles cerises. Firmin fut le premier à les voir; il les ramassa, mangea les unes, et donna les autres à sa sœur, qui les mangea aussi.

Ils en avaient encore les noyaux dans leur bouche, lorsque Julie se rappela la défense que leur avait faite leur maman, de manger d'autres fruits que ceux qu'on leur donnait.

Ah! mon frère, s'écria-t-elle, nous avons été désobéissans, et maman se fâchera contre nous. Qu'allons nous faire?

FIRMIN.

Maman n'en saura rien, si nous voulons.

JULIE.

Non, non, il faut qu'elle le sache. Tu sais qu'elle nous pardonne souvent les plus grandes fautes, lorsque nous allons les lui avouer de nous-mêmes.

FIRMIN.

Oui; mais nous avons été désobéissans, et jamais elle n'a pardonné la désobéissance.

JULIE.

Lorsqu'elle nous punit, c'est par tendresse pour nous, et alors il ne nous arrive plus de sitôt d'oublier ce qui nous est permis et ce qui nous est défendu.

FIRMIN.

Oui, ma sœur; mais elle est toujours fâchée de nous punir, et cela me ferait de la peine de la voir fâchée.

JULIE.

Et à moi aussi. Mais ne la sera-t-elle pas encore davantage, si elle vient à découvrir que nous avons voulu lui cacher notre faute? Oserons-nous la regarder en face, lorsque nous entendrons un reproche secret dans notre cœur? Ne rougirons-nous point lorsqu'elle nous caressera, lorsqu'elle nous appelera ses chers enfans, et que nous ne le mériterons plus? ...

FIRMIN.

Ah! ma sœur, que nous serions de petits monstres! Allons, allons la trouver, et lui dire ce qui nous est arrivé.

Ils s'embrassèrent l'un et l'autre, et ils allèrent trouver leur maman en se tenant par la main.

Ma chère maman, dit Julie, nous

venons de vous désobéir ; nous avions oublié vos défenses. Punissez-nous comme nous l'avons mérité, mais ne vous mettez pas en colère ; nous aurions de la peine, si cela vous donnait du chagrin.

Julie alors lui raconta la chose comme elle s'était passée, et sans chercher à s'excuser.

Mme Dumesnil fut si touchée de la candeur de ses enfans, qu'il lui en échappa des larmes de tendresse. Elle ne voulut les punir de leur faute, qu'en leur accordant le généreux pardon. Elle savait bien que, sur des enfans nés avec une belle âme, le souvenir des bontés d'une mère fait une impression plus profonde que celui de ses châtimens.

LA PETITE BABILLARDE.

Léonor était une petite fille pleine d'esprit et de vivacité. A l'âge de six ans, elle maniait déjà l'aiguille et les ciseaux avec beaucoup d'adresse; et toutes les jarretières de ses parens étaient de sa façon. Elle savait aussi lire tout couramment dans le premier livre qu'on lui présentait. Les lettres de son écriture étaient bien formées. Elle n'en mettait point de grandes, de moyennes et de petites, dans le même mot, les unes penchées en avant, les autres en arrière; et ses lignes n'allaient point en gambadant du haut de son papier jusqu'en bas,

ainsi que je l'ai vu pratiquer à beaucoup d'autres enfans de son âge.

Ses parens n'étaient pas moins contens de son obéissance, que ses maîtres ne l'étaient de son application. Elle vivait dans la plus douce union avec ses sœurs, traitait les domestiques avec affabilité, et ses compagnes avec toutes sortes d'égards et de prévenances. Tous les anciens amis de ses parens, tous les étrangers qui venaient pour la première fois dans la maison, en paraissent également enchantés.

Qui croirait qu'avec tant de qualités, de talens et de gentillesse, on pût avoir le malheur de se rendre insupportable? Tel fut cependant celui de Léonor.

Un seul défaut qu'elle contracta

vint à bout de détruire l'effet de tous ces agrémens ; l'intempérance de sa langue fit bientôt oublier les grâces de son esprit et la bonté de son cœur. La petite Léonor devint la plus grande babillarde de tout l'univers.

Lorsque, par exemple, elle prenait le matin son ouvrage, il fallait d'abord qu'elle dît : Ho ! ho ! il est bien temps de se mettre en besogne. Que dirait maman si elle me trouvait les bras croisés? O mon Dieu ! le grand morceau que j'ai à coudre ! Mais Dieu merci, je ne suis pas manchotte, et je saurai bien en venir à bout. Ah ! voilà l'horloge qui sonne. Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf heures. J'ai encore deux heures jusqu'à l'heure de mon clavecin. En deux heures on peut expédier bien du

travail. Maman, en récompense, me donnera des bonbons. Quel plaisir j'aurai à les croquer! Je n'aime rien tant que les pralines. Ce n'est pas que les dragées ne soient aussi fort bonnes. Mon papa m'en donna l'autre jour; mais je crois que les pralines valent encore mieux, à moins que ce ne soit les dragées. Ah! si Dorothée venait aujourd'hui! je lui ferais voir ma belle garniture. Elle est assez drôle cette petite Dorothée; mais elle aime trop à parler, on n'a pas le temps de glisser un mot avec elle. Où est donc mon dé? Ma sœur, n'as-tu pas vu mon dé? Il faut que Justine l'ait emporté avec elle. Elle n'en fait jamais d'autres, cette étourdie. Sans dé on ne peut pas travailler. Le cul de l'aiguille vous entre dans le doigt, le doigt vous

saigne, cela fait grand mal et puis votre ouvrage est tout sali. Justine, Justine! où es-tu donc? n'as-tu pas vu mon dé? mais non; le voilà tout embarlificoté dans mon écheveau.

C'est ainsi que la petite créature dégoisait impitoyablement toute la journée. Quand son père et sa mère s'entretenaient ensemble de choses intéressantes, elle venait étourdiment se jeter au travers de leurs discours. Souvent à dîner elle en était encore à sa soupe, lorsque les autres avaient presque fini leur repas; elle oubliait le boir et le manger, pour se livrer à son bavardage.

Son papa la reprenait plusieurs fois le jour de ce défaut; les avis et les reproches étaient également inutiles; les humiliations ne réussissaient pas

mieux. Comme personne ne pouvait s'entendre auprès d'elle, on l'envoyait toute seule dans sa chambre. Aux repas, on prit le parti de la mettre séparément à une petite table, aussi loin qu'il était possible de la grande. Léonor était affligée, mais elle ne se corrigeait pas. Elle avait toujours quelque chose à se dire tout haut à elle-même quand sa langue ne pouvait s'accrocher à personne. Plutôt que de rester muette, elle aurait lié conservation avec sa fourchette et son couteau.

Que gagnait-elle donc à suivre cette malheureuse habitude? Vous le voyez, mes chers amis, rien que des mortifications et de la haine. Je vais vous raconter ce qu'elle eut encore un jour à souffrir.

Ses parens étaient invités par un de leurs amis à venir passer quelques jours à sa maison de campagne. C'était dans l'automne. Le temps était superbe, et il n'est guère possible de se représenter l'abondance qu'il y avait cette année de pommes, de poires, de pêches et de raisins.

Léonor s'était figurée qu'elle accompagnerait ses parens. Elle fut bien surprise, lorsque son père ordonnant à ses petites sœurs Julie et Cécile de se préparer, lui annonça que pour elle, il fallait qu'elle restât à la maison. Elle se jeta en pleurant dans les bras de sa mère. Ah ! ma chère maman, lui dit-elle, comment ai-je mérité que mon papa soit si fort en colère contre moi ? Ton papa, lui répondit sa maman, n'est pas en colère ; mais il est impos-

sible de tenir à ta société ! Tu troublerais tous nos plaisirs par ton bavardage continuel.

Faut-il donc que je ne parle jamais? reprit Léonor.

Ce défaut, lui répliqua sa mère, serait aussi grand que celui dont nous voulons te guérir ; mais il faut attendre que ton tour vienne, et ne pas couper sans cesse la parole à tes parens, et à des personnes plus âgées et plus raisonnable que toi. Il faut t'abstenir de dire tout ce qui te passe par la tête. Lorsque tu veux savoir quelque chose utile à ton instruction, il faut le demander nettement et en peu de mots; et si tu as quelque récit à faire, bien réfléchir d'abord en toi-même, si tes parens ou ceux qui t'écoutent auront du plaisir à l'entendre.

Léonor, au défaut de raisons, n'aurait pas manqué de paroles pour se justifier ; mais elle entendit son papa qui appelait sa femme, et Julie, et Cécile. La voiture était déjà prête.

Léonor les vit partir en soupirant ; et son œil plein de larmes suivit la voiture aussi loin que sa vue put s'étendre. Lorsqu'elle ne la vit plus, elle alla s'asseoir dans un coin et passa une demi-heure à pleurer. Maudite langue ! s'écria-t-elle, c'est de toi que me viennent tous mes chagrins. Va, je prendrai garde que tu ne dises à l'avenir un mot de plus qu'il ne faut.

Quelques jours après ses parens revinrent. Ses sœurs rapportèrent des corbeilles pleines de noix et de raisins. Comme elles avaient le cœur excellent, elles se firent un plaisir de parta-

ger avec Léonor; mais Léonor était si rassasiée par sa tristesse qu'elle ne put pas en goûter. Elle courut à son papa et lui dit : Ah! mon papa, pardonnez-moi de vous avoir mis dans la nécessité de me punir. Nous en avons trop souffert l'un et l'autre. Je ne veux plus être une babillarde.

Son papa l'embrassa tendrement.

Le lendemain il fut permis à Léonor de se mettre à table avec les autres. Elle parla très peu, et tout ce qu'elle dit fut plein de grâce et de modestie. Il est vrai qu'il lui en coûta beaucoup pour retenir sa langue, qui, d'impatience et de démangaison, roulait çà et là dans sa bouche. Le lendemain cette retenue lui fut moins pénible, et moins encore les jours suivans. Peu à peu elle est parvenue à se défaire entiè-

rement de son insupportable babil; et on la voit aujourd'hui figurer fort joliment dans la société, sans y porter le trouble et l'ennui.

LE MENTEUR

CORRIGÉ PAR LUI-MÊME.

Le petit Gaspard était parvenu à l'âge de six ans, sans qu'il lui fût jamais échappé un mensonge. Il ne faisait rien de mal, ainsi il n'avait aucune raison de cacher la vérité. Lorsqu'il lui arrivait quelque malheur, comme de casser une vître, ou de faire une tache à son habit, il allait tout de suite l'avouer à son papa. Celui-ci avait la bonté de lui pardonner; et il se contentait de l'avertir d'être dorénavant plus attentif.

Un jour son petit cousin Robert

vint le trouver. Celui-ci était un fort méchant garçon. Gaspard, qui voulait amuser son ami, lui proposa de jouer au domino. Robert le voulut bien, mais à condition que chaque partie serait d'une pièce de deux sous. Gaspard refusa d'abord, parce que son père lui avait défendu de jouer de l'argent. Enfin il se laissa séduire par les prières de Robert, et il perdit en un quart-d'heure tout l'argent qu'il avait économisé depuis quelques semaines sur ses plaisirs. Gaspard fut désolé de cette perte; il se retira dans un coin, et se mit lâchement à pleurer. Robert se moqua de lui, et s'en retourna triomphant avec son butin.

Le père de Gaspard ne tarda pas à revenir. Comme il aimait beaucoup son fils, il le fit appeler pour l'embras-

ser. Que t'est-il donc arrivé dans mon absence? lui dit-il, en le voyant accablé de tristesse.

GASPARD.

C'est le petit Robert mon voisin, qui est venu me forcer de jouer avec lui au domino.

M. GASPARD.

Il n'y a pas de mal à cela, mon enfant, c'est un amusement que je t'ai permis. Mais est-ce que vous avez joué de l'argent?

GASPARD.

Non, mon papa.

M. GASPARD.

Pourquoi donc as-tu les yeux rouges?

GASPARD.

C'est que je voulais faire voir à Robert l'argent que j'avais épargné pour

m'acheter un livre. Je l'avais mis, par précaution, derrière la grosse pierre qui est à notre porte. Quand j'ai voulu le chercher, je ne l'ai pas trouvé. Quelque passant me l'aura pris.

Son père soupçonna, dans ce récit, un peu de mensonge, mais il cacha son mécontentement, et il alla aussitôt chez son voisin. Lorsqu'il aperçut le petit Robert, il affecta de sourire, et lui dit: Eh bien! mon enfant, tu as donc été bien heureux aujourd'hui au domino? Oui, monsieur, lui répondit Robert, j'ai joué fort heureusement.

Et combien as-tu gagné à mon fils?

Vingt-quatre sous.

Et t'a-t-il payé?

Eh mais! sans doute. Oh! oui; je ne lui demande plus rien.

Quoique Gaspard eût mérité d'être puni sévèrement, son père voulut bien lui pardonner pour cette première fois. Il se contenta de lui dire d'un air de mépris: Je sais maintenant que j'ai un menteur dans ma maison; et je vais avertir tout le monde de se défier de ses paroles.

Quelques jours après, Gaspard alla voir Robert, et lui fit voir un très beau porte-crayon, dont son oncle lui avait fait présent. Robert en eut envie et chercha tous les moyens de l'avoir. Il proposa en échange ses balles sa toupie et ses raquettes; mais comme il vit que Gaspard ne voulait s'en défaire à aucun prix, il enfonça son chapeau sur ses yeux, et dit effrontément: Le

porte-crayon m'appartient. C'est chez toi que je l'ai perdu, et peut-être même me l'as-tu dérobé. Gaspard eut beau protester que c'était un cadeau de son oncle, Robert se mit en devoir de le lui arracher ; et comme Gaspard le tenait fortement dans ses mains, il lui sauta aux cheveux, le terrassa, lui mit les genoux sur la poitrine, et lui donna des coups de poing dan le visage, jusqu'à ce que Gaspard lui eût remis le porte-crayon.

Gaspard rentra chez lui, le nez tout sanglant, et les cheveux à moitié arrachés. Ah! mon papa, s'écria-t-il, d'aussi loin qu'il l'aperçut, venez me venger, le méchant petit Robert m'a pris mon porte-crayon, et m'a accommodé comme vous voyez.

Mais au lieu de le plaindre, son père

lui répondit : Va, menteur, tu l'as sans doute joué au domino. C'est toi qui t'es barbouillé le nez de jus de mûres, et qui as mis ta chevelure en désordre pour m'en imposer. En vain Gaspard affirma la vérité de son récit. Je ne crois plus, lui dit son père, celui qui m'a trompé une fois.

Gaspard confondu, se retira dans sa chambre, et déplora amèrement son premier mensonge. Le lendemain, il alla trouver son père, et lui demanda pardon. Je reconnais, lui dit-il, combien j'ai eu tort d'avoir cherché une fois à vous en faire accroire. Cela ne m'arrivera plus de ma vie ; mais ne me faites pas davantage l'affront de vous défier de mes paroles.

Son père m'assurait l'autre jour, que depuis ce moment il n'était pas

échappé à son fils le mensonge le plus léger, et que, de son côté, il l'en récompensait par la confiance la plus aveugle. Il n'exigeait plus de lui ni assurance, ni protestation. C'était assez que Gaspard lui eût dit une chose, pour qu'il s'en tînt aussi sûr que s'il l'avait vue de ses propres yeux.

Quelle douce satisfaction pour un père honnête, et pour un fils digne de son amitié !

LE SECRET DU PLAISIR.

Je voudrais bien pouvoir jouer tout aujourd'hui, disait la petite Laurette à Mme Durval, sa mère.

Mme DURVAL.

Quoi ! pendant la journée entière?

LAURETTE.

Mais oui, maman.

Mme DURVAL.

Je ne demande pas mieux que de te satisfaire, ma fille. Je crains cependant que cela ne t'ennuie.

LAURETTE.

De jouer, maman? Oh, que non! vous verrez.

Laurette courut en sautant cher-

cher tous ses joujoux. Elle les apporta.

Mais elle était seule ; car ses sœurs devaient être occupées avec leurs maîtres jusqu'à l'heure du dîner.

Elle jouit d'abord de sa liberté dans toute sa franchise ; et elle se trouva fort heureuse, durant une heure entière. Peu à peu le plaisir qu'elle goûtait, commença à perdre quelque chose de sa vivacité.

Elle avait déjà manié cent fois tour à tour chacun de ses joujoux, et ne savait plus quel parti en tirer. Sa poupée favorite lui parut bientôt ennuyeuse et maussade.

Elle courut vers sa mère, et la pria de lui apprendre de nouveaux amusemens, et de jouer avec elle. Malheureusement madame Durval avait alors des affaires pressantes à termi-

ner, et elle fut obligée de refuser à Laurette sa demande, quelque peine qu'elle en ressentît.

La petite fille alla s'asseoir tristement dans un coin, et elle attendit, en bâillant, l'heure où ses sœurs suspendraient leurs exercices pour prendre quelque récréation.

Enfin, ce moment arriva. Laurette courut au-devant d'elles, et leur dit, d'une voix plaintive, combien le temps lui avait paru long, et avec quelle impatience elle les avait désirées.

Elles commencèrent aussitôt leurs jeux de grandes fêtes, pour rendre la joie à leur petite sœur, qu'elles aimaient fort tendrement.

Hélas! toutes ces complaisances furent inutiles. Laurette se plaignit de ce que tous ses amusemens étaient usés

pour elle, et de ce qu'ils ne lui causaient plus le moindre plaisir. Elle ajouta qu'elles avaient sûrement comploté ensemble de ne faire ce jour-là aucun jeu qui pût l'amuser.

Alors Adélaïde, sa sœur aînée, jeune demoiselle de dix ans, très sensée et très raisonnable, lui prit la main, et lui dit avec amitié.

Regarde-nous bien l'une après l'autre, toutes tant que nous sommes, et je te dirai laquelle de nous est la cause de ton mécontentement.

LAURETTE.

Et qui est-ce donc, ma sœur? Je ne devine pas.

ADÉLAÏDE.

C'est que tu n'as pas porté les yeux sur toi-même. Oui, Laurette, c'est toi; car, tu le vois bien, ces jeux

nous amusent encore, quoique nous les ayons joués, même avant que tu fusses née. Mais nous venons de travailler, et ils nous paraissent tout nouveaux. Si tu avais gagné par le travail l'appétit du plaisir, il te serait certainement aussi doux qu'à nous-mêmes de le satisfaire.

Laurette, qui, tout enfant qu'elle était, ne manquait pas de raison, fut frappée du discours de sa sœur. Elle comprit que pour être heureuse, il fallait mélanger adroitement les exercices utiles et les délassemens agréables. Et je ne sais si, depuis cette aventure, une journée toute de plaisir ne l'aurait pas encore plus effrayée, qu'un jour entier de légères occupations de son âge.

LES TULIPES.

Lucette avait vu, pendant deux étés de suite, dans le jardin de son père, une planche de tulipes bigarrées des plus belles couleurs.

Semblable au papillon léger, elle avait souvent voltigé de fleur en fleur, uniquement frappée de leur éclat, sans jamais s'occuper de ce qui pouvait les produire.

L'automne dernier, elle vit son père qui s'amusait à bêcher la terre de la plate-bande, et y enfonçait des ognons.

Ah ! mon papa, s'écria-t-elle d'une voix plaintive, que faites-vous ? Gâter

ainsi toute notre planche de tulipes ! et au lieu de ces belles fleurs, y mettre de vilains ognons pour la cuisine.

Son père lui répondit qu'il savait bien ce qu'il avait à faire ; et il allait lui apprendre que c'était de ces ognons que sortiraient, l'année suivante, des tulipes nouvelles ; mais Lucette l'interrompit par ses plaintes, et ne voulut rien écouter.

Comme son père vit qu'il n'y avait pas moyen de lui faire entendre raison, il la laissa s'appaiser d'elle-même, et continua son travail, tandis qu'elle se retirait en gémissant.

Toutes les fois que, pendant l'hiver, la conversation tomba sur les fleurs, Lucette soupirait, et elle pensait en elle-même qu'il était bien dommage que son père eût détruit

le plus bel ornement de son jardin.

L'hiver acheva son cours, et le printemps vint balayer de la terre la neige et les glaçons.

Lucette n'était pas encore allée au jardin. Eh! qui pouvait l'y attirer, puisqu'il ne devait plus lui offrir sa superbe parure?

Un jour cependant, elle y entra sans réflexion. Dieu! de quels transports de surprise et de joie elle fut agitée lorsqu'elle vit la planche de tulipes plus belle encore que l'année précédente.

Elle resta d'abord immobile et muette d'admiration; enfin elle se jeta dans les bras de son père, en s'écriant: Ah! mon papa, que je vous remercie d'avoir arraché vos tristes ognons, pour remettre à leur

place ces belles fleurs que j'aime tant!

Tu ne me dois point de reconnaissance, lui répondit son père, car ces belles fleurs que tu aimes tant, ne sont venues que de mes tristes ognons.

L'opiniâtre Lucette n'en voulait encore rien croire, lorsque son père tira promptement de la terre une des plus belles tulipes, avec l'ognon d'où sortait la tige, et la lui présenta.

Lucette, confondue, lui demanda pardon d'avoir été si déraisonnable. Je te pardonne bien volontiers, ma fille, lui répondit son père, pourvu que tu reconnaisses combien les enfans risquent de se tromper en voulant juger, d'après leur ignorance, les actions des personnes expérimentées.

Oh! oui, mon papa, répondit Lucette; je ne m'en rapporterai plus dorénavant à mes propres yeux. Et toutes les fois que je serai tentée de croire en savoir plus que les autres, je me souviendrai des tulipes et des ognons.

Je suis bien aise, mes chers amis, de vous avoir raconté cette histoire; car vous allez voir ce qui en arrivera à un autre enfant pour ne l'avoir pas sue.

LES FRAISES

ET

LES GROSEILLES.

Le petit Anselme avait entendu dire à son père que les enfans ne savaient rien de ce qui pouvait leur convenir, et que toute leur sagesse était de suivre les conseils des personnes au-dessus de leur âge. Mais il n'avait pas voulu comprendre cette leçon, ou peut-être l'avait-il oubliée.

On avait partagé entre son frère Prosper et lui un petit carreau du jardin, afin que chacun eût sa por-

tion de terre en propre. Il leur avait été permis d'y semer ou d'y planter tout ce qu'ils voudraient.

Prosper se souvenait à merveille de l'instruction de son père. Il alla trouver le jardinier, et lui dit : Mon ami Rufin, dis-moi, je te prie, ce que je dois planter dans mon jardin, et comment il faut m'y prendre.

Rufin lui donna des ognons et des graines choisies. Prosper courut aussitôt les mettre en terre. Rufin eut la complaisance d'assister à ses travaux et de les diriger.

M. Anselme levait les épaules de la docilité de son frère. Voulez-vous, lui dit le jardinier, que je fasse aussi quelque chose pour vous ?

Fi donc ! lui répondit Anselme, j'ai bien besoin de vos leçons ! Il alla

cueillir des fleurs et les planta par la tige, dans la terre. Rufin le laissa faire comme il voulut.

Le lendemain, Anselme vit que toutes ses fleurs étaient fanées, et penchaient tristement leur front. Il en planta d'autres, qui furent dans le même état le jour d'après.

Il fut bientôt dégoûté de cette manœuvre. C'était en effet acheter assez cher le plaisir d'avoir des fleurs dans son jardin. Il cessa d'y travailler, et la terre ne tarda guère à se couvrir d'orties et de chardons. Vers le milieu du printemps, il aperçut sur le terrain de son frère quelque chose de rouge, suspendu à des bouquets d'herbes. Il s'approcha : c'étaient des fraises du plus beau pourpre, et d'un goût exquis. Ah ! s'écria-t-il, si j'en

avais aussi planté dans mon jardin.

Quelque temps après, il vit de petites graines d'une couleur vermeille, qui pendaient en grappes entre les feuilles d'un épais buisson. Il s'approcha; c'étaient des groseilles appétissantes, dont la seule vue réjouissait le cœur. Ah! s'écria-t-il encore, si j'en avais planté dans mon jardin.

Manges-en, lui dit son frère, comme si elles étaient à toi.

Il ne tenait qu'à vous, ajouta le jardinier, d'en avoir d'aussi belles. Ne méprisez plus à l'avenir les avis des personnes plus expérimentées que vous.

L'OISEAU DU BON DIEU.

Madame de MONVAL, PAULINE et EUGÉNIE ses filles.

Mme DE MONVAL.

Où as-tu donc mis ton argent, Eugénie ?

EUGÉNIE.

Je l'ai donné, maman.

Mme DE MONVAL.

Et à qui, ma fille ?

EUGÉNIE.

A un méchant petit garçon.

Mme DE MONVAL.

Pour qu'il devînt meilleur, sans doute ?

EUGÉNIE.

Oui, maman. N'est-il pas vrai que les oiseaux appartiennent au bon Dieu ?

Mme DE MONVAL.

Oui, comme nous-mêmes, et toutes les autres créatures qu'il a fait naître.

EUGÉNIE.

Eh bien ! maman, ce malin garçon avait dérobé un oiseau au bon Dieu, et il le portait pour le vendre. Le pauvre oiseau criait de toutes ses forces, et le petit méchant l'a pris par le bec pour l'empêcher de crier. Apparemment il avait peur que le bon Dieu ne l'entendît et ne le châtiât lui-même pour sa méchanceté.

Mme DE MONVAL.

Et toi, Eugénie ?

EUGÉNIE.

Moi, maman, j'ai donné mon argent au petit garçon, afin qu'il rendît au bon Dieu son oiseau. Je crois que le bon Dieu en aura été bien aise.

(*Elle saute de joie.*)

Mme DE MONVAL.

Sûrement, il sera bien aise de voir que mon Eugénie ait un bon cœur.

EUGÉNIE.

Le petit garçon peut avoir fait cette malice parce qu'il avait besoin d'argent.

Mme DE MONVAL.

Je le crois aussi.

EUGÉNIE.

Je suis donc bien aise de lui avoir donné celui que j'avais, moi qui n'en avais pas besoin.

PAULINE.

Nous avons eu là-dessus une petite dispute, maman. Eugénie a donné, sans compter, toute sa bourse, et il y avait bien de quoi payer dix oiseaux. Je lui ai dit qu'il aurait fallu d'abord demander au petit garçon ce qu'il voulait avoir, pour faire son prix.

EUGÉNIE.

Qui de nous deux a raison, maman?

Mme DE MONVAL.

Ce n'est pas tout-à-fait toi, mon cœur.

EUGÉNIE.

Mais ne m'as tu pas enseigné qu'il ne fallait jamais balancer à faire le bien?

Mme DE MONVAL.

Je t'ai dit qu'il fallait être toujours décidé à le faire; mais qu'il fallait

aussi chercher les moyens de le faire le plus utilement qu'il serait en notre pouvoir. Par exemple, aujourd'hui, puisque tu avais plus d'argent qu'il n'en fallait pour racheter le pauvre oiseau, il fallait réserver le reste pour une pareille occasion; car s'il était venu d'autres petits garçons avec des oiseaux du bon Dieu, et que tu n'eusses plus eu d'argent; là, voyons, qu'aurais-tu fait ?

EUGÉNIE.

Maman, je serais venue t'en demander.

Mme DE MONVAL.

Et si je n'en avais pas eu moi-même ?.....

EUGÉNIE

Ah! tant pis.

Mme DE MONVAL.

Tu vois donc que ta sœur te donnait un sage conseil. Il ne faut pas ménager seulement pour soi, mais encore pour les autres, afin d'être en état de faire plus de bien : Crois-tu qu'il n'y eût que cet oiseau dans le monde à qui tu pouvais donner des secours ?

EUGÉNIE.

Ah! je ne pensais qu'à lui dans ce moment. Si tu avais vu comme il avait l'air de souffrir ! si tu l'avais vu ensuite comme il paraissait content quand on lui a donné la volée ? Il était si étourdi de sa joie, qu'il ne savait où aller s'abattre. Mais le petit garçon m'a bien promis qu'il ne chercherait pas à le rattrapper.

Mme DE MONVAL.

Tu as toujours fait le bien, ma fille, et en récompense, voici ton argent.

EUGÉNIE.

O maman ! je te remercie.

Mme DE MONVAL.

Voilà encore un baiser par-dessus le marché. Que je me réjouis d'être ta maman ! Avec le goût que tu as pour le bien, il ne te manque plus que de savoir le faire avec prudence, pour être la plus heureuse petite personne de l'univers.

LES ÉGARDS

ET

LA COMPLAISANCE.

Émilie, Victoire, Joséphine et Sophie, avaient une gouvernante qui les aimait avec la tendresse d'une mère. Cette sage institutrice s'appelait mademoiselle Boulon.

Son désir le plus ardent était que ses élèves fussent bonnes, afin d'être heureuses ; que l'amitié donnât un nouveau charme aux plaisirs de leur enfance, et qu'elles en jouissent sans trouble et sans altération.

Une tendre indulgence et une justice rigoureuse, étaient les principes invariables de sa conduite, soit qu'elle eût à pardonner, soit qu'elle eût à récompenser ou à punir.

Elle goûtait avec une joie infinie les doux fruits de ses leçons et de ses exemples.

Les quatre petites filles commencèrent à être les enfans les plus heureux de la terre. Elles se remontraient doucement leurs fautes, se pardonnaient leurs offenses, partageaient toutes leurs joies, et ne pouvaient vivre l'une sans l'autre.

Par quelle fatalité les enfans empoisonnent-ils les sources de leur bonheur, à l'instant même où ils en goûtent les charmes? et de quel avantage il est pour eux de vivre toujours sous

un œil éclairé par la tendresse et par la prudence!

Mademoiselle Boulon fut obligée de s'éloigner, pour quelque temps, de ses disciples. Des intérêts de famille l'appelaient en Bourgogne. Elle partit à regret, sacrifia quelques avantages au désir de terminer promptement ses affaires; et à peine un mois s'était écoulé, qu'elle était déjà de retour auprès de son jeune troupeau.

Elle en fut reçue avec les transports de joie les plus vifs. Mais, hélas! quel changement funeste elle remarqua bientôt dans ces malheureux enfans.

Si l'une demandait le plus léger service à une autre, celle-ci le refusait avec aigreur; de là suivaient des rebuffades et des querelles. La gaîté

naïve qui présidait à leurs jeux, et qui assaisonnait jusqu'à leurs travaux, s'était changée en humeur et en mélancolie.

Au lieu de ces paroles de paix et d'union qui animaient leurs entretiens, on n'entendait que des gronderies éternelles. Joséphine témoignait-elle le désir d'aller jouer dans le jardin, ses sœurs trouvaient des raisons pour rester dans leur chambre. Enfin, c'était assez qu'une chose fît plaisir à l'une d'elles, pour déplaire sûrement à toutes les autres.

Un jour que, non contentes de se refuser toute espèce de complaisances, elles cherchaient encore à se mortifier par des reproches désagréables, mademoiselle Boulon, qui était témoin de cette scène, en fut si affli-

gée, que les larmes lui vinrent aux yeux.

Elle n'eut pas la force de proférer une parole, et se retira dans son appartement pour rêver aux moyens de rendre à ces petites infortunées les plaisirs de la concorde et d'un mutuel attachement.

Son esprit était encore occupé de ces affligeantes pensées, lorsque les enfans entrèrent chez elle d'un air triste et grognon, en se plaignant de ne pouvoir plus vivre contentes. Chacune accusait les autres d'en être cause, et elles pressèrent à l'envi leur gouvernante de leur rendre le bonheur qu'elles avaient perdu.

Mademoiselle Boulon les reçut avec un visage sérieux, et leur dit : Je vois que vous vous troublez mutuellement

dans vos plaisirs. Afin que cet inconvénient n'arrive pas davantage, chacune de vous gardera, si elle veut, son coin dans cet appartement, où elle jouera toute seule à sa fantaisie. Vous pouvez commencer à jouir pleinement de cette liberté, et je vous permets de vous amuser ainsi toute la journée.

Les petites filles parurent enchantées de cet arrangement. Chacune prit son coin, et commença ses plaisirs.

La petite Sophie se mit à faire des contes à sa poupée; mais la poupée ne savait que répondre : elle n'avait pas d'histoire à lui faire à son tour, et ses sœurs jouaient dans leur particulier.

Joséphine poussait un volant, mais

personne n'applaudissait à son adresse; elle n'avait personne pour le lui renvoyer; ses sœurs jouaient dans leur particulier.

Emilie aurait bien voulu s'amuser à son jeu favori, *Je vous vends mon corbillon*. Mais à qui le faire passer de main en main? Ses sœurs jouaient dans leur particulier.

Victoire, très entendue au jeu du ménage, avait le projet de donner un grand repas à ses amies. Elle devait envoyer au marché faire des provisions. Mais qui charger de ses ordres? Ses sœurs jouaient dans leur particulier.

Il en fut de même de tous les autres jeux qu'elles essayèrent. Chacune aurait cru se compromettre en se rapprochant des autres, et gardait fiè-

rement sa solitude et son ennui. Cependant le jour allait finir. Elles retournèrent encore vers mademoiselle Boulon, en lui demandant un moyen plus heureux que celui dont elles venaient de faire l'épreuve.

Je n'en sais qu'un, mes enfans, leur répondit-elle, que vous saviez vous-mêmes autrefois. Vous l'avez oublié; mais si vous le voulez, je puis le rappeler aisément à votre souvenir.

Oh! nous le voulons de tout notre cœur, s'écrièrent-elles ensemble; et elles étaient attentives à saisir le premier mot qui sortirait de sa bouche.

C'est la complaisance et les égards que se doivent des sœurs. O mes chères amies! combien vous vous êtes rendues malheureuses, et moi aussi, depuis que vous l'avez oublié!

Elle s'arrêta à ces mots, interrompue par ses soupirs ; et des larmes de tendresse coulèrent le long de ses joues.

Les petites filles restaient étonnées et muettes de confusion en sa présence. Elle leur tendit les bras, elles s'y jetèrent, et lui promirent de s'aimer et de s'accorder comme auparavant.

On ne vit plus dès ce jour aucun mouvement d'humeur troubler leur tendre intelligence. Au lieu des brouilleries et des querelles, c'étaient des prévenances délicates qui charmaient jusqu'aux témoins de leurs plaisirs.

Elles portent aujourd'hui cet aimable caractère dans la société, dont elles font les délices et l'ornement.

LE VIEUX LAURENT.

LETTRE

De George de Vallière, à Camille, sa sœur.

MA CHÈRE CAMILLE,

J'ai de bien tristes nouvelles à t'apprendre. Notre vieux ami Laurent vient de mourir. Il était, comme tu le sais, indisposé depuis cet automne, et il y a quinze jours qu'il ne sortait plus de sa chambre. Avant-hier au soir, quand je revins de mes exercices, on me dit qu'il était mort dans l'après-midi : j'ai bien pleuré, je t'assure. Sa maladie me l'avait fait

prendre dans une nouvelle amitié ; j'employais mes heures de récréation à lui rendre tous les soins dont j'étais capable. Ah! je lui devais bien plus que je n'ai pu faire. C'était l'ami de notre plus tendre enfance. Pendant nos premières années, nous avons plus vécu dans ses bras que sur nos pieds. Jamais il ne grondait ; au contraire, on le voyait toujours gai, doux et complaisant. Comme il était joyeux quand il nous avait procuré quelque nouveau plaisir ! Je crois que sa plus grande peine en mourant était de ne pouvoir plus nous rendre de services. Il était plus ancien dans la famille que mon papa. Quoiqu'il ne fût qu'un simple domestique, tout le monde avait une espèce de vénération pour lui. Tant qu'à duré sa dernière mala-

die, il ne venait personne nous rendre visite sans demander aussitôt: Et le pauvre Laurent, comment va-t-il? Je voyais que cette question flattait mon papa, qui le regardait comme son ami le plus fidèle. Aussi, ne l'a-t-il pas abandonné dans ses vieux jours, et il lui a procuré tous les secours dont il avait besoin. Un homme bien riche n'aurait pu en avoir davantage. Hier au soir, on fit ses funérailles; je demandai à mon papa la permission de les suivre. Il eut quelque peine à me l'accorder, craignant que cela ne me fît trop d'impression; mais il vit que j'aurais été bien plus triste s'il m'avait refusé : j'accompagnai donc le convoi, tenant un bout du drap noir qui couvrait le cercueil. Il me semblait que par-là nous étions

encore attachés l'un à l'autre, et que je le retenais sur la terre. Lorsqu'il fallut le lâcher, ma main s'était raidie, elle ne pouvait plus s'ouvrir : mais ce fut bien plus douloureux au moment où je le vis descendre dans la fosse, et surtout après qu'elle fut recouverte ; je ne pouvais en détacher mes regards. Jusque-là je n'avais pu me figurer que nous fussions tout-à-fait séparés par la mort. Tant que je voyais son cercueil, il me restait quelque chose de lui ; mais lorsque ce dernier reste m'eut échappé, c'est alors que je sentis qu'il était réellement et à jamais perdu pour moi. Toute cette nuit, j'ai cru le voir en songe. Son ombre ne m'a pas fait peur. Il semblait me sourire, et je trouvais du plaisir à le caresser. J'ai

passé toute la matinée dans ma chambre tout seul, et occupé à t'écrire. Je croyais ne pouvoir te dire que deux mots, et ma lettre s'est allongée en te parlant de lui. Notre ami est venu me voir, M. Hutton, ce respectable vieillard, qui cherche à faire du plaisir aux gens, lorsqu'il n'est pas occupé à leur faire du bien, il dit avoir donné pour moi une petite histoire, en anglais, d'une servante qui avait nourri sa maîtresse. Je l'ai trouvée si touchante, que je me suis mis tout de suite à la traduire de mon mieux, pour qu'elle serve à ta consolation, comme elle a fait un moment à la mienne. A chaque trait d'amitié d'Elspy, je disais : Voilà ce que Laurent aurait fait pour nous, si nous avions été à la place de Mme Mac-

dowell. Ah! mon pauvre Laurent! mon ami Laurent! adieu, ma chère sœur, je ne puis t'en écrire davantage. Il faut que je descende auprès de mon papa, pour tâcher d'adoucir son chagrin, tout triste que je suis. Présente mes respects à mon oncle et à ma tante, et donne leur deux baisers bien tendres pour moi. Nous avons fait une perte que nous ne pouvons réparer qu'en nous aimant de plus en plus. Adieu donc : je t'embrasse avec un nouveau cœur de frère et d'ami.

GEORGE DE VALLIÈRE.

ELSPY CAMPBELL.

(Cette pièce était incluse dans la lettre précédente.)

Madame Macdowell, veuve Écossaise, d'une haute naissance, après avoir joui jusqu'à l'âge de cinquante ans des avantages de la fortune, s'en vit tout à coup dépouillée et réduite à la plus extrême pauvreté. Elle n'avait point d'enfans pour la faire subsister du travail de leurs mains, et le reste de sa famille se trouvait enveloppé dans sa ruine. Errante dans les montagnes, elle y mendiait, le long du jour, un abri pour la nuit et un morceau de pain.

Elspy Campbell, qui l'avait servie pendant plusieurs années, et qui en avait toujours été traitée avec beaucoup d'égards et de ménagemens, apprend ces tristes nouvelles au fond de la retraite où elle vivait éloignée de son ancienne maîtresse. Elle part aussitôt, et la cherche à la trace de ses malheurs. Après bien des courses pénibles, elle la trouve enfin, se jette à ses pieds, et lui dit : Ma bonne maîtresse, quoique je sois presqu'aussi âgée que vous, je suis plus forte, et je me sens encore en état de travailler; au lieu que vous n'êtes propre à rien entreprendre à cause de votre ancienne manière de vivre, de vos chagrins, et des infirmités qui vous sont survenues. Venez avec moi dans ma petite chaumière; elle est saine

et bien close. Avec cela j'ai un demi-arpent de jardin, qui me rapporte plus de pommes de terre que nous n'en pouvons consommer. Après avoir essayé ce que je puis faire pour vous, ou plutôt ce que Dieu voudra faire pour nous deux, vous serez libre de me quitter si vous trouvez un meilleur gîte, ou de rester avec moi si vous n'en trouvez point. Prenez courage, ma bonne maîtresse. J'étais chez vous une fière travailleuse; je n'ai point changé. Je vous trouverai de la nourriture, s'il en perce sur la terre; et s'il n'y en perce pas, je creuserai au-dessous pour vous en chercher.

O Elspy! lui dit la veuve infortunée, je m'abandonne à votre amitié! je veux vivre et mourir avec vous; je

suis sûre que la bénédiction du Seigneur se trouvera partout où vous êtes. Elles se mirent aussitôt en marche vers l'hermitage d'Elspy. La chaumière était petite, mais bien située. L'ordre et la propreté faisaient toute sa décoration. Un trou pratiqué dans la muraille servait de passage à la lumière, lorsque le vent ne soufflait pas de ce côté ; lorsqu'il soufflait, cette ouverture était bouchée par un petit paquet de roseaux ; Elspy se contentait de la sombre clarté qui pénétrait par la cheminée. Le lit, qu'on ne voyait point en entrant, était défendu du vent de la porte par un mur de torchis. Il était composé d'une paillasse, d'un matelas assez mince, avec des draps fort blancs, et une couverture de laine grossière.

Il n'y avait point de rideaux; mais aussitôt qu'Elspy se vit honorée de la société d'un hôte si respectable, elle en tissa de natte, meilleur abri contre le froid que le damas le plus soyeux. C'est dans ce lit que madame Macdowell goûtait le repos, les pieds appuyés sur le sein d'Elspy, qui se courbait comme un cercle autour de ses jambes pour les réchauffer. Jamais elle ne voulut consentir à prendre place à côté de sa maîtresse. Plus elle la voyait déchue de son premier état, plus elle lui montrait de respect et d'obéissance pour lui faire perdre l'idée de ses malheurs. Une vieille Bible, les Aventures de Robinson, deux ou trois volumes dépareillés de dévotion et de morale fournissaient une ample matière à leurs entretiens.

Quant à leurs repas, elles avaient quelquefois des œufs, toujours du lait avec des pommes de terre; et les pommes de terre les mieux cuites, l'œuf le plus frais, la plus grande tasse de lait se trouvaient constamment placées devant madame Macdowell.

On sera sans doute curieux de savoir comment s'y prenait Elspy pour entretenir sa maison dans cette frugale abondance. C'était au moyen de son filage en hiver, et de ses travaux dans les champs au temps de la moisson. Il est vrai qu'elle avait un avantage marqué sur de plus jeunes femmes, moins encore par son activité naturelle, que par un angle obtus formé dans sa taille qui portait ses yeux et ses mains beaucoup plus près

de la terre ou de son rouet. Lorsque les denrées étaient montées à un prix trop haut pour que ses moyens pussent y atteindre, elle n'avait qu'à se baisser pour les recueillir dans son voisinage. Elle avait imaginé, pour cet effet, une méthode très efficace, elle allait devant la demeure des plus riches fermiers seulement; et là, s'arrêtant sur la porte, les bras levés, elle disait : Je viens demander quelque chose, non pour moi, car je peux vivre de tout; mais pour ma maîtresse, femme noble, fille du lord James, petite-fille du lord Archibald. Si les fermiers la secouraient selon ses prétentions bien modérées, elle ajoutait : Que la bénédiction de Dieu, de ma maîtresse, et d'Elspy Campbell, se répande sur cette maison et

sur tous ceux qui l'habitent. Mais, s'ils refusaient de la secourir, elle terminait d'une autre manière sa harangue, et s'écriait : Que la malédiction de Dieu, de ma maîtresse, et d'Elspy Campbell, tombe soudain sur cette maison, et sur ses habitans! Il est aisé d'imaginer quel succès opérait la différence de ces deux formules dans un pays naturellement hospitalier et très attaché à sa noblesse. Elle recueillait des vivres, du linge, et quelques petites pièces de monnaie qu'elle mettait soigneusement en réserve pour acheter à sa maîtresse des souliers et des bas, qui lui servaient lorsqu'ils étaient à demi-usés.

C'est ainsi qu'elles vivaient heureuses toutes deux, l'une, de ses soins, l'autre de sa reconnaissance.

Elspy avait des principes très sévères sur les devoirs qu'elle s'était imposés. Madame Macdowell était noble, et, quoique nourrie par Elspy, elle devait toujours conserver sa noblesse, c'est-à-dire, ne jamais travailler, jusqu'à ne pas se laver les pieds elle-même. Un jour que cette femme admirable portait une corbeille de fumier dans son jardin, sa maîtresse était sortie avec une petite cruche pour chercher de l'eau, et s'en retournait furtivement après en avoir puisé. Elspy l'aperçut, laissa tomber sa corbeille, courut lui prendre la cruche des mains, répandit l'eau à terre, et en alla puiser de nouvelle. Comme elle rentrait à la maison, elle dit d'une voix respectueuse : Pardonnez, fille du lord James, petite fille du lord Archi-

bald; mais vous ne puiserez jamais une goutte d'eau, tant que je serai en vie.

Le bruit de tous ces procédés généreux étant parvenu jusqu'à moi, je lui fis passer les secours que ma fortune me permettait de lui donner, aussi long-temps qu'elle vécut, c'est-à-dire, pendant quatre ou cinq ans après que je fus instruit de son histoire. Toutes les fois que dans un repas on me portait une santé, je donnais toujours le nom d'Elspy Campbell à joindre au mien. Un nom si vulgaire excitait ordinairement la curiosité sur l'objet de mon affection. On m'interrogeait, et je répondais : Elspy est une vieille femme mendiante... Une vieille femme mendiante, s'écriait-on ? — Oui ; mais écoutez jusqu'au bout ; et alors suivait en substance le

récit que je viens de faire. Je ne *l'a*vais pas achevé, que les demi-couronnes et les demi-guinées pleuvaient à l'envi pour elle dans mon chapeau. Ces petites sommes qu'elle recevait assez fréquemment, lui donnèrent occasion de dire un jour à mon messager : Quel est donc celui qui vous envoie ? un ami de Dieu sans doute ! Il me fait du bien comme lui, sans que je l'aie jamais vu.

Madame Macdowell mourut. Elspy ne put lui survivre que de quelques mois, du regret de l'avoir perdue. Elle ne se souvenait que des anciennes bontés de sa maîtresse, oubliant ce qu'elle avait fait à son tour pour y répondre.

La glorieuse servilité de cette femme ne fut pas une étincelle de

reconnaissance, qui pétille un moment et s'éteint aussitôt. Ce fut une flamme ardente qui brûla pendant vingt années, jusqu'à ce que la mort vint l'ensevelir sous les cendres de sa tombe, d'où elle se ranimera avec un nouvel éclat dans le matin de ce jour qui n'aura jamais de fin.

LE VIEUX LAURENT.

RÉPONSE

De Camille de Vallière, à la lettre de George.

O mon frère, quel malheur tu viens de m'annoncer! je ne reverrai donc plus mon ami Laurent! Hélas! le pauvre homme! il semblait le craindre, quand je partis de la maison pour venir ici. Vous ne me retrouverez, peut-être plus, me dit-il, mademoiselle Camille : au moins pensez un peu à moi. Ah! j'y ai bien toujours pensé : je me faisais une joie de l'en convaincre à mon retour ; je lui tri-

cotais une bonne paire de bas de laine pour cet hiver; j'y travaillais encore au moment où j'ai reçu ta lettre; l'ouvrage m'est tombé des mains. Quand je l'ai ramassé, il m'est échappé un torrent de larmes. Ce n'est donc plus pour lui, me suis-je écriée! Oh! oui, ce sera toujours pour lui. Je veux l'achever, et je le tiendrai dans mon armoire pour me rappeler chaque jour son souvenir. Tu ne me dis point dans ta lettre s'il te parlait souvent de moi : je suis bien sûre qu'il ne m'avait pas oubliée; mais c'est que tu as crains d'ajouter à mes regrets. J'en ai de bien vifs de n'avoir pu l'assister avec toi dans sa maladie. Je crois que le plaisir de recevoir nos soins aurait prolongé ses jours. Je te sais bon gré de l'avoir accompagné

dans ses funérailles. Je n'en aurais pas eu la force; mais je n'en suis que plus touchée de ton courage et de ton amitié.

Dans la tristesse où j'étais, je n'ai pu lire, sans verser des larmes, l'histoire d'Elspy Campbell, que tu as eu la bonté de m'envoyer; je t'en remercie. Je pense, ainsi que toi, que notre ami Laurent aurait fait tout comme elle, s'il avait été à sa place, et nous à la place de M[me] Macdowell. Je crois que c'est bien la faute des maîtres, si la plupart des domestiques ne sont pas des Laurent et des Elspy. Ils leur parlent toujours avec dureté; comment veulent-ils que ces pauvres gens prennent pour eux d'autres sentimens que ceux de la crainte? Puisqu'ils sont placés par le hasard dans

un rang inférieur, n'est-il pas de l'humanité de ne les pas fouler à nos pieds; de leur donner au contraire toutes les marques d'affection qui peuvent les relever dans leur propre estime, et nous concilier leur attachement ? On cherche à se faire aimer dans sa patrie, dans sa ville, dans son voisinage; pourquoi ne vouloir pas être aimé dans sa maison par des personnes que l'on voit à chaque instant de la journée ? Pourquoi n'en pas faire une seconde classe de ses enfans ? Est-il beaucoup de ces maîtres qui eussent fait pour leur meilleur ami, ce que la généreuse Elspy a fait pour sa maîtresse ? Mon oncle m'a dit que l'Académie française venait de couronner, cette année, un trait exactement semblable. Je suis

bien aise que de si belles actions soient plus connues. Elles engageront les maîtres à traiter leurs domestiques avec plus d'égards, puisque, malgré toute leur fortune, ils peuvent encore avoir besoin d'eux un jour; et les domestiques y trouveront un encouragement pour servir leurs maîtres avec plus de zèle et de fidélité. Je crois que si nous avons jamais une maison à conduire, nous saurons, comme notre papa, la remplir de gens dont les cœurs seront aussi prêts que les bras à nous servir.

Cette semaine, mon frère, est bien triste pour ta pauvre Camille. Mon oncle m'avait emmenée hier avec lui dans les champs pour me distraire de mon chagrin par une petite promenade. Tout à coup nous

entendîmes un tambour. Nous nous avançâmes : c'étaient des recrues, levées dans le pays, qui allaient partir. Il y avait au milieu des soldats plusieurs paysannes assemblées, qui avaient sans doute leurs maris ou leurs enfans dans la troupe ; car ils ne faisaient que s'embrasser et verser des larmes. Nos yeux, après avoir parcouru cette foule, s'arrêtèrent sur une femme en habit de deuil, qui, sans être de la première jeunesse, avait une figure d'une beauté remarquable. Dans ses bras était un jeune homme qu'on voyait se mordre les lèvres pour s'empêcher de pleurer. Elle lui présentait un flacon de vin, et quelque chose d'enveloppé dans un morceau de linge. Il prit l'un mais refusa l'autre, quelques instances

qu'on lui fît pour l'engager à l'accepter. Mon oncle s'avança vers elle, et lui demanda si c'était son fils. — Oui, monsieur; c'est mon seul garçon, et un si bon fils, que tout le monde entier ne pourrait en produire de pareil. Mon mari est mort depuis six mois, et m'a laissé trois filles, dont la plus âgée n'a que cinq ans. Dans la dernière disette il s'était endetté de cinquante écus. Les créanciers sont venus à sa mort, et j'ai vu le petit champ qui nous fait vivre prêt à leur être abandonné. On levait des recrues dans le pays. Le fils d'un riche fermier s'était laissé enrôler par surprise. Il a déclaré que si un autre garçon du village voulait prendre sa place, il lui donnerait cent francs. Mon fils lui a proposé de por-

ter la somme jusqu'à cinquante écus, et qu'il serait son homme. Enfin, ils se sont accordés à cinq louis. Je n'ai pas su un mot de tout cet arrangement que quand il a été conclu. Autrement j'aurais prié mon fils de nous laisser, mes filles et moi, dans la misère, plutôt que de nous priver de ses secours, lui qui me tient lieu d'ami, de protection, de tout au monde, car il a travaillé nuit et jour pour moi. J'ai cru tomber morte de douleur lorsqu'il m'a présenté les cinq louis qu'il a reçus pour son enrôlement. Je suis allée vers le sergent, toutes mes prières n'ont pu le fléchir.

Mon fils a cherché à me consoler, en me représentant que notre champ étant presque libre, je pourrais vivre

avec mes filles au-dessus des besoins. Tranquillisez-vous me disait-il, je serai quelque temps en quartier dans le voisinage.

Après l'exercice, je reviendrai pour vous aider à travailler. Mon terme n'est que de six ans, et ensuite j'aurai mon congé... Hélas! s'écria-t-elle, tout allait si bien! pendant quatre mois il a travaillé avec tant d'ardeur, que nous avons achevé de payer nos dettes, et satisfait aux impôts de l'année. Et maintenant il faut qu'il s'en aille! Peut-être la guerre reviendra-t-elle, et je ne reverrai plus mon Julien, mon cher fils.

Mon oncle lui demanda ce qu'elle lui présentait dans le morceau de linge.

C'est, répondit-elle, un louis d'or

que j'ai reçu dernièrement d'une dame, pour avoir sevré son enfant. C'est tout l'argent que je possède ; et je le tenais en réserve pour les dernières extrémités. Ah ! si mon Julien le voulait au moins prendre ! mais j'aurais dû le connaître : il n'a jamais rien voulu recevoir de moi depuis qu'il peut travailler ; au contraire, il m'a toujours donné ce qu'il gagne. Mon oncle lui demanda sa demeure, et lui promit de s'intéresser en sa faveur. Elle fut sensible à cette marque de bonté et j'en fus aussi bien touchée pour elle. Vingt fois mes yeux s'étaient baignés de larmes pendant ses plaintes ; mais je crois que je plaignais encore plus son fils ; car on voyait la violence que se faisait le pauvre garçon pour cacher sa douleur à sa mère et

ses pleurs à ses camarades, quelque peu qu'il eût à rougir d'un si juste attendrissement. Sa mère voulait l'accompagner un peu loin, mais elle est tombée évanouie au premier signal de la marche. Nous l'avons ramenée chez elle, et nous avons cherché de toutes les manières à la consoler, moi par de douces paroles, et mon oncle par des secours utiles. Écoute, mon frère, je veux te dire l'idée qui m'est venue. Nous savons, par la perte de Laurent, combien il est cruel de se voir séparer de ceux que l'on aime. La pauvre femme souffre sûrement encore plus que nous, puisque c'est plus qu'un ami qu'elle a perdu. Nous ne pouvons pas nous rendre Laurent, mais nous pouvons au moins lui rendre son fils. J'ai fait pour mon oncle

de petits travaux qu'il veut récompenser en me donnant une belle robe; je lui demanderai ma robe en argent comptant. Travaille de ton côté, sans perdre une minute, au dessin que tu fais pour mon papa; je sais qu'il doit te le bien payer. Nous réunirons nos petites fortunes, et nous achèterons le congé du nouveau soldat, à l'intention de Laurent. Si l'on est récompensé dans une autre vie du bien qu'on a fait dans celle-ci, cette bonne œuvre passera sur son compte, puisque c'est lui qui nous l'a inspirée; et il saura que nous l'aimons toujours quoiqu'il soit mort. C'est la meilleure manière de prier pour lui.

Je dois partir d'ici dans huit jours pour retourner à la maison, nous arrangerons ensemble notre projet, et

nous chargerons notre papa de l'exécuter. Il sera sûrement bien aise de nous servir. Cette espérance est la plus douce consolation que je puisse me donner, en attendant le plaisir de te revoir. Adieu ; je t'embrasse avec la nouvelle amitié que tu me demandes, et qui durera toute ma vie.

CAMILLE DE VALLIÈRE.

LE PETIT PRISONNIER.

PREMIÈRE LETTRE

De Dorothée de Joigny, à Honorine de Castel.

MA CHÈRE HONORINE,

Tu ne devinerais jamais ce qui vient d'arriver à mon frère, ce brave Daniel, dont le bon cœur et la sage conduite lui faisaient des amis de tous ceux qui le connaissaient. Tu sais, cette bourse de deux louis d'or, dont maman lui fit dernièrement cadeau en ta présence le jour de sa fête. Eh bien! ces deux louis s'en sont allés, et le pauvre garçon ne peut ou ne veut pas dire ce qu'ils sont devenus. Comme on pense

que c'est par obstination qu'il en fait un mystère, on l'a renfermé ce matin dans une petite chambre où il ne voit personne, et dont il ne sortira qu'en disant son secret. Que je le plains de cette punition! L'opiniâtreté n'a jamais été son défaut. On lui a toujours reconnu un caractère docile et un cœur plein de franchise. J'ai voulu le défendre, on ne m'a pas écoutée; je suis pourtant bien sûre qu'il n'a rien de condamnable à se reprocher. Viens me voir cette après-midi si tu es libre, pour me consoler de ma peine. Le malheur de mon frère me rend aussi triste que s'il m'était personnellement arrivé. Adieu; j'attends ta visite ou ta réponse.

Ta bonne amie,

DOROTHÉE.

RÉPONSE

D'Honorine de Castel, à Dorothée de Joigny.

MA CHÈRE DOROTHÉE,

Je plains ton brave Daniel; mais j'avoue franchement que c'est si peu, si peu, que ma pitié ne doit guère embarrasser sa reconnaissance: je ne pourrai jamais lui pardonner de trouver toujours en moi quelque chose à redire. Ce n'est pas qu'il se soit avisé de m'en exposer tout haut son sentiment; je l'aurais rabroué d'une belle manière: mais je vois fort bien à sa mine que je lui parais étourdie, brouillonne, orgueilleuse, que sais-je? Lorsqu'il m'arrive de parler des défauts des

autres en leur absence, pour l'instruction de mes amis, à la manière dont il les défend, on croirait que je ne débite que des calomnies. Voilà maintenant mon petit juge lui-même condamné. Il faut qu'il soit bien coupable, puisque ses parens ont oublié la folle tendresse qu'ils avaient pour lui. Je suis charmée qu'ils apprennent enfin à le connaître : je parierais qu'il mérite un traitement plus rigoureux. L'obstination est un vice épouvantable ; de plus, c'est un dissipateur maladroit. Tout l'argent qui lui vient de son père il le prodigue vilainement à de la canaille, sans avoir l'esprit de s'en faire honneur pour lui-même. S'il avait encore dépensé ses deux louis en bas de soie, en boucles à la mode ou en d'autres choses essentielles, on

pourrait l'excuser ; que dis-je ? faire même son éloge. Cependant, je ne laisse pas comme je te l'ai dit que de le plaindre un peu parce qu'il est ton frère. C'est toi que je plains tendrement d'être sa sœur. Il ne m'est pas possible aujourd'hui de t'aller voir : le temps est beau pour la promenade, et j'essaie une robe d'un goût ravissant. Adieu; crois-moi toujours ta plus sincère amie.

SECONDE LETTRE

De Dorothée de Joigny, à Honorine de Castel.

Mademoiselle,

Je suis pénétrée aussi vivement que je dois l'être, des protestations que vous me faites d'une sincère amitié. J'aurais souhaité seulement qu'elle vous eût engagée à parler de la tendresse de mes parens pour mon frère, avec un peu plus de respect, et à le traiter lui-même avec plus d'égards, surtout lorsqu'il est malheureux. Je ne reçois point vos condoléances sur le malheur que vous supposez pour moi, de lui appartenir de si près : j'en fais mon plaisir et ma gloire. Je me

flatte que vous en jugerez de même, en lisant la lettre qu'il vient de m'écrire et que j'ai l'honneur de vous envoyer. Quoiqu'elle n'éclaircisse point l'affaire, il me semble que ce n'est pas là le ton d'un criminel. Je vous félicite du bon goût de votre parure, et vous souhaite beaucoup de plaisir dans votre promenade.

LETTRE

De Daniel de Joigny, à Dorothée, sa sœur.

(*Incluse dans la précédente.*)

Je sens, ma chère sœur, combien tu dois être touchée de mon sort, et je t'écris cette lettre pour te prier en grâce de ne point t'affliger. Ne pense pas que je sois coupable ; au moins je crois ne pas l'être. Les deux louis sont en bonnes mains, et beaucoup mieux placés que dans les miennes. Pourquoi donc en faire un secret, me diras-tu? Pourquoi le cacher à tes parens, qui auront sujet de te regarder comme un enfant opiniâtre ou dissimulé, puisque tu leur refuses la con-

fiance que tu leur dois? Voilà ce qui fait mon embarras, ma chère sœur, et je ne sais que répondre; j'ai besoin d'y réfléchir encore. Dans ma solitude j'ai tout le temps qu'il me faut pour cela. Si je trouve que j'ai eu tort, je le dirai; je découvrirai toute l'aventure. Je suis sûr que mes chers parens, qui m'ont déjà pardonné tant de fautes, me pardonneront encore celle-ci. Je souffre de leur inquiétude, bien plus que de ma prison. Adieu, ma chère sœur, conserve ton amitié au pauvre reclus.

TROISIÈME LETTRE

De Dorothée de Joigny, à Honorine de Castel.

Je t'ai écrit peut-être un peu trop durement, ma chère Honorine, en t'envoyant, il y a une demi-heure, la lettre que je venais de recevoir du pauvre Daniel. Je te prie de me le pardonner, et de n'attribuer mon dépit qu'au chagrin de te voir soupçonner mon frère avec tant de légèreté. Comme il doit être actuellement bien rétabli dans ton opinion, j'espère que tu me feras grâce en sa faveur. Je ne puis cependant te cacher que ses affaires, au moins en apparence, prennent une mauvaise tournure. Un de nos domestiques a vu la bourse dans la boutique du confiseur voisin. Il n'a

fait semblant de rien, et il l'est venu dire à mon papa, qui doit s'habiller cette après-midi pour aller prendre des éclaircissemens. Il n'est pas croyable que mon frère ait dépensé deux louis d'or en friandises, lui qui se prive de tout pour satisfaire son cœur généreux; mes parens eux-mêmes ne peuvent le croire: mais comment la bourse se trouve-t-elle dans cette boutique? Il ne l'a pas perdue, puisqu'il sait où elle est, et qu'il assure que c'est en de bonnes mains. Pourquoi donc en faire un mystère! En vérité, je n'y conçois rien. Quoi qu'il en soit, je suis tranquille sur son compte, et j'espère que tout ceci ne se terminera qu'à son avantage. Adieu; je t'embrasse pour notre raccommodement, et suis toujours, etc.

RÉPONSE

D'Honorine de Castel, à la lettre précédente.

Me voilà, ma chère Dorothée, tout aussi tranquille que toi sur le sort de Daniel, et aussi bien persuadée que cette affaire va se terminer à son avantage. Il apprend déjà, dans sa retraite, qu'il n'est pas lui-même exempt des défauts qu'il me reproche, et la correction sévère qu'il va recevoir, me donnera beau jeu. Voilà ce qui me tranquillise, et la manière dont je conçois que tout ceci doit se débrouiller heureusement pour lui. Il est essentiel, pour sa perfection naissante, qu'il soit puni avec la dernière rigueur.

Comment donc, monsieur l'hypocrite! vous faites accroire à vos parens que vous donnez votre argent à des malheureux, pour leur en escroquer sous se prétexte; et vous le mangez tout seul en confitures! Vraiment, je ne m'étonne plus s'il s'obstine à garder son secret; il lui ferait honneur. Opiniâtre, fourbe et gourmand, voilà trois belles qualités que je lui découvre à la fois. Il appelle les mains d'un confiseur, de bonnes mains! apparemment parce qu'elles font des bonbons. C'est assez bien raisonné. Adieu, ma pauvre amie. Je plains ton aveuglement pour ce vaurien, je brûle d'impatience de savoir comment ton héros se tirera de cette grande aventure. J'y prends assez d'intérêt pour te prier de m'en donner la première nouvelle.

J'espère que tu ne refuseras pas cette marque d'attention à la meilleure de tes amies.

HONORINE.

QUATRIÈME LETTRE

De Dorothée de Joigny, à Honorine de Castel.

Mademoiselle,

Je m'empresse de satisfaire votre généreuse curiosité. La grande aventure de mon héros s'est terminée d'une manière dont tout le monde sera satisfait, excepté les méchans, ce qui redouble le plaisir que je goûte à vous l'apprendre.

En voici l'histoire avec tous ses détails. Mon frère était hier au soir devant la porte de la maison, lorsqu'il vint à passer un vieillard, suivi de trois petits enfans qui pleuraient. Il les arrêta pour leur demander ce qui les rendait si tristes. Le vieillard honteux n'osait

répondre. L'aîné des trois enfans lui dit, à travers ses sanglots, qu'ils n'avaient rien mangé de la journée. « Ah ! mon petit monsieur, ajouta-t-il, nous sommes bien à plaindre. Nous avions autrefois, comme vous, de beaux habits et une belle maison, nous ne les avons plus. Notre papa et notre maman sont morts de chagrin. Il ne nous reste plus que notre grand-papa, qui n'a plus de force pour nous gagner de quoi vivre. » Le vieillard, à ces mots, cacha sa tête dans ses mains, et poussa des gémissemens pitoyables, sans pouvoir proférer une parole. Daniel, trop vivement ému par ce spectacle, n'eut pas le temps de penser à venir consulter mon papa ; il courut chercher la bourse où étaient ses deux louis et présenta le tout ensemble au vieil-

lard. Celui-ci versait des larmes d'attendrissement et de joie, mais ne voulait pas prendre l'argent. Daniel se mit en colère, et ne s'apaisa que lorsque le vieillard parut céder à ses instances. Il reçut en effet la bourse ; mais comme il jugeait ce présent trop considérable de la part d'un enfant tel que mon frère, il résolut de la rapporter le lendemain à mes parens. Il alla, pour cet effet la déposer aussitôt chez le confiseur, en se faisant seulement donner une pièce de vingt-quatre sous pour en acheter du pain à sa petite famille. Je ne sais comment il s'est procuré le moyen de compléter les deux louis ; mais il y a un quart-d'heure qu'il est venu les rapporter avec la bourse à mon papa. J'aurais voulu, mademoiselle, que vous eussiez été témoin de

cette scène ; vous auriez appris à concevoir de plus justes idées du cœur généreux de mon frère. Son noble sacrifice et la délicatesse de l'honnête vieillard ont touché mes parens jusqu'aux larmes. La pauvre famille a reçu deux fois la valeur de la bourse, et mon frère en été payé par mille bénédictions. Le secret qu'il a cru devoir garder par modestie sur cet acte de bienfaisance, y ajoute un plus grand prix aux yeux de mes parens, et m'inspire pour lui une plus vive tendresse.

Comme c'est ici la dernière lettre que vous recevrez jamais de moi, j'ai l'honneur d'être, avec tous les sentimens de cérémonie, Mademoiselle,

Votre très humble et très obéissante servante,

DOROTHÉE DE JOIGNY.

LES

DEUX VOYAGEURS,

FABLE.

Le compère Thomas et son ami Lubin
Allaient à pied tous deux à la ville prochaine.
Thomas trouve sur son chemin
Une bourse de louis pleine;
Il l'empoche aussitôt. Lubin, d'un air content,
Lui dit: pour nous la bonne aubaine!
Non, répond Thomas froidement,
POUR NOUS n'est pas bien dit, POUR MOI c'est dif- [férent.
Lubin ne souffle plus : mais, en quittant la plaine,
Ils trouvent des voleurs cachés au bois voisin.
Thomas, tremblant, et non sans cause,
Dit : nous sommes perdus, non, lui répond Lubin,

NOUS n'est pas le vrai mot, mais TOI c'est autre chose.
Cela dit, il s'échappe à travers les taillis.
Immobile de peur, Thomas est bientôt pris;
Il tire la bourse et la donne.

Qui ne songe qu'à soi quand sa fortune est bonne,
Dans le malheur n'a point d'amis.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

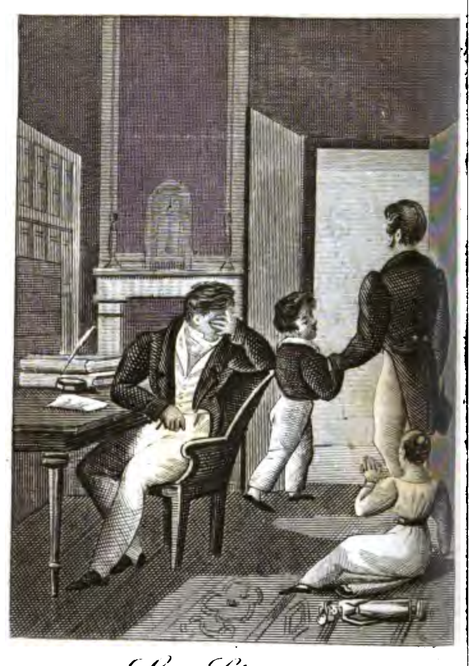
FIN DE LA TABLE.

ABRÉGÉ

DE

L'AMI DES ENFANS.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE BRODARD.



La Séparation.

ABRÉGÉ

DE

L'AMI DES ENFANS,

Arnaud

PAR BERQUIN;

Édition augmentée de plusieurs Contes, Historiettes et Fables tirées de Fénelon, Florian, Campe, etc.

AVEC FIGURES.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

CHEZ PHILIPPE, LIBRAIRE,

RUE DAUPHINE, N° 20.

1834.

ABRÉGÉ

DE

L'AMI DES ENFANS.

COMBIEN L'OBÉISSANCE EST NÉCESSAIRE.

Un soir, François et son frère Théophile demandèrent à leur père la permission d'aller jouer au jardin.

Vous le pouvez, leur répondit leur père ; mais il faudra y rester, et n'en pas sortir.

Ils y allèrent donc, et ils jouèrent quelque temps avec beaucoup de plaisir.

A la fin, François vit que la porte de derrière était ouverte, et il engagea son frère à sortir avec lui.

Mais son frère lui dit : Est-ce que papa ne nous a pas dit de rester dans le jardin ?

Oh! lui répondit François, il a voulu seulement dire que nous n'en sortissions point par la grande porte pour aller courir dans la rue : mais là, dans ces petits bois, il ne peut nous en arriver aucun mal. Viens, viens, Théophile, tu verras comme l'on y est bien.

A ces mots, ils sortent.

Ils coururent si long-temps dans ces petits bois, qu'enfin ils s'aperçurent qu'il était nuit.

Voulant donc revenir, ils ne surent ni l'un ni l'autre retrouver le chemin.

Alors ils se mirent à pleurer et à crier de toutes leurs forces.

Heureusement ils furent entendus de leur père, qui vint les chercher, accourant à leurs cris.

Voilà, leur dit-il en les retrouvant, ce qui arrive à ceux qui ne veulent pas faire attention à ce que leur disent des personnes raisonnables.

Je savais qu'il ne serait pas bon pour vous de sortir du jardin ; c'est pourquoi je vous avais dit d'y rester.

A l'avenir, je ne pourrai plus vous permettre d'y venir jouer, parce que je ne suis pas sûr que vous n'en sortirez point.

Depuis ce temps-là, ces deux enfans furent forcés de rester dans la chambre, lorsque leur père n'avait pas le loisir d'aller avec eux au jardin.

Oh ! combien de fois ils dirent en soupirant : si nous n'eussions pas été désobéissans.

(Campe.)

LES DEUX PETITS GARÇONS.

Un jour deux petits garçons jouissaient du plaisir de la promenade dans un jardin. Le jardinier les avertit de ne pas approcher trop près des ruches, ou bien qu'ils seraient piqués par les abeilles.

Jamais les abeilles ne m'ont piqué, dit l'un d'entre eux ; et il s'en approche hardiment. Mais, avant que d'y penser, il reçut une piqûre qui ne lui causa pas une petite douleur.

Celui-ci devint sage *à ses dépens;* l'autre le devint *en profitant de cet exemple.* Lequel des deux montra le plus de raison?

(CAMPE.)

VOYAGE DANS L'ILE DES PLAISIRS.

APRÈS avoir long-temps vogué sur la mer Pacifique, nous aperçûmes de loin une île de sucre avec des montagnes de compote, des rochers de sucre candi et de caramel, et des rivières de sirop qui coulaient dans la campagne. Les habitans, qui étaient fort friands, léchaient tous les che-

mins, et suçaient leurs doigts après les avoir trempés dans les fleuves. Il y avait aussi des forêts de réglisse, et de grands arbres d'où tombaient des gaufres, que le vent emportait dans la bouche des voyageurs, si peu qu'elle fut ouverte. Comme tant de douceurs nous parurent fades, nous voulûmes passer en quelqu'autres pays où l'on pût trouver des mets d'un goût plus relevé. On nous assura qu'il y avait à dix lieux de là une autre île où il y avait des mines de jambons, de saucisses et de ragoûts poivrés. On les creusait comme on creuse les mines d'or dans le Pérou. On y trouvait aussi des ruisseaux de sauces à l'oignon. Les murailles des maisons sont de croûtes de pâté. Il y pleut du vin rouge quand le

temps est chargé; et, dans les plus beaux jours, la rosée du matin est toujours du vin blanc, semblable au vin grec ou à celui de Saint-Laurent. Pour passer dans cette île, nous fîmes mettre sur le port de celle d'où nous voulions partir, douze hommes d'une grosseur prodigieuse, et qu'on avait endormis; ils soufflaient si fort en ronflant, qu'ils remplirent nos voiles d'un vent favorable. A peine fûmes-nous arrivés dans l'autre île, que nous trouvâmes sur le rivage des marchands qui vendaient de l'appétit, car on en manquait souvent parmi tant de ragoûts. Il y avait aussi des gens qui vendaient le sommeil. Le prix en était réglé tant par heure, mais il y avait des sommeils plus chers les uns que les autres, à proportion

des songes qu'on voulait avoir. Les plus beaux songes étaient fort chers. J'en demandai des plus agréables pour mon argent; et, comme j'étais las, d'abord j'allai me coucher. Mais à peine fus-je dans mon lit, que j'entendis un grand bruit; j'eus peur, et je demandai du secours. On me dit que c'était la terre qui s'entr'ouvrait. Je crus être perdu; mais on me rassura, en me disant qu'elle s'entrouvrait ainsi toutes les nuits à une certaine heure, pour vomir avec grand effort des ruisseaux bouillans de chocolat moussé, et des liqueurs glacées de toutes les façons. Je me levai à la hâte pour en prendre, elles étaient délicieuses. Ensuite je me recouchai, et dans mon sommeil, je crus voir que tout le monde était de

cristal, que tous les hommes se nourrissaient de parfums quand il leur plaisait, qu'ils ne pouvaient marcher qu'en dansant, ni parler qu'en chantant, qu'ils avaient des ailes pour fendre les airs, et des nageoires pour passer les mers. Mais ces hommes étaient comme des pierres à fusil : on ne pouvait les choquer qu'aussitôt ils ne prissent feu. Ils s'enflammaient comme une mèche, et je ne pouvais m'empêcher de rire, voyant comme ils étaient faciles à émouvoir. Je voulus demander à l'un d'eux pourquoi il paraissait si animé : il me répondit, en me montrant le poing, qu'il ne se mettait jamais en colère.

A peine fus-je éveillé, qu'il vint un marchand d'appétit, me demander de quoi je voulais avoir faim, et

si je voulais qu'il me vendît des relais d'estomac pour manger toute la journée. J'acceptai la condition. Pour mon argent, il me donna douze petits sachets de taffetas que je mis sur moi, et qui devaient me servir comme douze estomacs, pour digérer sans peine douze grands repas en un jour. A peine eus-je pris les douze sachets, que je commençai à mourir de faim. Je passai ma journée à faire douze festins délicieux. Dès qu'un repas était fini, la faim me reprenait, et je ne lui donnai pas le temps de me presser. Mais comme j'avais une faim avide, on remarqua que je ne mangeais pas proprement : les gens du pays sont d'une délicatesse et d'une propreté exquise. Le soir je fus lassé d'avoir passé toute la journée à table comme

un cheval à son ratelier; je pris la résolution de faire tout le contraire le lendemain, et de ne me nourrir que de bonnes odeurs. On me donna à déjeûner de la fleur d'orange. A dîner, ce fut une nourriture plus forte; on me servit des tubéreuses et puis des peaux d'Espagne. Je n'eus que des jonquilles à la collation. Le soir, on me donna à souper de grandes corbeilles pleines de toutes les fleurs odoriférentes, on y ajouta des cassolettes de toutes sortes de parfums. La nuit j'eus une indigestion pour avoir trop senti tant d'odeurs nourrissantes. Le jour suivant, je jeûnai pour me délasser de la fatigue des plaisirs de la table. On me dit qu'il y avait dans ce pays-là une ville singulière, et on me promit de m'y me-

ner par une voiture qui m'était inconnue. On me mit dans une petite chaise de bois fort léger et toute garnie de grandes plumes, et on attacha à cette chaise, avec des cordes de soie, quatre oiseaux, grands comme des autruches, qui avaient des ailes proportionnées à leurs corps. Ces oiseaux prirent d'abord leur vol. Je conduisis les rênes du côté de l'orient, qu'on m'avait marqué. Je voyais à mes pieds les hautes montagnes, et nous volâmes si rapidement, que je perdais presque l'haleine en fendant la vague de l'air. En une heure nous arrivâmes à cette ville si renommée; elle est toute de marbre, et au moins grande trois fois comme Paris. Toute la ville n'est qu'une seule maison. Il y a vingt-quatre grandes cours, dont

chacune est grande comme le plus grand palais du monde ; et, au milieu de ces vingt-quatre cours, il y en a une vingt-cinquième qui est six fois plus grande que chacune des autres. Tous les logemens de cette maison sont égaux ; car il n'y a point d'inégalité de condition entre les habitans de cette ville. Il n'y a là ni domestiques, ni petit peuple ; chacun se sert soi-même, personne n'est servi : il y a seulement des souhaits, qui sont de petits esprits folets et voltigeans, qui donnent à chacun tout ce qu'il désire dans le moment même. En arrivant, je reçus un de ces esprits, qui s'attacha à moi, et qui ne me laissa manquer de rien : à peine me donnait-il le temps de désirer. Je commençais même à être fatigué des

nouveaux désirs que cette liberté de me contenter excitait sans cesse en moi, et je compris par expérience qu'il valait mieux se passer des choses superflues que d'être sans cesse dans de nouveaux désirs, sans pouvoir jamais s'arrêter à la jouissance tranquille d'aucun plaisir. Les habitans de cette ville étaient polis, doux et obligeans. Ils me reçurent comme si j'avais été l'un d'entre eux. Dès que je voulais parler, ils devinaient ce que je voulais, et le faisaient sans attendre que je m'expliquasse. Cela me surprit, et j'aperçus qu'ils ne parlaient jamais entre eux : ils lisent dans les yeux les uns des autres tout ce qu'ils pensent, comme on lit dans un livre : et quand ils veulent cacher leurs pensées, ils n'ont qu'à fermer

les yeux. Ils me menèrent dans une salle où il y eut une musique de parfums. Ils assemblèrent les parfums comme nous assemblons les sons. Un certain assemblage de parfums, les uns plus forts, les autres plus doux, fait une harmonie qui chatouille l'odorat, comme nos concerts flattent l'oreille par des sons tantôt graves et tantôt aigus. En ce pays-là, les femmes gouvernent les hommes; elles jugent les procès, elles enseignent les sciences et vont à la guerre. Les hommes s'y fardent, s'y ajustent depuis le matin jusqu'au soir, ils filent, ils cousent; ils travaillent à la broderie, et ils craignent d'être battus par leurs femmes, quand ils ne leur ont pas obéi. On dit que la chose se passait autrement il y a un certain nom-

bre d'années; mais les hommes servis par les souhaits, sont devenus si lâches, si paresseux et si ignorans, que les femmes furent honteuses de se laisser gouverner par eux. Elles s'assemblèrent pour réparer les maux de la république. Elles firent des écoles publiques, où les personnes de leur sexe qui avaient le plus d'esprit se mirent à étudier. Elles désarmèrent leurs maris, qui ne demandaient pas mieux que de n'aller jamais aux coups. Elles les débarrassèrent de tous les procès à juger, veillèrent à l'ordre public, établirent des lois, les firent observer, et sauvèrent la chose publique, dont l'inapplication, la légèreté, la mollesse des hommes, auraient sûrement causé la ruine totale. Touché de ce spectacle, et fatigué

de tant de festins et d'amusemens, je conclus que les plaisirs des sens, quelques variés, quelques faciles qu'ils soient, avilissent et ne rendent point heureux. Je m'éloignai donc de ces contrées en apparence si délicieuses; et, de retour chez moi, je trouvai dans une vie sobre, dans un travail modéré, dans les mœurs pures, dans la pratique de la vertu, le bonheur et la santé que n'avaient pu me procurer la continuité de la bonne chère et la variété des plaisirs.

L'HOMME EST BIEN

COMME IL EST.

M. DE LEYRIS *porte un perroquet empaillé, et montant sur un fauteuil, il l'accroche à un cordon déjà suspendu au plancher.*

Je ne crois pas que cet espiègle de Frédéric puisse maintenant y atteindre. On ne peut avoir rien en sûreté contre ce petit garçon.

(*Il remet le fauteuil à sa place et sort.*)

FRÉDÉRIC, *entrant un moment après.*

Où est-ce donc que mon papa vient de fourrer notre pauvre défunt de Jacquot? Il l'avait dans les mains,

lorsqu'il est entré ici, et je l'ai vu sortir les mains vides.

(*Il regarde de tous côtés; enfin, en levant les yeux, il aperçoit le perroquet suspendu au plancher.*)

Ah! bon! le voilà.

(*Il prend aussitôt la course, et bondit de toutes ses forces; mais il s'en faut de plus de trois pieds qu'il ne s'élève à la hauteur de l'oiseau.*)

Si j'étais aussi leste que notre minet!

(*Il va prendre un fauteuil, monte dessus, et se trouve trop court. Il se dresse sur la pointe des pieds, il saute, tout cela inutilement. Il descend, court chercher un gros volume* in-folio *de Plutarque, le met sur le fauteuil, grimpe sur le livre, tend le bras.*)

Je ne saurai jamais l'attraper.

J'aurais pourtant bien voulu voir comment on lui a rempli le ventre de paille. Essayons en sautant.

(*Au moment où il plie sur ses jambes pour s'enlever,* MAURICE *entre dans le salon, l'aperçoit, et lui chante.*)

Oh! comme il y viendra! Oh! comme il y viendra! Je te le donne en mille. Un petit bout d'homme comme toi, atteindre là haut! Allons descends, que je monte. Je n'aurai pas besoin du Plutarque, moi.

(*Il le tiraille par le pan de son habit, le fait descendre, monte à sa place, élève les deux bras, et se voit encore fort loin de Jacquot.*)

FRÉDÉRIC, *poussant un grand éclat de rire.*

Eh bien! toi qui faisais le fier, je t'aurais cru aussi grand que le Saint-

Christophe de Notre-Dame, à t'entendre.

MAURICE.

Oui, mais si je montais sur le livre?

(*Il y monte, se trouve un peu plus près du perroquet, mais pas assez pour le saisir.* FRÉDÉRIC *saute autour du fauteuil en se moquant de lui.*)

MAURICE.

Ce n'est pas ma faute ; c'est que ce gros Plutarque n'est pas encore assez gros. Voyez pourtant! S'il y avait eu quelques grands hommes de plus dans l'antiquité, Jacquot était à moi.

FRÉDÉRIC.

Je l'aurais bien eu le premier.

MAURICE.

Ce n'est pas que je m'en soucie beaucoup.

FRÉDÉRIC.

Oh! non; pas plus que le renard

de la fable ne se souciait des raisins. Le perroquet est peut-être trop vert, n'est-ce pas?

MAURICE.

Je le vois aussi bien d'ici.

FRÉDÉRIC, *ironiquement.*

Oui, c'est le vrai point de vue. Écoute, mon frère, je ne crois pas qu'il y ait bien de la différence entre nous deux, au moins; et tu es plus vieux de trois ans.

MAURICE.

Voyez donc la vanité de ce petit mirmidon! Est-ce que tu voudrais te mesurer avec moi?

FRÉDÉRIC.

Voyons un peu.

(*Ils se mettent sur la même ligne, devant un miroir, épaule contre épaule, et tendent leurs membres autant qu'ils*

peuvent. Frédéric se hausse sur la pointe des pieds. Maurice, étonné de le voir de sa taille, regarde en bas, et s'aperçoit de la supercherie.)

MAURICE.

Ah! le fripon : je le crois bien, de cette manière! Appuie tes talons à terre.

(*Frédéric paraît alors bien au-dessous de son frère; et dit avec humeur, en frappant du pied :*)

C'est bien triste d'être si petit!

M. DE LEYRIS, *qui est rentré depuis un moment.*

Parce que l'on ne peut pas atteindre le perroquet, n'est-ce pas, Frédéric?

FRÉDÉRIC.

Vous nous avez donc vu faire, mon papa?

M. DE LEYRIS.

Non, mais tes pieds l'ont écrit sur la couverture de mon Plutarque.

MAURICE.

Si nous avions été aussi grands que vous, nous aurions vu de plus près notre pauvre Jacquot...

M. DE LEYRIS.

Oui, pour le tourmenter jusqu'après sa mort, comme vous l'avez fait pendant sa vie. Il n'y a pas de mal que vous ne soyez pas assez grands pour cela.

MAURICE.

Oh! quel plaisir, mon papa, si j'étais de votre taille!

M. DE LEYRIS.

Je te connais; alors même tu ne serais pas content.

MAURICE.

Il est vrai que j'aimerais encore bien mieux être comme le géant qu'on montrait cet hiver à la foire.

FRÉDÉRIC.

Le beau ragotin, vraiment ! Quand on fait des souhaits, et qu'il n'en coûte rien, il ne faut pas se ménager. Tu sais notre plus haut cerisier? Voilà comme je voudrais être grand, moi.

M. DE LEYRIS.

Et pourquoi donc ?

FRÉDÉRIC.

C'est que je n'aurais besoin ni d'échelle, ni de perche, lorsque les cerises viendraient à mûrir. Imagines-tu, mon frère, comme il serait doux de porter sa tête au-dessus des arbres en se promenant dans le verger, et de pouvoir cueillir les poires et les

pêches, comme nous cueillons les groseilles? Cela ne serait pas malheureux, au moins.

MAURICE.

On pourrait aussi regarder par la fenêtre des gens qui demeurent au troisième. (*En souriant.*) Il y aurait de quoi leur faire de belles frayeurs.

FRÉDÉRIC.

Je ne craindrais plus les voitures quand j'irais dans les rues, je n'aurais qu'à écarter les jambes, tiens, comme cela. (*Il les écarte.*) Je verrais passer là dessous les chevaux, le cocher, le carrosse, les domestiques, et je leur sourirais de pitié.

MAURICE.

Tu sais la petite rivière qui coule au bas du jardin? On a besoin d'un canot pour la traverser, ou il faut

aller chercher à un quart de lieue le pont du village. Pst! d'une enjambée, ou d'un saut à pieds joints, on se trouverait de l'autre côté.

FRÉDÉRIC.

Et puis l'on serait bien plus fort, si l'on était si grand. Qu'il vînt un ours à ma rencontre, en traversant la forêt je lui torderais le cou comme à un pigeon, ou je le jetterais à deux cents pieds en l'air; et il serait si occupé de sa chute en retombant, qu'il oublierait de se relever.

MAURICE.

Il ne faudrait pas aussi de bœufs pour labourer la terre; on tirerait la charrue soi-même, et en dix pas on serait au bout du champ. Tenez encore, je vis l'autre jour plus de cinquante hommes qui enfonçaient des

pilotis pour faire une chaussée. Comme ils travaillaient! Eh bien! avec un grand marteau, comme on pourrait alors en porter, un homme seul aurait fait toute leur besogne en un jour, n'est-il pas vrai mon papa?

M. DE LEYRIS.

Voilà qui est fort bon à dire; mais avec tous ces beaux souhaits, vous n'êtes que des fous.

MAURICE.

Comment, des fous?

M. DE LEYRIS.

Oui, de croire que vous seriez alors plus heureux que vous ne l'êtes.

MAURICE.

Mais, si nous devenions capables de faire plus de choses que nous n'en faisons à présent?

FRÉDÉRIC.

Par exemple, ne serait-ce pas fort commode de pouvoir atteindre bien haut, et de faire d'un seul pas bien du chemin.

M. DE LEYRIS.

Avant que de te répondre, dis-moi : en te donnant cette taille prodigieuse, voudrais-tu que tout ce qui t'entoure, demeurât aussi petit qu'il est aujourd'hui.

FRÉDÉRIC.

Sans doute, mon papa.

MAURICE.

Oui ! rien que nous trois de géants.

M. DE LEYRIS.

Grand merci ! je suis content de ma taille, et je m'y tiens.

FRÉDÉRIC.

Il faudrait pourtant que vous fus-

siez toujours plus grand que nous, autrement ce serait aux enfans de donner le fouet à leurs pères.

M. DE LEYRIS.

Je vois qu'il est fort heureux pour moi de ne pas être exposé à ce danger.

FRÉDÉRIC.

Oh! non; je vous ferais grâce. Je me souviendrais que vous m'en avez fait si souvent!

MAURICE.

Vous ne voulez donc pas grandir avec nous autres?

M. DE LEYRIS.

Non. Parlons pour vous seuls, et voyons ce qui en résulterait. D'abord Frédéric, si, comme tu le désirais tout à l'heure, tu étais aussi grand que notre plus haut cerisier, dis-moi.

comment pourrais-tu te glisser dans notre verger qui est si plein? Il te faudrait donc marcher à quatre pattes, et encore aurais-tu de la peine à y pénétrer.

FRÉDÉRIC.

Bon! je n'aurais qu'à mettre le pied contre le premier arbre qui me gênerait. Je le briserais comme un tuyau de blé, pour me faire place.

M. DE LEYRIS.

Voilà un parti bien sensé! A mesure qu'il te faudrait plus de fruit pour satisfaire ton appétit, tu détruirais les arbres qui les portent. Mais sortons de chez nous. La plupart des chemins sont bordés d'ormeaux, dont les branches les plus élevées se joignent et s'entrelacent. Les hommes d'une taille ordinaire peuvent y pas-

ser à leur aise, et ils trouvent ces berceaux de verdure bien agréables dans les ardeurs du midi : pour toi, tu serais obligé d'aller sans ombrage à travers les champs; et puis, que deviendrais-tu, quand il se présenterait une épaisse forêt sur ton passage ? C'est-là que tu aurais un furieux abattis à faire pour t'y frayer une route.

FRÉDÉRIC.

Il ne m'en coûterait pas plus que de faire à présent un trou dans la haie.

MAURICE.

Je déracinerais les chênes, comme ce Roland-le-Furieux, dont vous m'avez conté l'histoire.

M. DE LEYRIS.

Je plaindrais fort les hommes con-

damnés à vivre dans le même siècle que vous. Poursuivons. Avec les grandes jambes dont vous seriez pourvus, il vous viendrait sans doute dans la tête de voyager?

FRÉDÉRIC.

Comment donc, mon papa! je voudrais aller au bout de l'univers.

M. DE LEYRIS.

Tout d'une haleine, sans doute; car où trouverais-tu sur la route une maison, une chambre, un lit assez grands pour te recevoir? Il te faudrait coucher à la belle étoile sur une meule de foin dans les nuits les plus orageuses. Cela serait-il bien agréable? Qu'en penses-tu, Frédéric?

FRÉDÉRIC.

Hélas! je me trouverais comme le pauvre Gulliver à Lilliput.

MAURICE.

Ce n'est pas encore tout-à-fait bien arrangé : non. Il faudrait que tous les autres hommes fussent aussi grands que nous.

M. DE LEYRIS.

Voilà qui est plus généreux. Mais comment la terre suffirait-elle à nourrir tant de monstrueux colosses? Dans une contrée où mille personnes subsistent aujourd'hui, à peine pourrait-il en subsister vingt. Nous mangerions chacun notre bœuf en deux jours, et il nous faudrait une demi-tonne de lait pour notre déjeûner seulement.

MAURICE.

Oh ! c'est que je voudrais que les bœufs devinssent plus gros aussi.

M. DE LEYRIS.

Et de ces bœufs-là, combien en pourrais-tu faire paître dans notre prairie ?

MAURICE.

Vraiment, fort peu.

M. DE LEYRIS.

Je vois que, faute de place, nous manquerions bientôt de bétail.

MAURICE.

Il n'y a qu'une chose à faire, c'est d'agrandir en même temps l'univers.

M. DE LEYRIS.

Rien ne t'embarrasse, à ce qu'il me semble. Pour te hausser de quelques coudées, tu étends, d'un seul mot, toute la nature. C'est d'une fort belle imagination ; malgré cela, je pense toujours que tu n'y trouverais pas un grand avantage.

MAURICE.

Comment donc, s'il vous plaît ?

M. DE LEYRIS.

Sais-tu ce que c'est que la proportion ?

MAURICE.

Non, mon papa.

M. DE LEYRIS.

Mets-toi près de ton frère. Qui est le plus grand de vous deux ?

MAURICE.

Vous le voyez bien, il ne me va pas à l'oreille.

M. DE LEYRIS.

Viens maintenant à mon côté. Qui est le plus petit ?

MAURICE.

C'est moi, par malheur.

M. DE LEYRIS.

Tu es donc à la fois grand et petit?

MAURICE.

Non, je ne suis ni grand, ni petit, à proprement parler. Je suis grand pour Frédéric, et petit pour vous.

M. DE LEYRIS.

Et si nous devenions tous les trois ensemble dix fois plus grands que nous ne le sommes, serais-tu plus petit pour moi, ou plus grand pour ton frère, que tu ne l'es à présent pour l'un et pour l'autre?

MAURICE.

Non, mon papa, ce serait toujours la même différence.

M. DE LEYRIS.

Eh bien, voilà ce que c'est que la proportion; une gradation proportionnelle.

MAURICE.

Ah! je conçois à présent.

M. DE LEYRIS.

En ce cas, revenons à ton idée. Si tout devient à proportion plus grand dans la nature, tu te retrouveras toujours au point d'où tu es parti. Tu ne seras pas assez grand pour faire peur aux gens du troisième, en les regardant par la fenêtre; tu ne pourras ni enjamber les rivières, ni enfoncer les pilotis à coups de marteau; encore moins tordre le cou à un ours, ou le jeter à deux cents pieds en l'air; il serait toujours beaucoup plus gros que toi.

MAURICE.

J'en conviens.

M. DE LEYRIS.

Frédéric, nous as-tu écoutés?

FRÉDÉRIC.

Oui, mon papa.

M. DE LEYRIS.

Et as-tu bien compris ce que c'est que la proportion ?

FRÉDÉRIC.

Oh oui ! c'est lorsque l'un devient grand, et que l'autre grandit aussi ; en sorte que cela ne fait jamais ni plus ni moins.

M. DE LEYRIS.

Pourrais-tu m'en donner un exemple ?

FRÉDÉRIC.

Je crois bien qu'oui. (*Après avoir réfléchi un moment.*) Tenez, j'aurai beau avoir trois ans de plus dans trois ans, mon frère sera toujours l'aîné, parce qu'il aura encore trois ans de plus que moi.

M. DE LEYRIS.

A merveille, mon fils. Ainsi, quand

tu serais devenu aussi grand que notre cerisier, le cerisier aurait grandi à son tour de toute la différence qui est actuellement entre vous deux.

FRÉDÉRIC.

C'est clair.

M. DE LEYRIS.

Pourrais-tu alors cueillir les cerises avec la main, comme tu cueilles les groseilles?

FRÉDÉRIC.

Non, mon papa; il me faudrait reprendre ma perche et mon échelle; non pas les mêmes, car il faudrait qu'elles fussent aussi plus grandes à proportion.

M. DE LEYRIS.

Et les voitures passeraient-elles toujours entre tes jambes?

FRÉDÉRIC.

Non, certes. Je serais encore obligé de me ranger contre la muraille pour leur céder le milieu du pavé.

M. DE LEYRIS.

Quels avantages auriez-vous donc retiré de ce bouleversement général, que votre orgueil aurait introduit dans l'univers ?

MAURICE.

Je ne sais guère.

M. DE LEYRIS.

Vos souhaits étaient donc insensés, puisque leur accomplissement n'aurait pu vous rendre plus heureux ?

MAURICE.

Vraiment, mon papa, vous avez raison. Il aurait mieux valu souhaiter d'être petits, tout-à-fait petits.

FRÉDÉRIC.

Quoi, mon frère! comme les petits hommes de Gulliver?

MAURICE.

Certainement.

M. DE LEYRIS.

Ha! ha! voilà encore une étrange fantaisie. Et quels seraient tes motifs pour cette réduction?

MAURICE.

D'abord, c'est qu'on n'aurait jamais à craindre de disette. Une poignée de grains suffirait pour faire subsister pendant vingt-quatre heures toute une famille.

M. DE LEYRIS.

Effectivement, ce serait une grande économie.

MAURICE.

Et puis il ne resterait plus aucun

sujet de guerre. Une place comme notre jardin serait assez étendue pour bâtir une ville considérable. Les hommes ayant mille fois plus d'espace qu'il ne leur en faudrait pour se mettre bien à leur aise, ne chercheraient plus à s'égorger pour quelques pouces de terrain.

M. DE LEYRIS.

Je n'en répondrais guère, connaissant leur folie. Mais ne troublons point, par des craintes funestes, un si bel arrangement. Je vois refleurir la paix et l'abondance ; et grâces à tes soins, l'âge d'or est ramené sur la terre.

MAURICE.

Oh! ce n'est pas tout. Notre précepteur dit que les petites créatures ont quelque chose de plus délicat et

de plus parfait que les grandes ; que leur vue est bien plus perçante, leur ouïe plus fine, leur odorat plus sûr et plus exquis. C'est-il vrai, mon papa ?

M. DE LEYRIS.

Oui, en général.

MAURICE.

Ainsi l'homme verrait, entendrait, sentirait une infinité de choses dont il ne se doute pas avec ses sens grossiers.

M. DE LEYRIS.

Ces avantages sont assez précieux; je t'avoue cependant que j'aurais regret de renoncer, pour les acquérir, à cet empire universel que nous nous sommes établi sur tout ce qui respire.

MAURICE.

Il ne serait pas perdu pour cela.

Vous m'avez dit souvent que l'homme règne encore plus par son intelligence que par sa force.

M. DE LEYRIS.

Il est vrai, parce que sa force est exactement combinée avec son intelligence. Mais donne à un Lilliputien le génie le plus vaste et le plus hardi; donne-lui même nos inventions et nos arts au point de perfection où ils sont portés : crois-tu qu'il fût en état de se servir de nos instrumens les plus souples, et d'imprimer le premier mouvement à notre plus légère machine ? Comment pourrait-il se défendre contre les bêtes sauvages lorsque son chien même l'écraserait innocemment sous ses pieds ?

MAURICE.

Oui, mais si tout devient à pro-

portion plus petit autour de lui? C'est là que je vous attends...

M. DE LEYRIS.

Pour te confondre toi-même ; car, dès ce moment, il perd les avantages que tu voulais lui procurer. Ses petites moissons ne le garantiront plus de la famine ; ses guerres sans être moins fréquentes, ni moins acharnées, n'en seront que plus ridicules. Les animaux inférieurs auront toujours des organes plus fins et des sensations plus délicates. Et peut-être qu'avec sa petitesse risible, il voudra s'aviser encore, comme toi, de réformer la création.

MAURICE.

Mon papa, vous êtes aussi trop difficile : on ne peut rien ajuster avec vous.

FRÉDÉRIC.

C'est que tu n'y entends rien, mon frère. Il n'y aurait qu'un moyen de mettre les choses au mieux.

M. DE LEYRIS.

Est-ce que tu t'en mêles aussi, toi?

FRÉDÉRIC.

Tout aussi bien qu'un autre.

M. DE LEYRIS.

Voyons ton plan, je te prie : cela doit être curieux.

FRÉDÉRIC.

Il ne s'agirait que d'avoir un corps plus dur, dur comme du fer.

M. DE LEYRIS.

Pourquoi donc?

FRÉDÉRIC.

Voyez, la piqûre que je me suis faite au doigt. Cela ne paraît rien, et

je ne puis vous dire combien elle me fait souffrir.

M. DE LEYRIS.

Je te plains, mon pauvre ami.

FRÉDÉRIC.

Et ce trou que je me fis, il y a un mois, à la tête, en tombant sur l'escalier. Il n'y a pas huit jours qu'il est fermé. Tenez, tâtez, c'est ici.

M. DE LEYRIS.

Il est vrai.

FRÉDÉRIC.

Oh! quel plaisir ce serait de pouvoir jouer avec Azor, sans qu'il me mordît, et avec Minet, sans craindre ses égratignures! Ensuite quand je serais grand, et que j'irais à la guerre, je me moquerais des balles et des boulets; et les sabres se briseraient

sur ma tête, au lieu de l'entamer. Ne serait-ce pas fort heureux ?

M. DE LEYRIS.

J'en conviens.

FRÉDÉRIC.

Il ne manquerait plus rien à l'homme. Il serait parfait alors. Qu'en dites-vous, mon papa ?

M. DE LEYRIS, *tirant une orange de sa poche.*

Tiens, Frédéric, sens cette orange.

FRÉDÉRIC.

Oh ! quelle bonne odeur ! Elle doit être excellente à manger. Est-ce que vous me la donnez pour avoir arrangé les choses mieux que mon frère ?

M. DE LEYRIS.

Non, elle n'est pas pour toi.

MAURICE.

Pour moi donc ?

M. DE LEYRIS.

Non plus. Je la destine à quelqu'un de plus parfait que vous deux.

MAURICE.

Et à qui donc, s'il vous plaît ?

M. DE LEYRIS.

A cette figure de nègre qui est sur ma cheminée.

FRÉDÉRIC.

Vous voulez rire, mon papa ? Elle ne peut ni voir, ni manger, ni sentir.

M. DE LEYRIS.

Elle est pourtant en bronze.

FRÉDÉRIC.

Et c'est précisément pour cela.

M. DE LEYRIS.

Quoi donc, tu aurais sacrifié la douceur de sentir, de manger et de voir, à la satisfaction de ne pas te casser la tête en tombant de dessus

ma cheminée ? Car tu n'aurais été bon qu'à y figurer.

FRÉDÉRIC.

Ce n'est pas ainsi que je l'entends. J'aurais voulu être vif avec mon corps de fer.

M. DE LEYRIS.

Et comment un corps de fer pourrait-il être animé par le sang et par ces liqueurs qui sont la source de la vie ? Comment ses nerfs pourraient-ils avoir cette souplesse et cette sensibilité qui nous rendent l'usage de nos membres si facile, et le plaisir de nos sens si délicieux ?

FRÉDÉRIC.

C'est triste. Je vois que mon arrangement ne vaut pas mieux que celui de mon frère.

MAURICE.

Mais, mon papa, vous qui vous entendez si bien à détruire nos sytèmes, faites-nous en donc qui soient plus raisonnables que les nôtres.

M. DE LEYRIS.

Et pourquoi veux-tu que j'en fasse? Je suis très satisfait de celui que je trouve établit. Oui, mes enfans, je vois l'homme pourvu de tout ce qui peut servir à son bonheur. D'une conformation supérieure à celle de tous les animaux, il dompte avec son génie, le petit nombre de ceux dont les forces surpassent les siennes. S'il n'a pas reçu en partage la rapidité du cerf ni du cheval, il forge des traits qui devancent l'un dans sa course, et il monte sur le dos de l'autre pour le diriger. Privé de l'aile de l'oiseau, il en donne

à l'arbre immobile qui végète dans les forêts, et s'en fait porter jusqu'aux bornes du monde. Sa vue, moins perçante que celle de l'insecte, n'est pas aussi bornée à l'espace étroit où il se meut ; ses regards peuvent embrasser un immense horizon, et contempler les grandes merveilles de la nature. Comme l'aigle, il ne fixe pas le soleil ; mais il invente des instrumens qui semblent le rapprocher de cet astre, pour mesurer sa distance, et observer sa position, au milieu d'une foule innombrable d'étoiles obscurcies par sa splendeur. Tous ses autres sens lui procurent aussi des jouissances continuelles, et veillent également à ses plaisirs et à sa sûreté. Un noble sentiment de son génie lui fait tenter chaque jour, avec succès, de nouvelles

découvertes. Il désarme le tonnerre, ou lui marque la place qu'il doit frapper. Il combat les élémens l'un par l'autre, oppose la douce chaleur du feu au souffle glacé de l'air, et défend la terre de la fureur des eaux. Tantôt il descend dans les plus ténébreuses profondeurs de son séjour, pour en rapporter de riches métaux qu'il épure et dont il forme, par un mélange ingénieux, des substances nouvelles. Tantôt il gravit les roches informes suspendues sur sa tête, les précipite dans les vallées, et les relève en édifices somptueux, ou en pyramides hardies qui vont cacher leurs sommets dans les nues. La société qu'il forme avec ses semblables, pour la satisfaction réciproque de leurs besoins, le fait jouir, en récompense de son travail,

des travaux de cent millions de bras empressés à lui procurer les douceurs de la vie. Il trouve à chaque pas sous ses mains les productions de tout l'univers Les sciences élèvent son âme, et agrandissent son esprit ; les beaux-arts adoucissent ses peines, et le délassent de ses labeurs. La mémoire et la réflexion lui forment une expérience de celle de tous les siècles qui se sont écoulés. Avec le doux sentiment de son existence personnelle, son cœur jouit encore, dans les autres, par la compassion et la bienfaisance, par les liaisons du sang et de l'amitié. Sa félicité ne dépend que de lui seul, au milieu de tout ce qui l'entoure, puisqu'on la trouve dans l'exercice modéré de ses forces, et dans l'usage constant de sa raison. S'il la trouve quelquefois en

cherchant à s'élancer trop loin de lui-même, il n'en doit accuser que sa folie. Ce n'est plus qu'un enfant comme vous, qui, au lieu de jouir paisiblement des douceurs attachées à sa condition, et d'en supporter les maux avec courage, se tourmente par desprétentions désordonnées, ou se dégrade par une honteuse pusillanimité.

HISTOIRE D'UNE VIEILLE REINE

ET D'UNE JEUNE PAYSANNE.

Il y avait une fois une reine si vieille, si vieille, qu'elle n'avait plus ni dents ni cheveux ; sa tête branlait comme les

feuilles que le vent remue; elle ne voyait plus même avec ses lunettes; le bout de son nez et celui de son menton se touchaient; elle était rapetissée de la moitié, et toute en un peloton, avec le dos si courbé, qu'on aurait cru qu'elle avait été toujours contrefaite. Une fée qui avait assisté à sa naissance, l'aborda, lui dit: voulez-vous, rajeunir? Volontiers, répondit la reine: je donnerais tous mes joyaux pour n'avoir que vingt-ans. Il faut donc, continua la fée, donner votre vieillesse à quelque autre dont vous prendrez la jeunesse et la santé. A qui donnerons-nous vos cent ans? La reine fit chercher partout quelqu'un qui voulût être vieux pour la rajeunir. Il vint beaucoup de gueux qui voulaient vieillir pour être riches; mais quand

ils avaient vu la reine tousser, râler, vivre de bouillie, être sale, hideuse, souffrante, et radoter un peu, ils ne voulaient plus se charger de ses années; ils aimaient mieux mendier et porter des haillons. Il venait aussi des ambitieux à qui elle promettait de hauts rangs et de grands honneurs. Mais que faire de ces rangs, disaient-ils après l'avoir vue : nous n'oserions nous montrer, étant si dégoûtans et si horribles. Enfin il se présenta une jeune fille de village, belle comme le jour, qui demanda la couronne pour prix de sa jeunesse ; elle se nommait Péronnelle. La vieille s'en fâcha d'abord; mais que faire ? à quoi sert-il de se fâcher? elle voulait rajeunir. Partageons, dit-elle à Péronnelle, mon royaume; vous en aurez la moitié, et moi l'au-

tre ; c'est bien assez pour vous qui êtes une petite paysanne. Non, répondit la fille, ce n'est point assez pour moi : je veux tout. Laissez-moi ma condition de paysanne avec mon teint fleuri, je vous laisserai vos cent ans avec vos rides et la mort qui vous talonne. Mais aussi, répondit la reine, que ferai-je, si je n'avais plus de royaume ? Vous ririez, vous danseriez, vous chanteriez comme moi, lui dit cette fille. En parlant ainsi, elle se mit à rire, à danser et à chanter. La reine, qui était bien loin d'en faire autant, lui dit : Que feriez-vous en ma place ? Vous n'êtes point accoutumée à la vieillesse. Je ne sais pas, dit la paysanne, ce que je ferais ; mais je voudrais bien l'essayer ; car j'ai toujours ouï dire qu'il était beau d'être reine. Pendant qu'elle

était en marché, la fée survint, qui dit à la paysanne : Voulez-vous faire votre apprentissage de vieille reine, pour voir si ce métier vous accomode? Pourquoi non? dit la fille. A l'instant les rides couvrent son front, ses cheveux blanchissent; elle devient grondeuse et rechignée, sa tête branle et toutes ses dents aussi; elle a déjà cent ans. La fée ouvre une petite boîte, et en tire une foule d'officiers et de courtisans richement vêtus, qui croissent à mesure qu'ils en sortent, et qui rendent mille respects à la nouvelle reine. On lui sert un grand festin; mais elle est dégoûtée et ne saurait mâcher, elle est honteuse et étonnée; elle ne sait ni que dire, ni que faire; elle tousse à crever; elle se regarde dans un miroir, et elle se trouve plus laide qu'une

guenuche. Cependant la véritable reine était dans un coin qui riait et qui commençait à devenir jolie ; ses cheveux revenaient et ses dents aussi ; elle reprenait un bon teint frais et vermeil ; elle se redressait avec mille petites façons : mais elle était crasseuse, court vêtue, avec ses habits sales, qui semblaient avoir été traînés dans les cendres. Elle n'était pas accoutumée à cet équipage ; et les gardes la prenant pour quelque servante de cuisine, voulaient la chasser du palais. Alors Péronnelle lui dit : vous voilà bien embarrassée de n'être plus reine, et moi encore davantage de l'être : tenez, voilà votre couronne, rendez-moi ma cotte grise. L'échange fut fait aussitôt, et la reine de revieillir, et la paysanne de rajeunir. A peine le change-

ment fut fait, que toutes les deux s'en repentirent; mais il n'était plus temps. La fée les condamna à demeurer chacune dans sa condition. La reine pleurait tous les jours dès qu'elle avait mal au doigt; elle disait : Hélas! si j'étais Péronnelle, à l'heure que je parle, je serais logée dans une chaumière, et je vivrais de châtaignes; mais je danserais sous l'orme avec les bergers, au son de la flûte. Que me sert d'avoir un beau lit où je ne fais que souffrir, et tant de gens qui ne peuvent me soulager. Ce chagrin augmenta ses maux; les médecins qui étaient sans cesse au nombre de douze autour d'elle, les augmentaient aussi. Enfin elle mourut au bout de deux mois. Péronnelle faisait une danse ronde au bord d'un clair ruisseau avec ses compagnes,

quand elle apprit la mort de la reine : alors elle reconnut qu'elle avait été plus heureuse que sage d'avoir perdu la royauté. La fée la vint revoir, et lui donna à choisir de trois maris ; l'un vieux, chagrin, désagréable, jaloux et cruel, mais riche, puissant et très grand seigneur, qui ne pourrait ni jour ni nuit se passer de l'avoir auprès de lui ; l'autre, bien fait, doux, commode, aimable, et d'une grande naissance, mais pauvre et malheureux en tout ; le dernier, paysan comme elle, qui ne serait ni beau ni laid, qui ne l'aimerait ni trop ni trop peu, qui ne serait ni riche ni pauvre. Elle ne savait lequel prendre, car naturellement elle aimait fort les beaux habits, les équipages et les grands honneurs. Mais la fée lui dit : Allez ; vous êtes une sotte. Voyez-vous

ce paysan? Voilà le mari qu'il vous faut. Vous aimeriez trop le second, vous seriez trop aimée du premier; tous deux vous rendraient malheureuse: c'est bien assez que le troisième ne vous batte point. Il vaut mieux danser sur l'herbe ou sur la fougère que dans un palais, et être Péronnelle dans le village, qu'une dame malheureuse dans le beau monde. Pourvu que vous n'ayez aucun regret aux grandeurs, vous serez heureuse avec votre laboureur toute votre vie.

L'EMPLOI DU TEMPS.

MARTIN, quoique simple compagnon, excellait dans son métier. Il

aspirait de tous ses désirs à devenir maître; mais il lui manquait une certaine somme pour se faire recevoir.

Un marchand qui connaissait son industrie, voulut bien lui prêter cent écus pour trois ans, afin qu'il payât sa maîtrise, et qu'il achetât ce qui lui était nécessaire pour se mettre en état de travailler.

On se figurera sans peine la joie de Martin. Il voyait déjà dans son imagination sa boutique richement étoffée. il avait peine à compter le nombre de pratiques nouvelles qui s'empresseraient de l'employer, et tout l'argent que son travail allait lui rapporter au bout de l'année.

Dans les transports extravagans de joie où le jetaient ces pensées,

il aperçoit un cabaret. Allons, dit-il en y entrant, il faut commencer à tirer de cet argent quelque plaisir.

Il hésita quelques momens à demander du vin. Sa conscience lui criait à haute voix que le moment de jouir n'était pas encore arrivé ; qu'il fallait d'abord songer aux moyens de rembourser, au temps prescrit, les avances qu'on lui avait faites ; que jusqu'alors il n'était pas honnête d'en dépenser un sou, sans la plus grande nécessité. Il s'avançait vers le seuil de la porte, prêt à céder à ces premiers mouvemens de droiture. Cependant, dit-il, en retournant sur ses talons, quand je dépenserais aujourd'hui trente sous pour me réjouir du bonheur qui m'attend, il me resterait encore quatre-vingt-dix-neuf écus

et demi. C'est plus qu'il n'en faut pour payer ma maîtrise, et me mettre en fonds ; et je puis en un jour réparer cette petite brèche par mon travail.

C'est ainsi que, déjà le verre à la main, il cherchait à étouffer ses reproches intérieurs. Mais, hélas ! le pauvre homme ! c'était le premier pas qui devait l'entraîner à sa ruine.

Le lendemain une douce image du plaisir qu'il avait goûté la veille dans le cabaret, vint se présenter à son esprit ; et il fit beaucoup moins de façon avec sa conscience pour dépenser encore trente sous de la même manière. Il devait lui rester quatre-vingt-dix-neuf écus.

Les jours suivans, le goût de l'ivrognerie s'était si bien emparé de lui,

qu'il prit, sans remords, trois écus l'un après l'autre, et les dépensa comme il avait fait le premier ; car, se disait-il à chaque séance, ce n'est que trente sous. Oh! il m'en restera encore bien assez.

Telles étaient ses paroles insensées, pour répondre à la voix de sa raison qui, de temps en temps, se faisait entendre. Il ne considérait pas que sa fortune consistait en cent écus pleins, et que du sage emploi de la moindre partie dépendait l'utile destination de la somme entière.

Vous voyez, mes amis, par quels degrés insensibles il se précipita dans une vie de débauche. Il ne trouvait plus aucun plaisir à travailler, uniquement occupé, comme il était de sa richesse actuelle, qui lui semblait iné-

puisable. Cependant il ne tarda guère à s'aperçevoir qu'elle diminuait de jour en jour. Il sentit avec effroi qu'il ne pouvait plus atteindre son but, parce qu'il n'y avait pas d'apparence que son bienfaiteur lui prêtât cent nouveaux écus, après l'avoir vu dissiper les premiers dans le désordre.

Bourrelé de honte et de remords, plus il cherchait à les étouffer dans le vin, plus il avançait l'heure de sa ruine. Enfin, il arriva ce funeste moment, où, dégoûté du travail, en horreur à lui même, la vie lui devint insupportable dans la perspective de l'avenir effrayant qui s'ouvrait devant lui.

Il s'éloigna de sa patrie, poursuivi par les furies du désespoir; et il alla se jeter dans une bande de voleurs,

avec lesquels il commit toutes sortes de scélératesses. Mais le ciel vengeur ne les laissa pas long-temps impunies, et une mort violente fut le dernier terme de ses jours criminels.

Oh ! si le malheureux avait écouté la première fois les avis de sa raison et les reproches de sa conscience, tranquille aujourd'hui dans son état, il attendrait au sein de l'aisance et de l'honneur, le repos d'une vieillesse fortunée.

Enfans, vous frémissez de sa folie déplorable. Tel est cependant celle de la plupart des hommes dans l'emploi qu'ils font de la vie. Elle leur a été donnée pour la couler heureusement dans les jouissances de la vertu, et ils la prodiguent à toutes les dissipations honteuses du vice. Ils pensent qu'il

leur en restera toujours assez pour faire l'usage glorieux assigné par le Créateur. Cependant les jours, les mois, les années s'écoulent, et ils se trouvent emportés par leurs passions au bout de leur carrière, sans l'avoir remplie. Trop heureux encore, si leur égarement ne les pousse pas à se plonger dans l'abîme du désespoir.

LE FORGERON.

M. de Crémy passant vers minuit devant l'atelier d'un pauvre forgeron, entendit les coups redoublés de son marteau. Il voulut savoir ce qui le retenait si tard à l'ouvrage, et s'il ne pou-

vait gagner sa vie du labeur de sa journée, sans le prolonger si avant dans la nuit.

Ce n'est pas pour moi que je travaille, répondit le forgeron ; c'est pour un de mes voisins qui a eu le malheur d'être incendié. Je me lève deux heures plus tôt, et je me couche deux heures plus tard, tous les jours, afin de donner à ce pauvre malheureux de faibles marques de mon attachement. Si je possédais quelque chose, je le partagerais avec lui ; mais je n'ai que mon enclume, et je ne puis pas la vendre, car c'est elle qui me fait vivre. En la frappant chaque jour quatre heures de plus qu'à l'ordinaire, cela fait par semaine la valeur de deux journées dont je puis céder le produit. Dieu merci! la besogne

ne manque pas dans cette saison ; et quand on a des bras, il faut bien les faire servir à secourir son prochain.

Voilà qui est fort généreux de votre part, mon enfant, lui dit monsieur de Cremy; car, selon toute apparence, votre voisin ne pourra jamais vous rendre ce que vous lui donnez.

Hélas! monsieur, je le crains pour lui plus que pour moi; mais je suis bien sûr qu'il en ferait autant, si j'étais à sa place.

M. de Cremy ne voulut pas le détourner plus long-temps de ses occupations; et, lui ayant souhaité une bonne nuit, il le quitta.

Le lendemain, ayant tiré de ses épargnes une somme de six cents livres, il la porta chez le forgeron dont il voulait récompenser la bienfaisance,

afin qu'il pût tirer son fer de la première main, entreprendre de plus grands ouvrages, et mettre ainsi en réserve quelques deniers du fruit de son travail pour les jours de sa vieillesse.

Mais quelle fut sa surprise, lorsque le forgeron lui dit : Reprenez votre argent, monsieur; je n'en ai pas besoin, puisque je ne l'ai pas gagné. Je suis en état de payer le fer que j'emploie ; et s'il m'en faut davantage, le marchand me le donnera bien sur mon billet. Ce serait de ma part une grande ingratitude de vouloir le priver du gain qu'il doit faire sur sa marchandise, lorsqu'il n'a pas craint de m'en avancer pour cent écus dans le temps où je ne possédais que l'habit que j'ai sur le corps. Vous avez un meil-

leur usage à faire de cette somme, en la prêtant sans intérêts au pauvre incendié. Il pourra, par ce moyen, rétablir ses affaires ; et moi, je pourrai dormir alors tout mon soûl.

M. de Crémy n'ayant pu, malgré les plus vives instances, le faire revenir de son refus, suivit le conseil qu'il lui avait donné ; et il eut le plaisir de faire le bonheur d'une personne de plus que dans le premier projet de son cœur généreux.

L'ORPHELINE

BIENFAISANTE.

Madame de Fonbonne, après avoir perdu son mari, venait encore de

perdre un procès, au sort duquel était attachée la plus grande partie de ses biens. Elle fut obligée de vendre ce qui lui restait de meubles et de bijoux; et, en ayant placé le produit chez un banquier, elle se retira dans un village, pour y vivre avec économie de son modique revenu.

A peine avait-elle passé quelques mois dans son obscure retraite, qu'elle apprit la fuite du dépositaire infidèle des derniers débris de sa fortune. Qu'on se présente l'horreur de sa situation. Les chagrins et les maladies l'avaient rendue incapable de toute espèce de travail; et, après avoir passé ses plus belles années au sein de l'aisance et des plaisirs, il ne lui restait d'autre ressource, dans un âge avancé, que d'entrer dans un hô-

pital, ou d'aller demander l'aumône.

Elle ne voyait en effet autour d'elle personne qui daignât s'intéresser à son sort. Amenée par son époux dans un pays étranger à celui où elle avait reçu la naissance, elle ne pouvait solliciter des secours que d'un parent assez proche, qu'elle avait attiré dans sa nouvelle patrie, et dont elle avait élevé la fortune par le crédit de son mari. Mais cet homme, d'une avarice sordide, ne fut pas, comme on l'imagine, extrêmement sensible aux plaintes d'un autre, lorsqu'il se refusait à lui-même jusqu'aux premières nécessités de la vie.

Dans cette extrémité cruelle, une jeune orpheline qu'elle avait adoptée pendant le cours de ses prospérités, et qu'elle n'avait jamais pu se résou-

dre à abandonner après ses premiers revers, devint son ange tutélaire. Les bontés dont Clotilde avait été comblée par Mme de Fonbonne, firent naître dans son cœur le désir généreux de lui en témoigner sa reconnaissance.

Non, s'écria-t-elle, lorsque madame de Fonbonne lui proposa de chercher un autre asile, non, je ne vous abandonne point tant que vous vivrez. Vous m'avez toujours traitée comme votre fille ; et si j'ai désiré de l'être dans votre bonheur, je le désire encore plus dans vos peines.

Grâce à vos largesses, je me vois abondamment pourvue de tout ce qui est nécessaire à mon entretien. Vous m'avez donné des talens ; je ferai ma gloire de les employer pour

vous. Je sais coudre et broder : avec de la santé et du courage, je puis gagner assez de pain pour nous deux.

Mme de Fonbonne fut extrêmement touchée de cette déclaration. Elle embrassa Clotilde, et consentit à profiter de ses offres.

Voilà donc Clotilde devenue à son tour la mère par adoption, de son ancienne protectrice. Elle ne se bornait pas à la nourrir du fruit d'un travail opiniâtre ; elle la consolait dans sa tristesse, la soulageait dans ses infirmités, et s'efforçait, par les caresses les plus tendres, de lui faire oublier les injustices du sort.

La constance et l'ardeur de ses soins ne se refroidirent pas un moment dans le cours de deux années

que madame de Fonbonne jouit encore de ses bienfaits; et lorsque la mort vint la ravir à sa tendresse, elle donna les regrets les plus vifs à cette perte.

Quelques jours avant ce malheur, venait aussi de mourir ce riche avare dont le cœur s'était montré si insensible à la voix du sang et de la reconnaissance. Comme il ne pouvait emporter avec lui ses trésors, il avait cru réparer son ingratitude envers sa parente, en les lui laissant par ses dernières dispositions.

Mais ces secours étaient venus trop tard. Mme de Fonbonne n'était plus en état d'en profiter. Elle n'avait pas eu même la consolation, en mourant, d'apprendre cette révolution dans sa fortune, pour la faire tourner à l'avantage de la tendre Clotilde.

Cet héritage se trouvait ainsi dévolu au domaine du prince. Heureusement les recherches, ordinaires en pareille occasion, firent parvenir à ses oreilles la noble conduite de la généreuse orpheline.

Ah ! s'écria-t-il dans le premier mouvement de son cœur, elle est bien plus digne que moi de cet héritage. Je renonce à mes droits en faveur des siens, et je me déclare son protecteur et son père.

Toute la nation applaudit à ce jugement. Clotilde, en recevant cette récompense pour sa générosité, l'employa à élever de jeunes orphelines comme elle, à qui elle se plaisait surtout à inspirer les sentimens qui la lui avaient méritée.

LES BOTTES CROTTÉES.

Le jeune Constantin, fier de sa haute naissance, ne se contentait pas de mépriser, dans son opinion, toutes les personnes d'une condition inférieure, il se donnait quelquefois les airs de leur témoigner ouvertement ses mépris. Il voyait l'autre jour un domestique occupé à nettoyer les souliers de son père. Fi, lui dit-il en passant, le vilain métier ! Je ne voudrais pour rien au monde être décrotteur. Vous avez raison, monsieur, lui répondit Picard : aussi j'espère bien n'être jamais le vôtre.

Le temps avait été fort mauvais

pendant toute la semaine, mais vers le midi le ciel s'éclaircit, et Constantin obtint de son papa la permission d'aller se promener à cheval; ce qui lui fit d'autant plus de plaisir, que sa cavalcade avait été interrompue la veille par une pluie affreuse, en sorte que ses bottes n'avaient pas encore eu le temps de sécher.

Transporté de sa joie, il descendit précipitamment à la cuisine, en criant d'un ton impérieux : Picard, je vais monter à cheval; cours nettoyer mes bottes. Eh bien! m'obéis-tu? Picard ne fait pas semblant de l'entendre, et continua tranquillement son déjeûner. Constantin eut beau s'emporter contre lui, et l'accabler des injures les plus grossières, Picard se contenta de lui répondre

d'un grand sang-froid : Je vous ai déjà dit, monsieur, que j'espérais bien n'être jamais votre décrotteur.

M. Constantin voyant qu'il n'en pouvait rien obtenir, malgré ses menaces, retourna plein de rage vers son papa, lui porter des plaintes de sa désobéissance. M. de Marsan, qui ne pouvait comprendre pourquoi son domestique refusait de remplir des fonctions comprises dans son emploi, et dont il s'acquittait tous les jours, sans attendre de nouveaux ordres, fit appeler Picard, qui lui raconta ce qui s'était passé entre Constantin et lui. Sa conduite fut approuvée de M. de Marsan ; et, après avoir blâmé celle de son fils, il lui dit qu'il n'avait qu'à nettoyer ses bottes de ses propres mains, ou prendre le parti

de rester à l'hôtel. Il défendit en même temps à tous les domestiques de l'aider dans cette opération. Cela vous apprendra, monsieur, ajouta-t-il, combien il est cruel de ravaler des services utiles à notre bien-être, dont vous devriez adoucir la rigueur par un ton honnête et des égards généreux. Si cet état vous paraît vil, vous l'ennoblirez en l'exerçant aujourd'hui pour vous-même.

Cette sentence convertit en un chagrin amer toute la joie que Constantin venait d'éprouver. Il aurait bien voulu monter à cheval; le temps était devenu si serein! mais décrotter lui-même ses bottes! il ne pouvait s'y résoudre. D'un autre côté, son orgueil ne lui permettait pas de sortir avec des bottes crottées, pour être

un objet de ridicule à tous les cavaliers qu'il trouverait sur son chemin. Il s'adressa successivement à tous les domestiques, dont il voulut corrompre, à prix d'argent, la fidélité; mais aucun n'osait enfreindre les ordres de son maître. Ainsi Constantin fut obligé de rester à la maison, jusqu'à ce que sa fierté se fût enfin abaissée à remplir les conditions qu'on avait exigées. Picard reprit de lui-même le lendemain ses fonctions ordinaires; et Constantin, après les avoir exercées une fois, ne s'avisa plus de chercher à les avilir.

LE DANSEUR DE CORDE

ET LE BALANCIER.

FABLE.

Sur la corde tendue un voltigeur
Apprenait à danser ; et déjà son adresse,
Ses tours de force, de souplesse,
Faisaient venir main spectateur.
Sur son étroit chemin on le voit qui s'avance,
Le balancier en main, l'air libre, le corps droit,
Hardi, léger autant qu'adroit ;
Il s'élève, descend, va, vient, plus haut s'élance,
Retombe, remonte en cadence,
Et, semblable à certains oiseaux
Qui rasent en volant la surface des eaux,
Son pied touche, sans qu'on le voie,
A la corde qui plie et dans l'air le renvoie.

Notre jeune danseur, tout fier de son talent,
Dit un jour : A quoi bon ce balancier pesant
Qui me fatigue et m'embarrasse?
Si je dansais sans lui, j'aurais bien plus de grâce,
De force et de légèreté.
Aussitôt fait que dit. Le balancier jeté,
Notre étourdi chancèle, étend les bras et tombe.
Il se cassa le nez, et tout le monde en rit.
Jeunes gens, jeunes gens, ne vous a t'on pas dit
Que sans règle et sans frein tôt ou tard on succombe?
La vertu, la raison, les lois, l'autorité,
Dans vos désirs fougueux vous causent quelque peine,
C'est le balancier qui vous gêne,
Mais qui fait votre sûreté.

LE TÉMÉRAIRE.

Le petit Alexandre le téméraire portait ce nom à juste titre.

Il appelait poltrons ses petits ca-

marades qui évitaient tout ce qu'ils savaient être dangereux, ou qu'on leur avait représenté comme tel.

Pour lui, de tous les amusemens, il préférait ceux où il y avait quelque chose à hasarder.

Voyait-il quelque part une échelle il fallait qu'il y montât jusqu'en haut, sans voir auparavant si elle était dressée d'une manière sûre et solide.

Pour cueillir quelque noix, il s'exposait sur les branches les plus minces et les plus fragiles; et tout cela, lorsqu'il n'y avait là aucune grande personne.

Y avait-il un escalier de cinq ou six marches, il les sautait toutes d'une seule fois.

Il n'avait pas fait tout cela, sans attraper par-ci par-là quelque petit

mal, ni sans être châtié de sa témérité par ses père et mère ou ses surveillans. Il se corrigea et il devint sage (mais trop tard), par le terrible accident que voici.

Un jour, sautant sur des poutres séparées les unes des autres, et qui étaient sur l'eau, il manque son coup, il tombe, il se casse une jambe, et il reste quelque temps suspendu par un bras entre deux poutres, le reste du corps plongé dans l'eau froide.

On arriva bien tout juste à temps pour le sauver; mais, après des douleurs inouies, sa jambe ne fut pas bien remise ; d'ailleurs le froid excessif lui occasionna l'éthisie.

Il vécut infirme et cul-de-jatte, jusqu'à l'âge de vingt ans; puis il mourut. (CAMPE.)

LES CAQUETS.

Aurélie, quoique d'un naturel assez doux, avait contracté un défaut bien cruel : c'était de rapporter publiquement tout ce qu'elle croyait remarquer de mauvais dans les autres. L'inexpérience de son âge, lui faisait souvent interpréter d'une manière fâcheuse les actions les plus innocentes. Un seul mot, une apparence légère, lui suffisaient pour former d'injustes soupçons ; et à peine venaient-ils de s'établir dans son esprit, qu'elle courait les répandre comme des faits avérés. Elle y ajoutait même

quelquefois les circonstances que lui avait prêtées son imagination pour se rendre la chose vraisemblable à elle-même. Vous devez penser aisément combien de maux furent produits par ses récits indiscrets. D'abord toutes les familles de son quartier furent brouillées ensemble. La division se répandit ensuite dans chacune d'elles en particulier. Les maris et les femmes, les frères et les sœurs, les maîtres et les domestiques, étaient dans un état de guerre continuel. La confiance était soudain bannie des sociétés où la petite fille entrait avec sa mère. On n'osait plus se permettre devant elle le moindre épanchement. Les personnes d'un caractère faible tremblaient en sa présence, et n'en étaient pas plus disposées à l'aimer.

Celles qui avaient plus de fermeté dans l'esprit, lui adressaient des reproches terribles. On en vint bientôt à lui fermer toutes les maisons de la ville, comme à une malheureuse créature atteinte de la peste. Mais ni la haine, ni les humiliations, ne pouvaient la corriger d'un défaut dont l'habitude s'était déjà profondément enracinée dans son esprit.

Cette gloire était réservée à Dorothée, sa cousine, la seule qui voulût encore recevoir ses visites, ou répondre à ses invitations, dans l'espérance de la ramener d'un penchant qui l'entraînait au malheur de sa vie entière.

Aurélie était allée un jour la voir, et avait passé une heure ou deux à lui raconter des histoires malignes

de toutes les jeunes demoiselles de sa connaissance, malgré le dégoût que Dorothée témoignait à l'écouter.

Maintenant, ma petite cousine, lui dit-elle, lorsqu'elle eut fini, faute de respiration, fais-moi aussi des histoires à ton tour. Tu vois une compagnie assez ridicule, pour être en fonds d'anecdotes plaisantes.

Ma chère Aurélie, lui répondit Dorothée, lorsque je vois mes amies, je me livre tout entière au plaisir de leur société, sans perdre ma joie à remarquer leurs défauts. J'en reconnais d'ailleurs un si grand nombre en moi-même, que je n'ai guère le temps de m'embarrasser de ceux des étrangers. Comme j'ai besoin de leur indulgence, je leur accorde toute la mienne. J'aime mieux fixer mon at-

tention sur leurs bonnes qualités, afin de tâcher de les acquérir. Il me semble qu'il faut n'avoir rien à éclairer dans son propre cœur pour porter le flambeau dans celui des autres. Je te félicite de cet état de perfection, dont je suis malheureusement bien éloignée. Continue, ma chère cousine, ces nobles fonctions d'un censeur charitable qui veut rappeler le genre humain à la vertu en lui montrant la laideur du vice. Tu ne peux manquer de recueillir une bienveillance universelle pour des travaux si généreux.

Aurélie, qui se voyait devenue l'objet de la haine publique, sentit aisément les railleries piquantes de sa cousine. Elle commença, dès ce moment, à faire des réflexions sérieuses

sur le danger de ses indiscrétions. Elle frémit d'horreur sur elle-même, en retraçant devant ses yeux tous les maux qu'elle avait causés et résolut d'en arrêter le cours. Elle eut bien de la peine à se défaire de la coutume qu'elle avait prise, d'envisager les choses du côté seul qui pouvait fournir matière à des interprétations favorables. Mais quelles difficultés peuvent résister à une ferme et courageuse résolution? Elle parvint enfin à ne tourner la pénétration de son esprit observateur que vers les objets dignes de ses éloges; et les jouissances odieuses de la malignité furent remplacées par une satisfaction bien plus pure et bien plus flatteuse. Elle était la première à présenter toutes les actions équivoques sous un point

de vue qui les fît excuser. Lorsqu'elle ne pouvait se les offrir à elle-même avec des couleurs favorables : Peut-être, se disait-elle, ne sais-je pas toutes les circonstances de cette aventure ; on a eu sans doute des motifs louables que j'ignore. Enfin, si le cas n'était susceptible d'aucune indulgence, elle plaignait le coupable, rejetait sa faute sur une trop grande précipitation, ou sur l'ignorance du mal qu'il pouvait commettre.

Cependant elle fut bien long-temps encore à regagner les cœurs qu'elle avait aliénés. Elle était déjà parvenue à l'âge de s'établir, et personne ne se présentait pour l'épouser. On l'avait évitée avec tant de soin pendant des années entières, qu'on avait insensiblement perdu son souvenir,

comme si sa carrière eût été finie pour le monde.

Elle se croyait déjà abandonnée à passer sa vie dans une triste solitude, privée des plaisirs d'un heureux mariage et d'une société choisie d'amis, lorsqu'un étranger fort riche adressé à son père, l'ayant un jour entendu prendre le parti d'un absent qu'on accusait, fut si touché de la bonté d'un caractère qui sympathisait avec le sien, qu'il crut avoir trouvé la femme la plus propre à faire son bonheur. Il demanda sa main à ses parens, et mit à ses pieds la disposition de son cœur et de sa fortune.

Aurélie, de plus en plus convaincue, par une double expérience, des désagrémens attachés au penchant cruel de dévoiler les fautes de ses

semblables, et de la joie délicieuse qu'on trouve dans sa propre estime et dans celle des gens de bien, en excusant par une tendre indulgence les faiblesses de l'humanité, propose tous les jours son exemple à ses enfans, pour les garantir du malheur dont elle était prête à devenir la victime.

Elle m'a permis de le consacrer dans de pareilles vues à l'instruction de mes jeunes amies, s'il en est quelqu'une à qui cette leçon soit nécessaire; ce que je suis bien éloigné de croire, d'après cette même leçon.

JULIEN ET ROSINE.

Un jour que M. de Lorme s'amusait à lire dans un coin du salon, où sa femme et sa fille travaillaient en silence à quelqu'ouvrage de broderie, leur petit Julien arrive essoufflé, les yeux troublés de larmes, les cheveux en désordre, son habit jeté en travers sur ses épaules, et l'un de ses bas roulé sur le talon. Il tenait une raquette à la main : Ma petite maman, venez vite chez la pauvre mère de Christophe et de Frédéric.

Ah ! maman, ils n'ont rien mangé de la journée. Frédéric m'a prié de jouer à la balle avec lui pour oublier

qu'il avait faim ; et ils n'auront à dîner que demain après le marché. Je leur ai offert tout mon argent. Croiriez-vous qu'ils n'ont pas voulu le prendre ! et je leur ai dit : Venez avec moi, vous verrez. — Aussitôt ils ont répondu que nous les avions encore secourus la semaine dernière, et qu'ils n'osaient venir si souvent vous importuner ; et puis, la pauvre mère Martin s'est mise à pleurer... Mais il ne faut pas je pleure, car mon papa travaille. — (*En pleurant encore plus fort.*) Ah ! ma sœur, si tu l'avais vue, tu aurais aussi pleuré, je t'assure ! et Julien, en se baissant vers elle, prit un coin de son tablier pour s'essuyer les yeux.

La mère attendrie laissa tomber son ouvrage de ses mains, en regar-

dant son cher Julien ; et le père, pour cacher une larme, se couvrit les yeux de son livre.

Venez, mes enfans, leur dit la mère en les serrant tous deux contre son cœur; allons voir si nous pourrons soulager ces pauvres malheureux.

Pendant que Frédéric, Christophe, et leur mère éplorée, embrassaient les genoux de leur bienfaitrice, Rosine tira doucement son frère par le pan de son habit, et lui dit tout bas à l'oreille : Écoute, tu sais bien ce petit gâteau que ma bonne nous a donné pour le goûter... Ah ! mon Dieu! s'écria Julien en se retournant tout à coup, cela est vrai ! tâche d'amuser ici maman sans faire semblant de rien ; je cours le chercher. — Le voilà, reprit Rosine ; baisse-toi. Et

Rosine soulevant en cachette le chapeau de Frédéric, qui s'était par hasard trouvé sur la table, fit remarquer à Julien le petit gâteau que sa main légère avait adroitement glissé par-dessous,

---

LE DÉSORDRE

ET LA MALPROPRETÉ.

URBAIN passait, à juste titre, pour un excellent petit garçon. Il était doux et officieux pour ses amis, obéissant envers ses maîtres et ses parens.

Il n'avait qu'un défaut : c'était de ne prendre aucun soin de ses livres et de ses petits effets, d'être fort né-

gligé dans sa parure, et très sale sur ses habits.

On l'avait souvent repris de sa négligence. Ces reproches l'affligeaient pour lui-même, et parce qu'il voyait ses amis les lui faire avec regret. Il avait mille fois résolu de se corriger, mais l'habitude était devenue si forte, que c'était toujours le même désordre et la même malpropreté.

Il y avait long-temps que son papa lui avait promis, ainsi qu'à ses frères, de leur donner le plaisir d'une promenade sur l'eau.

Le temps se trouva un jour très serein : le vent était doux, la rivière tranquille. M. de Saint-André résolut d'en profiter. Il fit appeler ses enfans, leur annonça son projet; et comme sa maison donnait sur le port,

il prit la peine d'y aller lui-même choisir une petite chaloupe, la plus jolie qu'il pût trouver.

Comme toute la jeune famille se réjouit ! Avec quel empressement chacun se hâta de faire ses préparatifs pour une partie de plaisir si long-temps attendue !

Ils étaient déjà prêts, lorsque M. de Saint-André revint pour les prendre. Ils sautaient de joie autour de lui. De son côté il était ravi de leur joie : mais qu'elle fut sa surprise, en jetant les yeux sur Urbain, de voir l'état pitoyable de son accoutrement !

L'un de ses bas était descendu sur le talon ; l'autre se roulait à longs plis autour de sa jambe, qui ne représentait pas mal une colonne torse. Sa culotte avait deux grands yeux ou-

gouvernail; trois hommes avec un hautbois, un fifre et un tambour, qui commencèrent à jouer sur les instrumens une marche guerrière, aussitôt que la chaloupe s'éloigna du bord. Le peuple, assemblé sur le rivage, y répondait par de joyeuses clameurs.

Urbain, qui s'était fait une si grande fête de cette promenade, fut obligé de rester à la maison. Il est vrai qu'il eut le plaisir de voir de sa fenêtre cet embarquement, de suivre de l'œil la chaloupe, dont un vent léger enflait les voiles, et qui paraissait voler sur la surface des eaux; et que ses frères, à leur retour, voulurent bien lui raconter tous les amusemens de leur journée, dont le seul récit les faisait tressaillir de joie.

Un autre jour, comme il s'amusait

dans une prairie à cueillir des fleurs avec un de ses amis, pour en faire un bouquet à sa maman, il perdit une de ses boucles.

Au lieu de s'occuper à la chercher, il pria son camarade, qui restait assis pour arranger le bouquet, de lui en prêter une des siennes, parce qu'en marchant sur les oreilles pendantes de son soulier, il avait déjà trébuché deux ou trois fois.

Son ami lui prêta volontiers sa boucle.

Urbain, pressé de courir, l'attacha si négligemment, qu'au bout d'un quart-d'heure elle était déjà hors de son pied.

Ils se trouvèrent fort embarrassés quand il fut question de rentrer au logis. La nuit était venue, et l'herbe était si haute qu'un agneau se serait

caché sous son épaisseur. Le moyen d'y retrouver dans l'obscurité quelque chose d'aussi petit ! Ils s'en retournèrent clopin-clopant, s'appuyant l'un sur l'autre, et tous les deux fort tristes, Urbain surtout, qui, doué d'un caractère très-sensible, avait à se reprocher d'exposer son ami à la colère de ses parens.

Le lendemain il se présenta devant toute sa famille assemblée, avec une seule boucle pour ses deux souliers ; triste coup d'œil pour un père, qui voyait par là combien ses leçons avaient été vainement prodiguées !

M. de Saint-André payait, tous les dimanches, une petite pension à ses enfans, pour leur donner le moyen de satisfaire aux fantaisies de leur âge, et surtout à leur générosité. Les frè-

res d'Urbain avaient le plaisir de l'employer à un usage si doux; mais pour lui, sa pension ne lui passait presque jamais dans les mains, parce que son père la retenait, tantôt pour lui acheter des boutons de manches, un col ou un chapeau, qu'il avait égarés; tantôt pour lui faire détacher ses habits et réparer leur désordre.

Une boucle d'argent est d'un certain prix. Ce n'était pas tout encore, il avait perdu celle de son camarade, et il fallait l'en dédommager tout de suite. Mais comment? Ses pensions de la semaine n'auraient pu y suffire de plus de trois mois.

Heureusement son père lui avait fait apprendre à écrire; et, pour me servir de l'expression commune, il avait une assez jolie main.

C'était le seul travail où il pût gagner quelque chose : je dois convenir, à sa louange, qu'il se prêta de fort bonne grâce à l'arrangement qui lui fut proposé.

Le père de son ami était un avocat célèbre qui donnait tous les jours un grand nombre de consultations. M. de Saint-André lui offrit de les faire mettre au net par Urbain, jusqu'à ce qu'il eût gagné de quoi payer la boucle de son ami qu'il avait perdue.

Urbain passait les heures de ses récréations à copier des écrits de procédures fort ennuyeux et tout griffonnés, tandis que ses frères allaient se promener à la campagne, ou qu'ils s'amusaient avec leurs camarades à jouer dans le jardin.

Oh ! combien il soupira de son

étourderie ! et combien, dans un petit nombre de jours, elle lui fit perdre de plaisirs !

Il eut le temps de faire bien des réflexions sur lui-même, et de former pour l'avenir, de bonnes résolutions, que son expérience lui a fait suivre fidèlement. Si je vous le montrais, mes chers amis, en voyant l'air de propreté qui règne aujourd'hui dans sa parure, et l'arrangement qu'il observe dans tout ce qui lui appartient, vous ne croiriez jamais que c'est la même personne dont je viens d'écrire l'histoire, pour vous instruire autant que pour vous amuser.

L'ENFANT PROPRE.

Il y avait à Paris une petite fille qu'on appelait la gentille Marion.

Cette Marion était si propre, que c'était un charme de la voir.

Quand elle mangeait, buvait ou jouait, elle prenait toujours bien garde de ne pas se salir; et aussitôt qu'elle s'apercevait de quelque chose de malpropre à ses mains ou à son visage, elle courait à sa mère, en lui disant :

Chère maman, il y a là quelque chose de sale; ayez la bonté de le laver.

Quand elle eut atteint l'âge de

cinq ans, elle se lavait elle-même, et ne demandait que de l'eau et un essuie-mains, toutes les fois qu'elle remarquait sur elle quelque malpropreté.

Son linge était toujours blanc comme la neige, et jamais on ne voyait à ses habits la moindre chose de taché ou de déchiré.

Une grande dame qui avait remarqué tout cela dans la gentille Marion, le raconta à la reine; et la reine lui demanda de vouloir bien lui amener la petite gentille Marion.

Ce qui eut lieu.

La reine eut beaucoup de plaisir à voir cette petite charmante créature. Marion voulut lui baiser le pan de sa robe; mais la reine lui donna un baiser sur la bouche.

Elle fit aussi venir les petites princesses pour jouer avec elle ; et enfin elle lui donna plein son tablier des plus jolis joujoux.

Voyez, mes enfans, comme on se rend aimable par la propreté.

Écoutez maintenant ce qui arriva à un enfant malpropre.

C'était Casimir le Crasseux, demeurant à Moscou, ville de Russie.

Si jamais on avait vu un balourd bien sale, c'était lui.

Ses mains, son visage, ses habits étaient toujours si pleins de crasse, qu'il ressemblait presque à un ramoneur.

C'était si dégoûtant de le voir, qu'il fallait en détourner les yeux.

Un jour l'empereur de Russie voulait faire plaisir aux jeunes princes et

aux jeunes princesses ses enfans : il ordonna en conséquence de lui amener au château les plus jolies enfans de la ville.

Malheureusement on lui amena aussi Casimir. Ses parens, il est vrai, l'avaient habillé proprement; mais, avant que d'arriver au château, il s'était déjà, selon sa coutume, tout sali des pieds jusqu'à la tête.

L'empereur, se rendant alors dans la salle, trouva du plaisir à voir rassemblés ce grand nombre de charmans enfans bien propres.

Mais tout à coup il aperçut Casimir le Crasseux.

Qui donc, demanda-t-il, nous a amené ici ce petit cochon-là ? Envoyez-le parmi les ramoneurs.

On exécuta ses ordres : Casimir fut forcé de se faire ramoneur.

L'empereur, au contraire, loua beaucoup les autres enfans ; et, quand ils furent au moment de retourner chez eux, il leur fit présent de mille jolies choses.

(Campe.)

LA SÉPARATION.

LE PÈRE DE FAMILLE, LE COMTE DE MONHEIM, *entrant du côté opposé.*

LE COMTE DE MONHEIM.

Avez-vous eu la bonté de réfléchir à mes propositions ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Non ; car il n'y a point à réfléchir.

Quand deux êtres, qui se sont juré une éternelle fidélité, et qu'un enfant, le fruit de leur tendresse mutuelle, force à maintenir leurs sermens, veulent se séparer, sur quoi peut-on réfléchir alors ? Que peut-on faire ?

LE COMTE DE MONHEIM.

Aussi, mon dessein est si ferme, qu'il ne dépend plus, en ce moment, que de quelques formalités.

LE PÈRE DE FAMILLE *sonne.*

Soit. (*Un domestique entre.*) Faites descendre ma fille. (*Le domestique va pour sortir, le père de famille le rappelle, et lui parle bas. Le domestique sort..*)

LE COMTE DE MONHEIM.

Agréez-vous les offres que j'ai faites pour sa pension ?

LE PÈRE DE FAMILLE.

Comme vous voudrez. Je reprends ma fille chez moi, et j'espère qu'elle ne manquera jamais de rien.

LE COMTE DE MONHEIM.

Cependant il est juste de prendre des arrangemens.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Fort bien : arrangez cela vous-même au gré de vos désirs.

LE COMTE DE MONHEIM, *prenant la plume.*

J'aurai fini en deux mots. (*Il s'assied pour écrire.*)

SOPHIE, *arrive.*

LE PÈRE DE FAMILLE.

Tu devines sans doute, ma fille, pourquoi je t'ai fait appeler.

SOPHIE.

Oui; et, au point où en sont les choses, j'attends ce moment avec plaisir.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous voulez donc absolument me donner ce chagrin ?

SOPHIE.

Je ne puis me résoudre à vivre davantage avec lui.

LE COMTE DE MONHEIM *se lève et donne un papier au père de famille*

Le voici.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Ainsi tous les deux vous renoncez l'un à l'autre, et le comte de Monheim vous accorde une pension de quatre mille florins. Est-ce là votre volonté à l'un et à l'autre ?

SOPHIE.

J'en suis très contente.

LE COMTE DE MONHEIM.

Certainement.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il est donc inutile de vous faire davantage aucune remontrance.

SOPHIE.

Mon père !.....

LE COMTE DE MONHEIM.

Ma résolution est ferme.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il faut donc bien, malgré moi, y consentir. Allez signer cet écrit. (*Ils signent.*) Voilà qui est donc terminé. Cependant voici encore une difficulté. Avec lequel des deux restera l'enfant?

SOPHIE. } ensemble. { Je suis mère.
LE C. DE MONHEIM. } ensemble. { Je suis père.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Cela est vrai. — Vos droits sont les mêmes : voilà pourquoi...

SOPHIE.

On m'arracherait plutôt la vie que mon enfant.

LE COMTE DE MONHEIM.

Le fils est à moi : — et je ne consentirai jamais...

LE PÈRE DE FAMILLE.

Voyez-vous, mes enfans, ceci devrait vous apprendre, vous forcer à renoncer à vos cruels desseins. Des cœurs sensibles qui se confondent ainsi dans un enfant, ne sont point ennemis ; ce ne peut être qu'un malentendu. (*Il prend le papier.*) Faut-il le déchirer ?

LE COMTE DE MONHEIM.

Gardez-vous-en bien.

SOPHIE.

Non, non, mon père.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Il faut cependant vous décider. Voulez-vous que l'enfant choisisse entre vous deux ?

SOPHIE.

Oh! je le veux bien.

LE COMTE DE MONHEIM.

Et moi aussi. (*Le père de famille sort.*) Au reste, je souhaite que vous viviez heureuse ; je me sépare sans nourrir aucun sentiment de haine.

SOPHIE.

Puissiez-vous trouver à l'avenir un bonheur que vous trouviez jadis près de moi, et qu'enfin vous n'y pouvez plus trouver. (*Le père de famille rentre avec l'enfant; Sophie court au-devant de son fils, et le caresse.*) N'est-ce pas, tu restes avec moi?

FRÉDÉRIC.

Oui, maman; oui, ma chère maman.

LE COMTE DE MONHEIM, *le prend dans ses bras.*

Tu veux donc me quitter, mon fils?

FRÉDÉRIC.

Non, papa; je veux rester avec toi.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mais, mon petit ami, ton père et ta mère se séparent pour toujours, et il faut que tu leur dises, avec lequel des deux tu veux rester.

SOPHIE.

C'est avec moi, n'est-il pas vrai?

LE COMTE DE MONHEIM.

Avec moi, mon enfant?

FRÉDÉRIC.

Avec papa et avec maman. (*Ils se détournent tous deux; le père de famille s'en aperçoit.—Courte pause.*) Mais pourquoi avez-vous ainsi tous deux l'air si fâché? vous papa et maman, qui étiez autrefois si bons!.... (*d'un ton caressant, et les tirant à lui tous deux par leurs habits.*) Vous

ne vous en irez pas. Vous resterez tous deux avec moi. (*Le père et la mère se baissant en même temps pour embrasser leur enfant, se rencontrent, se regardent avec attendrissement et s'embrassent.*)

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je te remercie, nature, tu ne m'as point abandonné!

LE COMTE DE MONHEIM.

Veux-tu me pardonner?

SOPHIE.

J'oublie tout.

(*Ils s'embrassent avec transport.*)

LE PÈRE DE FAMILLE *soulève l'enfant dans ses bras, pour qu'il les embrasse en même temps tous les deux.*

Voulez-vous encore vous séparer?

SOPHIE.

Non, mon père.

LE COMTE DE MONHEIM.

Ce tendre lien nous réunit à jamais. Oui, je t'aime; oui, je suis heureux.

LE PÈRE DE FAMILLE, *essuyant ses larmes de ses mains.*

Mes enfans! ce sont les douces larmes d'un père.

Traduit du Père de famille allemand; par l'éditeur.

AUGUSTE ET JEANNOT.

AUGUSTE dit : Je suis tambour, puis il se mit à battre un air de tambour contre les vitres des fenêtres.

Moi aussi, je veux être tambour, répéta Jeannot; puis il se mit aussi à

battre du tambour contre les carreaux de la fenêtre ; mais il les cassa, et il se coupa les doigts.

Auguste et Jeannot se trouvant auprès d'un ruisseau sur lequel était placée une pièce de bois très étroite, Auguste dit : Je veux passer là-dessus de l'autre côté.

Moi aussi, s'écria Jeannot.

Ils marchent tous deux sur la petite poutre, voulant passer de l'autre côté ; mais ils tombent tous deux dans l'eau, où ils perdent presque la vie.

Je veux me raser, dit Auguste, en apercevant le plat à barbe de son père ; puis il se savonne, et il racle le savon avec un couteau de table.

Oh ! je veux me raser aussi, s'écria Jeannot. Puis il se savonne, et il prend

un couteau ; mais il se balafre toute la joue.

(CAMPE.)

DENISE ET ANTONIN.

C'ÉTAIT un beau jour d'été : M. de Valbonne devait aller se promener dans un joli jardin, aux portes de la ville, avec ses deux enfans, Denise et Antonin. Il passa dans sa garde-robe pour s'habiller, et les deux enfans restèrent dans le salon.

Antonin, transporté du plaisir qu'il se promettait de sa promenade, en courant étourdiment çà et là, heurta du pan de son habit une fleur rare et précieuse, que son père cultivait avec

des soins infinis ; et qu'il avait malheureusement ôtée de dessus la fenêtre, pour la préserver de l'ardeur du soleil.

O mon frère ! qu'as-tu fait ? lui dit Denise, en ramassant la fleur qui s'était séparée de sa tige.

Elle la tenait encore à la main, lorsque son père, ayant fini de s'habiller, rentra dans le salon.

Comment Denise, lui dit M. de Valbonne, avec un mouvement de colère, tu cueilles une fleur que tu m'as vu prendre tant de peine à cultiver, pour en avoir de la graine ?

Mon cher papa, lui répondit Denise toute tremblante, ne vous fâchez pas, je vous prie.

Je ne me fâche point, répliqua M. de Valbonne en se calmant ; mais

comme tu pourrais avoir aussi la fantaisie de cueillir des fleurs dans le jardin où je vais, et qui ne m'appartient pas, tu ne trouveras pas mauvais que je te laisse à la maison.

Denise baissa les yeux, et se tut. Antonin ne pût garder plus longtemps le silence. Il s'approcha de son père, les yeux mouillés de larmes, et lui dit :

Ce n'est pas ma sœur, mon papa, c'est moi qui ai arraché cette fleur. Ainsi, c'est à moi de rester à la maison. Menez ma sœur avec vous.

M. de Valbonne, touché de l'ingénuité de ses enfans, et de la tendresse qu'ils montraient l'un pour l'autre, les embrassa et leur dit : Vous êtes tous deux mes bien-aimés, et vous viendrez tous deux avec moi.

Denise et Antonin firent un bond de joie. Ils allèrent se promener dans le jardin, où on leur montra les plantes les plus curieuses. M. de Valbonne vit avec plaisir Denise presser de ses mains les deux côtés de ses jupons, et Antonin relever les pans de son habit sous chacun de ses bras, de peur de causer quelque dommage en se promenant entre les plates-bandes.

La fleur qu'il avait perdue, lui aurait causé sans doute beaucoup de plaisir; mais il en goûta bien davantage en voyant fleurir dans ses enfans l'amitié fraternelle, la candeur et la prudence.

LA PETITE FILLE GROGNON.

O vous, enfans, qui avez eu le malheur de contracter une habitude vicieuse! c'est pour votre consolation et pour votre encouragement que je vais raconter l'histoire suivante. Vous y verrez qu'il est possible de se corriger, lorsqu'on en prend au fond de son cœur la courageuse résolution.

Rosalie, jusqu'à sa septième année, avait été la joie de ses parens. A cet âge, où la lumière naissante de la raison commence à nous découvrir la laideur de nos défauts, elle en avait pris un au contraire, qu'on ne peut

mieux vous peindre, qu'en vous rappelant ces petits chiens hargneux qui grognent sans cesse, et qui semblent toujours prêts à se jeter sur vos jambes pour les déchirer.

Si l'on touchait, par mégarde, à quelqu'un de ses joujoux, elle vous regardait de travers, et murmurait un quart-d'heure entre ses dents.

Lui faisait-on quelque léger reproche ? elle se levait, trépignait des pieds, renversait les chaises et les fauteuils.

Son père, sa mère, personne, dans la maison, ne pouvait plus la souffrir.

Il est bien vrai qu'elle se repentait quelquefois de ses fautes. Elle répandait même souvent des larmes secrètes, en se voyant devenue un objet d'aversion pour tout le monde, jus-

qu'à ses parens ; mais l'habitude l'emportait bientôt ; et son humeur devenait de jour en jour plus acariâtre.

Un soir (c'était la veille du jour des étrennes), elle vit sa mère qui passait dans son appartement, en portant une corbeille sous sa pelisse.

Rosalie voulait la suivre ; madame de Fougères lui ordonna de rentrer dans le salon. Elle prit à ce sujet, la mine la plus grogneuse qu'elle eût jamais eue, et ferma la porte si rudement, qu'on entendit craquer tous les vitrages des croisées.

Une demi-heure après, sa mère lui fit dire de passer chez elle. Quelle fut sa surprise de voir la chambre éclairée de vingt bougies, et la table couverte des joujoux les plus brillans! Elle ne put proférer une parole,

transportée, comme elle l'était, de joie et d'admiration.

Approche, Rosalie, lui dit sa mère, et lis sur ce papier pour qui toutes ces choses sont destinées.

Rosalie s'approcha, et vit au milieu de ces joujoux un billet ouvert. Elle le prit, et y lut, en grosses lettres, les mots suivans :

POUR UNE AIMABLE PETITE FILLE, EN RÉCOMPENSE DE SA DOUCEUR.

Elle baissa les yeux, et ne dit mot.

Eh bien ! Rosalie, à qui cela est-il destiné, lui dit sa mère ? Ce n'est pas à moi, répondit Rosalie, et les larmes lui vinrent aux yeux.

Voici encore un autre billet, reprit madame de Fougères, vois s'il ne serait pas question de toi dans celui-ci.

Rosalie prit le billet, et lut :

POUR UNE PETITE FILLE GROGNON, QUI RECONNAÎT SES DÉFAUTS, ET QUI, EN COMMENÇANT UNE NOUVELLE ANNÉE, VA TRAVAILLER A S'EN CORRIGER.

Oh! c'est moi, c'est moi, s'écria-t-elle, en se jetant dans les bras de sa mère, et en pleurant amèrement.

Madame de Fougères versa aussi des larmes, moitié de chagrin sur les défauts de sa fille, et moitié de joie sur le repentir qu'elle en témoignait.

Allons, lui dit-elle, après un moment de silence, prends donc ce qui t'appartient; et que Dieu qui a entendu ta résolution, te donne la force de l'exécuter.

Non, ma chère maman, répondit Rosalie; tout cela n'appartient qu'à la personne du premier billet, Gardez-le-moi jusqu'à ce que je sois cette

personne. C'est vous qui me direz quand je le serai devenue.

Cette réponse fit beaucoup de plaisir à madame de Fougères. Elle rassembla aussitôt les joujoux, les mit dans une commode, et en présenta la clef à Rosalie, en lui disant : Tiens, ma chère fille, tu ouvriras la commode quand tu jugeras toi-même qu'il en sera temps.

Il s'était déjà écoulé près de six semaines, sans que Rosalie eût eu le moindre accès d'humeur.

Elle se jeta un jour au cou de sa mère, et lui dit d'une voix étouffée : Ouvrirai-je la commode, maman? Oui, ma fille, tu peux l'ouvrir, lui répondit madame de Fougères, en la serrant tendrement dans ses bras. Mais, dis-moi donc, comment as-tu

fait pour vaincre ainsi ton caractère? Je m'en suis occupée sans cesse, lui répliqua Rosalie. Il m'en a bien coûté; mais tous les matins et tous les soirs, cent fois dans la journée, je priais Dieu de soutenir mon courage.

Madame de Fougères répandit les plus douces larmes. Rosalie se mit en possession des joujoux, et bientôt après, des cœurs de tous ses amis.

Sa mère raconta cet heureux changement en présence d'une petite fille qui avait le même défaut. Celle-ci en fut si frappée, qu'elle prit sur-le-champ la résolution d'imiter Rosalie, pour devenir aimable comme elle.

Ce projet eut le même succès. Ainsi, Rosalie ne fut pas seulement plus heureuse pour elle-même, elle rendit aussi heureux tous ceux qui

voulurent profiter de son exemple.

Quel enfant bien né ne voudrait pas jouir de cette gloire et de ce bonheur?

LE CONTRETEMPS UTILE.

Dans une belle matinée du mois de juin, Alexis se disposait à partir avec son père pour une partie de plaisir, qui, depuis quinze jours, était l'objet de toutes ses pensées. Il s'était levé de très-bonne heure, contre son ordinaire, pour hâter les préparatifs de l'expédition. Enfin au moment où il croyait avoir atteint le terme de ses espérances, le ciel s'obscurcit tout-à-coup; les nuages s'entassèrent; un vent orageux courbait les arbres, et

soulevait la poussière en tourbillons. Alexis descendait à chaque instant dans le jardin, pour observer l'état du ciel, puis il remontait les degrés trois à trois pour consulter le baromètre. Le ciel et le baromètre s'accordaient à parler contre lui. Cependant il ne craignit point de rassurer son père, et de lui protester que toutes ces apparences fâcheuses allaient se dissiper en un clin-d'œil, qu'il ferait même bientôt le plus beau temps du monde; et il conclut qu'il fallait partir tout de suite pour en profiter.

M. de Ponval, qui n'avait pas une confiance aveugle dans les pronostics de son fils, crut qu'il était plus sage d'attendre encore. Au même instant les nues crevèrent, et une pluie impétueuse fondit sur la terre. Alexis,

doublement confondu, se mit à pleurer, et refusa obstinément toute consolation.

La pluie continua jusqu'à trois heures de l'après-midi. Enfin les nuages se dispersèrent, le soleil reprit son éclat, le ciel sa sérénité, et toute la nature respirait la fraîcheur du printemps. L'humeur d'Alexis s'était par degrés éclaircie comme l'horizon. Son père le mena dans les champs; et le calme des airs, le ramage des oiseaux, la verdure des prairies, les doux parfums qui s'exhalaient autour de lui, achevèrent de ramener la paix et la joie dans son cœur.

Ne remarques-tu pas, lui dit son père, la révolution délicieuse qui vient de s'opérer dans toute la création? Rappelle-toi les tristes images qui af-

fligeaient hier nos regards : la terre crevassée par une longue sécheresse, les fleurs décolorées et penchant leurs têtes languissantes, toute la végétation qui semblait décroître. A quoi devons-nous attribuer le rajeunissement soudain de la nature ? A la pluie qui vient de tomber aujourd'hui, répondit Alexis. L'injustice de ses plaintes, et la folie de sa conduite, le frappèrent vivement en prononçant ces mots. Il rougit ; et son père jugea qu'il suffisait de ses propres réflexions, pour lui apprendre une autre fois à sacrifier, sans regret, un plaisir personnel au bien général de l'humanité.

LES ENFANS SINCÈRES.

Guillaume et Jean obtinrent, dans une belle après-dînée, la permission de leur mère d'aller jouer seuls au jardin. (Ils avaient mérité cette faveur pour leur bonne conduite dans la matinée.)

Ils jouèrent quelque temps aussi bien et aussi heureux que de braves enfans puissent jamais jouer.

Mais il y avait contre le mur du jardin différens arbres fruitiers, parmi lesquels se trouvait un jeune pêcher qui portait pour la première fois ; il avait peu de fruits, mais ils étaient d'autant plus beaux.

Lorsque les enfans eurent assez joué, ils se mirent à courir çà et là ; ils virent les beaux fruits que les arbres portaient, et ils en ressentirent bien du plaisir.

Ils arrivèrent au pêcher; mais voilà que deux belles pêches, tombées à l'instant même, étaient là devant eux par terre. Guillaume les avait vues le premier ; il oublie la défense de sa mère, il les prend, en mange une, et donne l'autre à Jean, qui la mange aussi.

Quand tout cela fut fait, Jean se rappela que sa mère leur avait souvent défendu de manger des fruits, avant que de les lui montrer.

Ah ! mon cher Guillaume, dit-il, nous avons été désobéissans ; voilà

que notre maman va se fâcher contre nous ; que faut-il faire ?

GUILLAUME.

Eh ! elle n'en sait rien.

JEAN.

Mais il faut qu'elle le sache, mon cher frère : tu n'ignorès pas qu'elle nous pardonne facilement même de très grandes fautes.

GUILLAUME.

Oui, mais nous avons été désobéissans, et tu sais qu'elle punit toujours la désobéissance.

JEAN.

Je sais aussi que, lorsqu'elle nous punit, c'est par amour pour nous; et à l'avenir, nous oublierons moins facilement ce qu'elle nous aura défendu ou commandé.

GUILLAUME.

Tu as raison, mon cher Jean. Mais elle sera bien affligée elle-même d'être obligée de nous punir; et je ne puis la voir dans le chagrin.

JEAN.

Ni moi non plus, mon cher Guillaume; mais ne sera-t-elle pas bien plus affligée, quand elle apprendra que nous lui avons caché quelques fautes? Et pourrions-nous, avec quelque délit secret dans le cœur, oser la regarder en face? N'aurions-nous pas trop à rougir, quand elle nous caresserait, quand elle nous nommerait ses chers enfans, et que nous ne le mériterions plus?

GUILLAUME.

Ah! mon frère, je vois que tu sais tout cela mieux que moi. Viens, al-

lons, et avouons-lui notre désobéissance.

Ils s'embrassèrent l'un et l'autre, et ils partirent, en se tenant par la main.

Chère maman, lui dit Jean qui porta la parole, nous avons été désobéissans; punissez-nous comme nous le méritons; mais ne nous en aimez pas moins et ne vous affligez pas; nous ne sommes coupables que d'avoir oublié votre défense.

Ici Guillaume raconta ce qui était arrivé, avec la dernière exactitude et dans la pure vérité.

Cette bonne mère fut si touchée de la sincérité de ses enfans, que les larmes lui en vinrent aux yeux. Cette fois-ci elle leur remit la peine due à leur désobéissance, croyant, avec

raison, que le repentir sincère dont ils étaient pénétrés, suffisait déjà pour les prémunir à l'avenir contre la tentation et le malheur de désobéir.

(CAMPE.)

LE NID DE FAUVETTE.

MAMAN, maman! s'écriait un soir Symphorien en se précipitant tout essoufflé sur les genoux de sa mère; voyez, voyez ce que je tiens dansmon chapeau.

Mme DE BLEVILLE.

Ha! ha, c'est une fauvette. Où l'as-tu donc trouvée?

SYMPHORIEN.

J'ai découvert ce matin un nid dans

la haie du jardin ; j'ai attendu la nuit ; je me suis glissé tout doucement près du buisson ; et avant que l'oiseau s'en doutât, paff, je l'ai saisi par les ailes.

Mme DE BLEVILLE.

Est-ce qu'il était seul dans son nid?

SYMPHORIEN.

Ses enfans y étaient aussi, maman. Ah, ils sont si petits, qu'ils n'ont pas encore de plumes. Je ne crains pas qu'ils m'échappent.

Mme DE BLEVILLE.

Et que veux-tu faire de cet oiseau?

SYMPHORIEN.

Je veux le mettre dans une cage que j'accrocherai dans notre chambre.

Mme DE BLEVILLE.

Et les pauvres petits?

SYMPHORIEN.

Oh! je veux aussi les prendre, et

je les nourrirai. Je cours de ce pas les chercher.

Mme DE BLEVILLE.

Je suis fâchée que tu n'en aies pas le temps.

SYMPHORIEN.

Oh ! ce n'est pas loin. Tenez, vous savez bien le grand cerisier, c'est tout vis-à-vis. J'ai bien remarqué la place.

Mme DE BLEVILLE.

Ce n'est pas çela. C'est que l'on va venir te prendre. Les soldats sont peut-être à la porte.

SYMPHORIEN.

Des soldats ? Pour me prendre ?

Mme DE BLEVILLE.

Oui, toi-même. Le roi vient de faire arrêter ton père ; et la garde qui l'a emmené, a dit qu'elle allait reve-

nir pour se saisir de toi et de ta sœur, et vous conduire en prison.

Vous serez renfermés dans une petite loge, et vous n'aurez plus la liberté d'en sortir.

SYMPHORIEN.

O le méchant roi !

Mme DE BLEVILLE.

Il ne vous fera pas de mal. On vous servira tous les jours à manger et à boire. Vous serez seulement privés de votre liberté, et du plaisir de me voir.

(*Symphorien se met à pleurer.*)

Mme DE BLEVILLE.

Eh bien, mon fils, qu'as-tu donc? Est-ce un malheur si terrible d'être renfermé, quand on a toutes les nécessités de la vie ?

(*Les sanglots empêchent Symphorien de répondre.*)

Mme DE BLEVILLE.

Le roi en agit envers ton père, ta sœur et toi, comme tu en agis envers l'oiseau et ses petits. Ainsi, tu ne peux l'appeler méchant, sans prononcer la même chose de toi-même.

SYMPHORIEN, *en pleurant.*

Oh, je vais lâcher la fauvette.

(*Il ouvre son chapeau, et l'oiseau joyeux se sauve par la fenêtre.*)

Mme DE BLEVILLE, *prenant Symphorien dans ses bras.*

Rassure-toi, mon fils, je viens de te faire là un petit conte pour t'éprouver. Ton père n'est pas en prison, et ni toi, ni ta sœur, vous ne serez renfermés. Je n'ai voulu que te faire sentir combien tu agissais mécham-

ment, en voulant emprisonner cette pauvre petite bête. Autant tu as été affligé lorsque je t'ai dit qu'on allait te prendre, autant l'a été cet oiseau lorsque tu lui as ravi la liberté. Penses-tu comme le mari aura soupiré après sa femme, et les enfans après leur mère, combien celle-ci doit gémir d'en être séparée ? Cela ne t'es sûrement pas venu dans l'esprit, autrement tu n'aurais pas pris l'oiseau ; n'est-il pas vrai, mon cher Symphorien ?

SYMPHORIEN.

Oui, maman, je n'avais pensé à rien de tout cela.

Mme DE BLEVILLE.

Eh bien ! penses-y dorénavant, et n'oublie pas que les bêtes innocentes ont été créées pour jouir de la liberté,

et qu'il serait cruel de remplir d'amertumes une vie qui leur a été donnée si courte. Tu devrais apprendre par cœur, pour mieux t'en souvenir, une petite pièce de vers de ton ami.

SYMPHORIEN.

De l'Ami des Enfans? Oh! récitez-la-moi, je vous prie.

Mme DE BLEVILLE.

Tiens, la voici :

Je le tiens, ce nid de fauvette ;
Ils sont deux, trois, quatre petits :
Depuis si long-temps je vous guette;
Pauvres oiseaux! vous voilà pris.
Criez, sifflez, petits rebelles,
Débattez-vous, oh! c'est en vain.
Vous n'avez pas encore vos ailes;
Comment vous sauver de ma main!
Mais quoi! n'entends-je pas leur mère
Qui pousse des cris douloureux?

Oui, je le vois, oui c'est leur père
Qui vient voltiger autour d'eux.
Et c'est moi qui cause leur peine!
Moi qui, l'été, dans ces vallons,
Venais m'endormir sous un chêne,
Au bruit de leurs douces chansons!
Hélas! si du sein de ma mère
Un méchant venait me ravir :
Je le sens bien, dans sa misère,
Elle n'aurait plus qu'à mourir.
Et je serais assez barbare
Pour vous arracher vos enfans?
Non, non, que rien ne vous sépare,
Non, les voici, je vous les rends.
Apprenez-leur dans le bocage
A voltiger auprès de vous;
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des sons aussi doux.
Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans ces vallons,
Dormir quelquefois sous un chêne,
Au bruit de leurs jeunes chansons.

LA MAUVAISE TENTATION

HEUREUSEMENT VAINCUE.

Un pauvre petit jeune ramoneur devait ramoner, dans un château, la cheminée qui conduisait du toit dans l'appartement d'une princesse.

Lorsqu'il fut descendu jusqu'au foyer, il ne trouva personne dans la chambre et il resta là quelque temps, pour jouir de la vue de toutes les belles choses qui s'y trouvaient.

Ce qui lui plut davantage, ce fut une montre garnie de diamans, qui était sur la table de la toilette. Il ne

put s'empêcher de la prendre dans sa main ; alors il lui vint ce désir : Ah! si tu avais une pareille montre.

Un instant après, il se dit en lui-même : si tu la prenais!.... Mais fi ! tu serais un voleur.

Cependant personne ne le saurait, se dit-il encore en lui-même. Mais dans ce moment-là même, on entendit du bruit dans la chambre voisine. Vite il remit la montre à sa place, et il se sauva dans la cheminée.

De retour à la maison, cette montre était toujours présente à son esprit : quelque part qu'il allât ou qu'il fut, elle était toujours devant ses yeux ; il essaya d'en chasser la pensée : vains efforts! il lui semblait être attiré vers elle par une force supérieure.

Il n'en dormait pas ; en sorte qu'il se résolut à revenir la prendre.

Quand il fut dans l'appartement, il y trouva tout en si grand silence, qu'il ne put douter qu'il n'y fût seul. Timide et tremblant, il approche de la toilette, où, par un faible clair de lune, il aperçoit la montre.

Déjà il avançait sa main, lorsque, près d'elle, il découvre encore de plus grandes richesses : des boucles d'oreilles de diamans, des bracelets.

« Vais-je se dit-il en lui-même, tremblant de tous ses membres...., Vais-je...

» Mais quoi! Ne serai-je pas un homme abominable tout le reste de ma vie ? Pourrais-je jamais dormir tranquille ? Pourrais-je jamais regarder quelqu'un en face ?... Cela est

vrai... Cependant je deviendrais riche tout à coup; je pourrais avoir équipage, me donner de beaux habits; j'aurais de quoi faire tous les jours bonne chère.

» Et si j'étais découvert.... Mais comment me découvrirait-on ? Personne ne me voit.

» Personne! Est-ce donc que Dieu ne me verrait pas ? lui qui est partout. Oseras-tu lui adresser tes prières, si tu commets ce vol ? Pourras-tu mourir en paix ? »

A cette pensée, il se sentit glacé de frisson. Non, dit-il en replaçant les diamans; plutôt la pauvreté avec une bonne conscience, que l'opulence avec la scélératesse; et en disant ces mots, il se hâte de s'en retourner par où il est venu.

La princesse, dont la chambre voisine était sa chambre à coucher, avait tout observé, tout entendu ; elle reconnut au clair de lune ce petit garçon : elle le fit venir chez elle le lendemain.

« Écoute, petit, lui dit-elle, pourquoi, puisque tu étais venu dans mon appartement, n'as-tu point pris hier au soir la montre et les diamans ? »

Le petit garçon tombe à ses pieds, et ne peut, dans sa frayeur, prononcer une parole.

« J'ai tout entendu, lui dit la princesse; remercie Dieu, mon fils, de ce qu'il t'a aidé à résister à la tentation, et applique-toi à te maintenir dans la vertu.

» Dès à présent tu resteras auprès de moi; je te nourrirai, je t'habillè-

rai ; je ferai encore plus : je vais te faire élever et instruire comme il faut, afin que la pensée d'une mauvaise action ne te revienne plus. »

L'enfant pleurait à chaudes larmes. Il voulut faire ses remercîmens ; il ne le put pas : il ne pouvait que sangloter et joindre les mains.

La princesse lui tint parole : ce petit garçon fut bien élevé ; et sa bienfaitrice eut la consolation de le voir, en grandissant, devenir un homme bon, habile et plein de religion.

(Campe.)

L'EMPORTÉ.

Jean-Baptiste était un excellent garçon : il ne se passait presque point de jour, qu'il n'augmentât la somme de ses connaissances, qu'il ne réfléchît sur quelques-uns de ses défauts, et qu'il ne s'en défît.

Il n'y eut qu'un seul défaut qui resta fortement enraciné chez lui ; et peu s'en fallut qu'il ne s'en corrigeât qu'avec un sujet éternel de repentir.

Il s'emportait à l'excès, du moment même que, sans le faire exprès, quelques-uns de ses camarades lui faisaient quelque chose qui le contrariait.

Alors il frappait aussitôt tout autour de lui ; il devenait rouge comme du feu ; il se plaignait des torts qu'on avait à son égard, avec une langue embarrassée : en un mot, on voyait en lui tous les symptômes d'un homme emporté, qui n'est plus maître de sa raison, quoique ses maîtres eussent cependant fait tous leurs efforts pour lui en faire sentir vivement les dangers.

Il arriva enfin qu'un jour un de ses condisciples lui répétait quelque chose que le maître avait expliqué.

Son désir de s'instruire était si grand, qu'il ne souffrait pas qu'on le troublât, lorsqu'il s'agissait d'écouter.

Malheureusement survint dans ce moment-là le petit Théophile, qui le tira une ou deux fois par son ha-

bit, pour qu'il vînt avec lui jouer dans le jardin.

Il se fâcha ; il le repoussa loin de lui, et même avec tant de force, que le pauvre petit Théophile, ne pouvant point encore se tenir ferme sur ses pieds, s'en alla frapper de la tête contre une pierre.

Il resta là étendu sans connaissance ; et, comme il y avait un angle à la pierre contre laquelle il était tombé, le sang commença à couler par torrens de ses tempes.

Dieu ! quel spectacle pour le pauvre Jean-Baptiste, qui n'avait eu rien moins que le dessein de lui faire mal !

Il se jette sur lui, en criant tant qu'il peut : Il est mort, il est mort ! J'ai tué Théophile ! Et, au lieu de songer à lui porter secours, il restait

étendu auprès de lui en sanglotant.

Heureusement qu'un des maîtres avait entendu les cris par sa fenêtre. Il sort promptement : il relève, sans rien dire, le petit Théophile ; il le porte sur son lit ; il lui jette de l'eau fraîche ; enfin, il le fait revenir à lui-même au bout de quelques minutes.

C'était déjà là, sans doute, quelque consolation pour le pauvre Jean-Baptiste ; mais elle était bien loin de lui enlever la frayeur mortelle où il était.

Alors on sonda sa plaie : elle ne s'étendait presque à aucun endroit assez dangereux pour être mortelle.

On envoya chercher un chirurgien pour la panser ; elle donna une fièvre violente à Théophile, qui entra en délire.

Jean-Baptiste ne quittait son lit ni le jour ni la nuit, et toujours gardant le silence de la mort : car personne, ni pour le consoler, ni pour le blâmer, ne lui adressait la parole.

Théophile seul, dans son délire, lui criait souvent : Cher Jean-Baptiste, que t'ai-je donc fait pour être si fâché contre moi ? Pardon, pardon! je te prie; je ne t'offenserai jamais.

Ces paroles augmentaient l'affliction de Jean-Baptiste au dernier point : il devint un objet de pitié, comme le malade même.

Enfin, Dieu permit que la fièvre s'apaisât : la plaie commença à guérir, et, huit jours après, Théophile pouvait se tenir sur son séant dans son lit.

Qui peut se figurer la joie de Jean-

Baptiste ? Personne assurément, à moins d'avoir ressenti soi-même toute l'angoise de son cœur, tout le temps que Théophile fut en danger.

Cette joie fut inexprimable; cependant comme elle était accompagnée du repentir le plus sincère et de la résolution la plus ferme de ne plus se laisser maîtriser par son ancien défaut, il n'en laissa paraître presque aucun signe.

Ce ne fut que lorsque Théophile fut parfaitement rétabli, qu'il reprit un visage serein; et, sans que ses maîtres eussent désormais besoin de lui rappeler cette circonstance, il tint de lui-même sa promesse, de vaincre entièrement son humeur emportée.

Il fut très heureux d'en être quitte pour cet avertissement; car Théo-

phile ne conserva de cet accident qu'une cicatrice à la tempe. Jean-Baptiste ne pouvait la regarder sans attendrissement, et souvent il la baisait pour remercier la Providence.

Mais vous, mes chers enfans, qui vous laissez peut-être entraîner par l'emportement, n'aimerez-vous pas mieux chercher à le réprimer à temps, que d'attendre que quelqu'un soit, ou que vous soyez vous-mêmes en danger, ou plongés dans une angoise mortelle ?

(Campe.)

LA PETITE LAURETTE.

Je voudrais bien m'amuser aujourd'hui tout le jour, chère maman, disait la petite Laurette.

Tout le jour ?

Oui, ma petite mère.

Eh bien! je t'accorde ta prière, dit cette bonne mère, qui ne refusait rien à ses enfans qu'à regret. Je crains seulement que tu n'en sois fâchée.

Oh que non, chère maman. Et voilà qu'elle part en sautant, pour aller chercher tous ses joujoux.

Elle les apporta; mais elle se

trouva seule, car ses sœurs furent occupées jusqu'au moment de leur récréation.

D'abord Laurette employa sa liberté aussi bien qu'elle put : elle joua un temps assez long ; mais son plaisir s'affaiblissait insensiblement.

Elle venait d'épuiser le répertoire de ses jeux, elle n'en savait plus d'autres. Le jeu commença à lui inspirer du dégoût.

Elle vint à sa mère, la priant de lui en montrer de nouveaux, et de jouer avec elle. Mais la mère avait des affaires urgentes hors de son appartement ; elle se vit forcée pour cette fois de refuser à Laurette sa demande.

Ayant perdu tout courage, la petite fille se tenait là, attendant avec

impatience l'heure où ses frères reviendraient de leurs leçons, et ses sœurs de leur travail.

Dès qu'elle les vit enfin, elle courut au-devant d'eux; elle se plaignit de la lenteur du temps, et de ce qu'ils s'étaient fait attendre avec tant d'impatience.

Ceux-ci la reçoivent fort bien; ils recommencent leurs plus beaux jeux avec elle, les jeux qu'ils ne jouaient que les fêtes, pour rendre à leur chère Laurette sa première gaîté.

Tous ces efforts de complaisance furent inutiles; elle dit, en se plaignant, qu'il n'y avait plus rien pour elle de nouveau dans tout cela; que l'on s'était sûrement donné le mot pour ne jouer ce jour-là aucun des jeux qui pouvaient lui faire plaisir,

et qu'elle ne pouvait rester là, parce qu'elle y mourrait d'ennui.

Là-dessus Ida, l'aînée de ses sœurs, fille fort raisonnable, âgée d'onze ans, la prit par la main, et lui dit avec douceur :

« Écoute-moi, ma petite Laurette ; si tu veux ne point te fâcher, je te dirai à qui est la faute de ton malaise. Ne t'en prends qu'à toi ; car, comme tu le vois, nous sommes ici tous assez gais, quoique nous ayons joué tous ces jeux-là, si souvent et plus souvent que toi.

» Mais nous avons travaillé et nous avons fait quelque chose d'utile; c'est pourquoi le jeu nous plaît. Si tu avais, par ton application, mérité que le jeu eût des plaisirs pour toi, tu les

aurais trouvés tout aussi doux que nous les trouvons. »

Leur mère survint dans ce moment-là ; elle avait entendu parler Ida, et elle assura Laurette qu'elle lui avait dit la vérité.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.